

• 2020 •

Le souffle des îles

Nouvelles • Contes • Poésies • Lettres • Chroniques

indigo

Arts, Cultures, Traditions & Modernités

Océan Indien



Avant propos

ÉPREUVE. Des syllabes écorchant nos lèvres et qui égrènent une à une nos valeurs comme les perles d'un collier. Un mot résonnant dans notre mémoire et qui dissèque nos principes comme un scalpel. Un mot à la sonorité d'éternité qui remplit nos heures et vide nos cœurs. Notre patience est découpée en morceaux. Nos espoirs démantelés. Notre avenir décortiqué. Cette année, tout a été mis à l'épreuve.

ESPOIR... un mot, six lettres. Le mot de nos silences. **ESPOIR.** Voilà ce qui peut contenir les résonnances de nos longues nuits et nos mille insomnies. Il fait écho de ces vœux que nous n'avons pas osé émettre à haute voix. Des souhaits qui ont séché comme nos larmes versées sur l'oreiller... Les auteurs dans ce recueil nous en parlent.

De l'**ÉPREUVE** naît l'**ESPOIR**, diffus et subtil, mais qui fait son effet, discrètement. Il s'est exprimé à travers les formes artistiques, tant par les mots que par les images. Chacun de ces tisseurs d'espoir a rassemblé nos rêves et nos vœux. Chacun de ces passeurs d'histoires a livré pour nous des secrets enfouis. De Tsangy à Koto, d'Emilie Blue à l'Auteur, de la plume d'Esther Nirina à la Chronique épistolaire... tout est légende. Des Portraits de femmes ordinaires aux liens tissés par Les mains, tout est histoire. De La traversée du miroir pour plonger dans nos tréfonds pour vivre nos Instantanées et résilience, tout est musique de l'âme. Puis, cet Étrange cadeau, mais tout simplement magique que nous laisse Mr Moh. Enfin, ces superbes découvertes, rien qu'En passant par là...

Longtemps, nous avons suivi la marche des hommes, la procession du monde, sans nous demander s'il n'y avait pas d'autres chemins, d'autres destins. S'il n'y avait pas quelque part, un passage secret pouvant traverser pays et contrées, comme la Route du Soi. Puis, ils sont apparus, ces incompris et ces révoltés, assoiffés de changements, avides de renouveau, animés par le désir d'ailleurs, les pieds abîmés des pèlerinages du désert. Ils sortent des sentiers battus, au grand dam des conservateurs. Ils réincarnent ces premiers hommes et femmes qui sortent des cavernes et partent à la poursuite du Soleil...

Sommaire

Conte

006 | Hônko ou l'Arbre-abri
Christina Jenssen MAHAZOMORA

Nouvelle

024 | Radama III
Raoto ANDRIAMANAMBE

Chroniques

050 | Emilie Blue
Yanne LOMELLE

052 | L'auteur
Cerveau KOTOSON

054 | Esther Nirina, une plume souvent méconnue
Na Hassi

058 | Chronique épistolaire
Hélène VERNON

Sommaire

102 | Portrait de Marie-Lise
Brigitte FINIELS

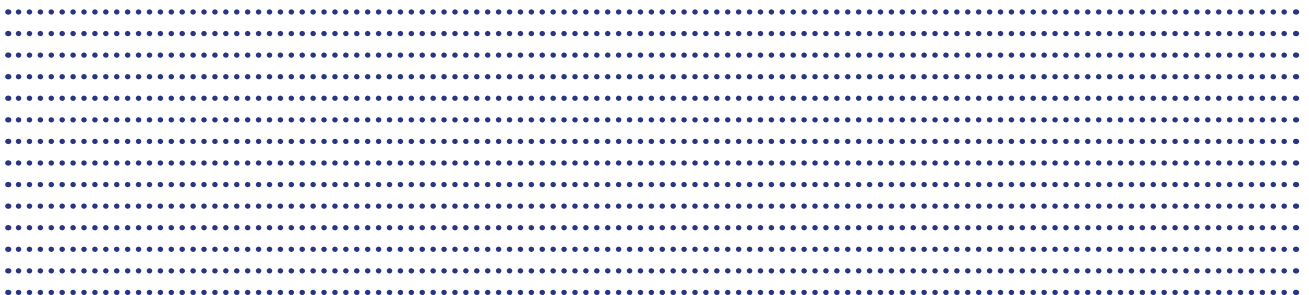
108 | Les mains
Haddiyah TEGALLY

112 | La traversée du miroir
Helena PERRIN

118 | Instantanées de résilience
Yanne LOMELLE

120 | Note de lecture : l'étrange cadeau de Mr Moh
Na Hassi

122 | En passant par là
Christophe Cassiau-Haurie





Hônko ou l'Arbre-abri

Par **Christina Jensen Mahazomora** | Illustrations. **Sandrine NANY**

I

Aux temps anciens, dans le grand Sud, entre fleuves et montagnes, se trouvait un village au nom d' « *Andöharano* » ou « Source d'eau », qui renfermait une belle légende. Tout le monde y vécut en harmonie. Le village, très simple, se trouvait au bord de la mer ; une grande partie des côtes était couverte de mangroves dans lesquelles évoluaient d'incroyables ressources de vie. On y pouvait admirer l'incessant spectacle de poissons multicolores, de crabes, de crevettes, d'huîtres, de coraux et d'algues ; aussi cet écosystème servait-il de milieu de reproduction pour plusieurs espèces ainsi que de lieu de nidification pour certains oiseaux. L'eau peinte de sa douce couleur d'aquarelle y vient se marier à la verdure de la forêt ombrophile de la montagne, avec ses cascades et sa réserve d'eau naturelle qui offre chaque jour le spectacle de sa fraîcheur. Au pied de cette montagne s'étalèrent des rizières bien dessinées, des champs et des centaines de bétails qui broutent paisiblement aux côtés de leurs voisines, les aigrettes. Les maisons sont faites à l'aide des bambous et des palmiers qui poussaient en abondance dans la forêt montagneuse. Les ressources étaient accessibles à tous, que ce soit pour les constructions, pour les cultures ou pour la pêche. La terre était tellement fertile que tout ce dont les habitants avaient besoin s'y trouve.

Et enfin, au centre du village, le plus grand des « *Hônko*¹ » y trôna en imposant ses vieilles racines entremêlées qui cachaient bien des histoires. Tout autour de ce dernier, une clôture en bambou avait été fixée pour éviter toute tentation d'y pénétrer car l'arbre était considéré comme sacré et protégeait le village. Aussi longtemps que les gens pouvaient s'en souvenir, personne n'avait jamais vu l'arbre laisser choir une seule feuille. La vie sembla parfaite aux êtres bienheureux qui vivaient dans ce petit bout de paradis que la mère nature leur avait généreusement offert.

Mais un jour, sous le soleil flamboyant et la douceur de la brise, alors que tout le monde s'était mis à ses activités quotidiennes, un phénomène étrange vint perturber le calme dans le village et chambouler toute la vie dans ce hameau. L'excès de colère d'un jeune garçon engendra un revirement inopiné de la situation et plongea leur petit monde dans le chaos. Réussira-t-il à réparer ses bêtises afin de les sauver tous ?

Ceci est le récit de l'aventure de *Tsangy* aux confins du monde.

- Mère! ça ne vous est jamais arrivé de vouloir voir ce qui se trouve au-delà de ce que nous voyons ici ?
- Mais pourquoi voudrions-nous quitter notre village, on a tout ici...
- Si... ! Mais s'il existe un monde encore mille fois mieux, plein de mystère et des choses fascinantes.

¹ Une espèce de mangrove.

- Arrête donc de rêver et va traire les vaches, elles au moins auront quelque chose de fascinant à t'offrir.
- Ahhh ! Un jour je voyagerai au-delà de ce village, et je trouverai un remède pour vous guérir...

Allongée dans son lit, la mère de *Tsangy* sourit tendrement à son fils. Malgré l'état de santé de cette dernière, le jeune garçon restait optimiste et un peu rêveur à l'idée de voir le monde. *Tsangy* est un garçon de seize ans, qui vit seul avec sa mère que sa maladie affaiblit de jour en jour. Lui, espérant trouver un remède ailleurs, se trouva retenu dans ce village bien contre son gré. Comme les villageois le disaient : « nous n'avons aucune raison de partir car le grand « *Hônko* » nous protège ». Chaque nuit, enfoui sous sa couverture, il pria l'arbre protecteur de permettre à sa génitrice de retrouver la santé.

Il saisit alors le seau en fer, se dirigea vers la porte, s'arrêta un instant, et faisant face à sa mère, lui dit : « vous allez guérir, il faut y croire », et il partit.

Il n'omettait jamais de passer saluer le guérisseur avant d'aller rejoindre le bétail. *Papabe*², le meilleur ami de son défunt père, est un homme sage et très respecté, qui connaît toutes sortes de plantes médicinales et les rituels qui en accompagnent l'usage. Il sait beaucoup de légendes, c'est pourquoi *Tsangy* lui rendait à chaque fois visite pour écouter ses récits plus fascinants les uns que les autres. Mais il le consulta aussi sur un traitement pour apaiser le mal de sa mère.

- Bonjour vieux sage !
- Je te le répète tout le temps de ne pas m'appeler de la sorte.
- Je sais que vous aimez ça *Papabe*... Répond le jeune garçon avec un grand sourire.
- C'est ça oui... Engagea-t-il avec un sourire à son tour, avant de continuer.
- Sinon, parle-moi de ta mère, comment se porte-t-elle ?
- Depuis le dernier traitement que vous m'avez donné, rien n'a changé, les médicaments ne font plus d'effet.
- Ne te désespère pas, je vais te donner une autre plante dont j'espère bien qu'elle sera efficace pour sa guérison.

Il fouilla interminablement l'intérieur de sa paillote aux plantes accrochées de toute part. Puis sortit enfin, avec des feuilles dans les mains...

- Tiens, ce sont des feuilles de « *ravintsara* » pour lui redonner la force et se remettre sur pied. Fais les bouillir, et fais-les lui boire tièdes avant de dormir. Et récite cette prière pendant sept jours à chaque lever du jour « Oh grand arbre protecteur, que la santé soit, que la santé soit, que la santé soit ! », toutes les personnes qui ont adressé cette prière en suivant ce traitement ont toutes été guéries.
- Merci mille fois mon cher *Papabe*...
- Pars traire les vaches maintenant.

Il acquiesça en sourire et partit joyeux avec grand espoir.

² Oncle paternel ou maternel, mais aussi appellation de politesse pour tout adulte respectable.

Quand le soir arriva, il suivit toutes les consignes que le guérisseur lui avait dictées. Ne rata pas de réciter la prière à chaque lever du jour. Et cela pendant les sept jours comme ce fut dit.

Au huitième jour, après avoir traité les vaches, en rentrant à la maison, *Tsangy* retrouvait sa mère inconsciente étendue devant leur porte. En panique, il courut chez le guérisseur en portant sa mère sur son dos.

- Elle est très faible, je suis navré de t'annoncer que si le dernier traitement n'a pas fonctionné, il n'y a rien d'autre qu'on puisse faire.
- C'est impossible! vous devez connaître d'autres plantes, s'il vous plait, faites quelques choses.
- Hélas, je ne peux plus rien, je pense que c'est la volonté de notre arbre protecteur.
- N'était-il pas censé nous protéger ? N'était-il pas censé nous aider ? Si ça se trouve, ce n'est qu'un vulgaire palétuvier comme tous les autres.
- Comment oses-tu ? Le « *Hônko* » a toujours protégé nos parents, nos grands-parents ainsi que nos arrière-grands-parents. Tu ne dois pas arrêter de lui adresser tes prières...
- Un arbre n'écoute pas les prières ! Cria-t-il en sortant de chez le guérisseur.

Après être resté un long moment au chevet de sa mère tombée en léthargie le soir même, *Tsangy* décida de sortir prendre l'air. Il vagabondait dans le village en laissant errer ses pensées. Combien de temps encore déambulait-il, jusqu'à ce qu'il se soit retrouvé devant le grand arbre ? Il s'arrêta net comme un clou devant ce-dernier. Sans trop y prêter foi, il commença à prier, mais au bout d'un moment, saisi d'une grande colère mêlée à sa tristesse, il se mit à escalader la clôture et sauta à l'intérieur même du lieu sacré; c'était la première fois qu'il remarqua combien l'arbre était immense. Mais cela ne l'impressionna pas pour autant ; enflammé de courroux, il arracha une par une les feuilles de l'arbre. Il ne se souciait plus ni des piqûres d'insectes, ni des esquilles de bois, ni même de sa fatigue qui commençait à le saisir. Il continua, il continua, les larmes aux yeux.

Enfin, ne pouvant plus résister à la fatigue ni au sommeil, il s'écroula délicatement au pied de l'arbre sur les piles de feuilles qui s'y trouvaient, *Tsangy* sombra dans un sommeil reposant.

Chaque matin, comme à leur habitude, les villageois retournaient à leurs activités : aller à la pêche, faire la lessive, sortir les bêtes, travailler la terre et se rendre à la rizière. Mais ce matin-là, tout avait l'air étrange ; la marée était tellement basse qu'on aurait cru que l'horizon avec sa teinte bleutée s'était effacé, le niveau de la rivière commençait à décroître, le bétail avait maigri et les femelles donnaient du lait moins que de coutume. Le rideau de verdure de la montagne avait viré au jaune, et les rizières s'étaient asséchées petit à petit.

Sans avoir rien remarqué, les villageois se réunirent tous autour de la maison du guérisseur afin de trouver une quelconque explication à cet état d'indigence.

L'agitation finit par gagner le village tout entier, le brouhaha des hommes et des femmes ne tardèrent pas à se transformer en tumulte, les bébés étaient en pleur.

Cette fois, ce fut bel et bien la panique.

- Allons, allons ! Un peu de calme je vous prie. Que se passe-t-il ?
- Ne le voyez-vous pas ? Tout est asséché, la mer, les rizières, la montagne, tout!
- Et qu'en est-il du grand arbre protecteur ?

Bouleversé par cet événement anormal et surprenant, personne n'avait eu l'idée d'aller y jeter un coup d'œil. Suivant le guérisseur qui se dirigea vers le centre du village, la foule émit des bruits sourds qui montèrent au ciel en se mêlant aux nuages de poussière.

Dans son demi-sommeil, *Tsangy* entendit au loin des pas lourds et des voix qui se rapprochaient de lui. De plus en plus près, ce chahut le réveilla complètement. Et c'est à ce moment-là qu'il prit conscience de l'ampleur du dégât qu'il avait causé la veille. Il resta immobile, pétrifié par la vue de ces gens qui s'avançaient dans sa direction ; le bruit s'estompa brusquement, l'environnement soudain fut englouti dans un silence de mort qui semblait sans fin.

Là, quelques murmures vinrent rompre ce silence avant qu'on n'ait remarqué la présence de *Tsangy* dans le lieu. Ils commencèrent à le pointer du doigt, certains le fusillant d'un regard noir ; finalement *Papabe* décida de prendre la parole en demandant aux autres de se calmer.

- Je présume que c'est toi le responsable de tout ça ?
- Je peux vous expliquer, croyez-moi *Papabe*, je...
- Silence, ingrat orphelin de père, nous tous ici ne sommes pas là pour écouter tes calomnies.
- Je suis désolé !
- Tu es comment ? L'entendez-vous ? Il pense qu'avec sa désolation il pourra redonner à ce village l'aspect qu'il avait. Je propose d'appliquer la vindicte populaire !

Les cris approbateurs de la foule résonnaient haut et fort. Oui, car le châtimeur serait de brûler vif le coupable. *Tsangy* faisait circuler son regard en cherchant le moindre signe de pitié, et s'attardait sur le guérisseur...

Une vieille femme dans la foule, pensant que la décision était prise à la hâte, sans examen ni réflexion, décida alors de prendre la parole, car en dépit de la colère des gens, cela n'était ni juste ni bon. Certes, la loi c'est la loi mais le « *fihavanana* » qui fut toujours présent au sein de cette société, ne permet pas un tel comportement, fondé qu'il est sur la solidarité, l'amour, l'amitié, l'entraide, l'union, la contribution de tous, l'écoute, la tolérance, la valorisation des besoins, le respect mutuel et la résolution des conflits. Il façonne la base morale de la vie collective.

« Ecoutez tous ! Nous ne pouvons pas appliquer la vindicte, car nous ne sommes pas des tueurs ni des bêtes, on n'a jamais éprouvé le besoin d'y avoir recours. N'oublions pas que le "*fihavanana*" est la plus grande des vertus. Nous nous devons de l'honorer. Ce n'est qu'un jeune garçon... Et sa mère, oui sa mère, avons-nous déjà oublié sa bonté et sa grande

générosité envers nous tous dans ce village ? Elle a quand même beaucoup fait avant de tomber malade. Mérite-t-elle qu'on lui inflige ce chagrin pour son fils ? Cela ne résoudra pas les problèmes, au contraire, cette action nous hantera jusqu'à notre mort. Et ça ne fera pas de nous de meilleurs personnes, mais nous rendra au contraire malheureux et remplis de regret » proclama la vieille femme magistralement.

Il suffisait à cette foule de la voir, et d'écouter ses propos poignants, émaillés de vérité, pour remettre en question leur décision hâtive. « Elle a cependant raison, nous ne pouvant pas passer outre à nos principes de vie... »

- Vous êtes tous devenus fous ? Vous voulez le laisser s'en tirer sans le punir ?

- Guérisseur ! nous pourrions le punir, mais ce ne sera pas la peine de mort.

Agacé par le choix des habitants, *Papabe* chercha au plus profond de ses pensées un châtiement équivalent de ce qu'il avait proposé au préalable. Et il eut une idée aussi sombre que le fond d'un puits. Il attarda son regard noir sur *Tsangy* qui le regarda à son tour avec des yeux qui laissèrent ruisseler des larmes d'imploration sur ses joues. Le vieil homme prit alors la parole.

- Un peu de silence ! Un peu de silence ! Si la mort ne sera pas son châtiement car cela ne résoudra pas la malédiction qui s'est abattue sur nous comme vous le dites, alors il sera chassé de ce village, il disparaîtra dans le néant, à moins d'avoir trouvé un moyen pour nous libérer. Et cette faveur prendra fin d'ici à la prochaine pleine lune. Tu as jusqu'à ce soir pour préparer ce que tu veux emporter avec toi et sans oublier d'adresser tes adieux ou ton au revoir à ta pauvre mère. AINSI SOIT-IL !!!

Les villageois laissèrent *Tsangy* consterné par tout ce qui venait de se passer. Il se dirigea nonchalamment vers la demeure de sa mère, soucieux de devoir lui annoncer cette décision. Arrivé chez elle, il passa sous silence la pire des issues. Mais rien n'échappant à une mère, elle lui dit de ne pas s'inquiéter pour elle, qu'elle prendrait soin de soi, et qu'elle ne serait pas triste, persuadée qu'elle était que son fils finirait par revenir sain et sauf de son périple. Il s'agenouilla devant sa mère en pleurs, mais celle-ci se contenta d'asperger d'eau sa tête avec quelques incantations, en guise de "*Jôro*" : « Emporte cettealebasse remplie de lait pour t'abreuver et t'apporter un peu de douceur quand tu auras soif, ces quelques fruits pour te rassasier quand tu auras faim, et cette couverture pour t'envelopper quand tu auras froid et te rappeler d'où tu viens. Mais surtout, suis toujours le nord ». Elle dit à son fils de s'en aller sans attendre la tombée de la nuit. Il saisit ses bourses et partit.

Suivi par les regards accusateurs des habitants, il sortit du village par l'allée principale. Il fit une petite halte devant l'étendue de broussailles qui se présentait devant lui, jeta un dernier coup d'œil derrière lui, et vit le guérisseur debout, qui lui adressait un sourire malicieux avant de lui tourner le dos.

Ainsi commença pour le petit aventurier la quête dans un monde qui lui était inconnu.



II

Cela faisait déjà un jour et une nuit dans ce lieu où régnait le silence. Rien ni personne ne se trouva dans les parages. Le bruit du vent vint caresser le visage de *Tsangy* et le soleil plombant lui pesait lourdement sur le crâne. Les herbes autour de lui ondulaient en un mouvement de vague synchronisé. Le paysage qui l'entourait était à l'opposé de celui qu'il avait coutume de voir. Les bruits qu'il entendit étaient complètement étrangers à ceux qu'il avait l'habitude d'entendre.

Après quelques centaines de pas, il se trouva face à une pente très raide qui se dressa devant lui. Sachant qu'il devait prendre toujours le nord, il lui était difficile de la contourner au risque de se perdre.

Il s'assit un moment au pied de la pente pour se reposer avant d'entamer le dur labeur qui l'attendait. Quelques minutes plus tard, s'étant ressaisi, il commença son ascension. Faisant preuve de force et de détermination, il finit tant bien que mal par arriver au sommet. Devant le spectacle qui s'offrait à lui il écarquilla les yeux et s'immobilisa comme un mannequin de cire, il n'avait jamais vu une chose pareille. Au loin, le ciel était couvert d'épais nuages noirs. Derrière ce brouillard de fumée apparaissait ce qui ressemblait à une forêt après le passage d'un grand feu ravageur. La peur l'envahit car il n'avait jamais imaginé que le feu pouvait être puissant au point de dévaster l'immensité d'une forêt. Prenant son courage à deux mains, il s'avança en direction de la braise.

La fumée commença à lui piquer la gorge, il emprunta maintenant un petit sentier, en enveloppant son nez et sa bouche d'un masque en rubans qu'il avait confectionné sur le pouce. Aux alentours, rien ne laissait apparaître une autre couleur que du noir charbonneux. Il marcha on ne sait combien d'heures, car le panache de fumée cacha le soleil et donna cet aspect crépusculaire. Il suivit prudemment son chemin, parce que le danger pouvait venir de partout, à un moment où l'on s'y attendait le moins.

Il sentit une lourde fatigue l'envahir, et petit à petit le sommeil prit sa place ; par ces signes, il comprit, en dépit de cette noirceur où même le diable n'oserait pas s'aventurer, qu'il devait s'arrêter pour se reposer un peu, car il était fort probable qu'il faisait nuit depuis un moment, même si rien ne permettait de s'en rendre compte. En guise de lit douillet, il étendit un drap par terre, et s'affala. Le souvenir de son village le visita plusieurs fois, et comme une boule se forma dans sa poitrine, le remplissant d'inquiétude pour l'état de santé de sa mère. Comme on dit : « cœur qui soupire n'a pas ce qu'il désire » ; en effet le cœur de *Tsangy* n'avait ni ce qu'il désirait ni ce qu'il méritait. Avec ses pensées, il se laissa engloutir par les ténèbres et s'endormit.

Il sursauta, quand une lueur le réveilla d'un coup, « c'était quoi cette lumière qui se déplace à une vitesse incroyable », elle éclaira tout l'alentour d'un étincelle de lumière. Puis d'un coup, la lumière s'immobilisa, *Tsangy* dans son coin, prit peur, n'osa plus bouger : il aperçut cette lumière prendre la forme d'un petit homme, une écorce d'arbre en guise de peau, et des feuilles comme cheveux. Cette forme étrange était assise en pleurs, élevant de petits cris de plus en plus aigus, devant ce qui ressemblait à un arbrisseau qui commence à se faner.

Le jeune aventurier malgré sa peur, s'approcha de cette créature, puis, de plus près, lui demanda d'une toute petite voix si tout allait bien ? D'un mouvement brusque, celle-ci le repoussa, mais il garda son sang-froid, et repose la question « est-ce que tout va bien?, n'aie pas peur, je veux juste t'aider... », elle se calma, et se rassit...

- Je suis le gardien de cette forêt, et personne jusqu'ici ne m'a jamais vu, regarde comment les humains peuvent détruire une ressource pourtant primordiale pour leur vie.
- Je ne peux pas croire que des humains ont pu faire ça. De là où je viens, le respect de la nature est de rigueur, et c'est pour ça que je suis ici, j'ai commis une grave erreur et je souhaite changer les choses, même si j'avance dans l'inconnu.
- Tu vois ce jeune arbre, c'est le seul qui n'a pas été brûlé dans cette forêt, mais il commence à se faner; ça fait plusieurs jours qu'il n'a pas plu, et il manque d'eau, et les ruisseaux sont empoisonnés par la cendre.
- J'ai de l'eau propre, certes ce ne sera pas assez pour la garder en vie, mais cela lui redonnera vie pour un certain temps, qui sait, la pluie pourra revenir bientôt.

Il saisit son outre, et versa le peu d'eau qui lui restait pour arroser l'arbre. Devant leurs yeux, celui-ci reprit vit petit à petit, avec ses nouvelles feuilles d'un vert clair; le gardien de la forêt ému par son geste, se mit à pointer du doigt le ciel noirci, une grosse goutte d'eau tomba sur la tête de *Tsangy*, puis une autre goutte sur son épaule, et c'est, de plus en plus ample, une véritable ondée de perles pluvieuses transparentes revenue faire revivre la forêt, le miracle, l'espoir et la renaissance retournent en un instant.

- Ta générosité est sans égale, alors tu peux continuer ta quête, et je t'offre le jour et le soleil pour te guider.

Quelque minutes après ce moment de fraîcheur, le ciel s'éclaircit, les nuages se dissipèrent, et le soleil apparut, c'était l'aurore.

Après avoir gardé les yeux vers le ciel, et surpris par le changement instantané du temps, il voulut remercier le gardien de la forêt mais en se retournant, ce dernier avait déjà disparu, sans avoir laissé de trace... Et là, l'obscurité devint lumière, et il aperçut maintenant son chemin.

Il finit par sortir de la forêt, et ne tarda pas d'apercevoir au loin une bourgade, et des bêtes un peu plus loin encore. « Voilà un endroit où je pourrai me ravitailler, et me reposer un peu », pensa-t-il...

La bourgade n'était pas si proche que ça, car il se retrouva à arpenter un terrain aride. Il commença à avoir soif, et déshydraté, il ne lui restait que du lait, de deux jours, certes, mais laalebasse de sa mère le gardait au chaud. Il s'apprêta à le saisir pour boire, toujours en marchant, vit une mère avec son enfant porté sur son dos entrain de récupérer de l'eau d'une flaque. Son visage dessinait des rides de fatigue, mais aussi des feux de courage. Son bébé cria si fort, que même une personne n'ayant pas l'habitude des enfants saurait que ce petit avait faim. La femme avait du mal à faire monter la jarre sur sa tête. Donc, *Tsangy* se précipita

vers elle pour l'aider en l'allégeant de sa charge.

- Laissez-moi vous aider ma tante, vous n'avez pas à porter ça toute seule.
- Qui es-tu brave jeune homme?
- Je me prénomme *Tsangy*, je viens d'un village très éloigné d'ici, une quête très importante m'a poussé à venir dans ce lieu qui m'est inconnu.
- Notre bourgade n'est qu'à quelques marches, viens t'y reposer un peu avant de continuer.

Les pleurs du bébé devinrent de plus en plus aigu, il demanda à la maman pourquoi ne pas l'allaiter, celle-ci répondit qu'elle n'avait pas assez de lait pour le nourrir. Alors *Tsangy* lui offrit le lait qu'il s'appropriait à boire, pour son bébé. Une fois le nourrisson calmé et rassasié, il prit la jarre et les deux personnes se dirigèrent vers le village.

Bientôt, des dizaines de cahutes en terre se dressaient devant lui. « *Tsararano*³ » est un lieu dont la simplicité dégagait une pureté cachée, des enfants couraient, jouaient en criant, des femmes pilaient du riz dans de gros mortiers en bois, d'autres étaient assises devant des chaudrons, on ne voyait pas beaucoup d'hommes à part les vieux : ils sont parti chercher de l'eau, disait la femme. Et elle s'arrêta devant une grande maison plus vieille que les autres. Cette cahute attira l'attention du jeune voyageur, la dame le lui expliqua que c'est là où habite le plus ancien du village, *Dadilahy* qui veut dire grand-père. Après avoir déposé la jarre et s'être abreuvé, elle l'emmena voir directement *Dadilahy*.

Ils pénétrèrent dans la demeure du doyen, un vieux monsieur que le temps avait marqué. Il les accueillit chaleureusement dans son humble cahute.

- Entrez, prenez place... Et bienvenue à toi jeune aventurier.
- Bonjour, je suis *Tsangy*, je viens du village d'« *Andöharano* », dans le sud, merci pour votre accueil.
- Qu'es-tu venu chercher ici, car je présume que tu es très loin de là d'où tu viens, me trompais-je?
- En effet, c'est le cas, j'ai fait preuve d'une arrogance incalculable, aussi n'ai-je pas su contrôler ma colère. Je dois revenir dans mon village avant la pleine lune dont je ne sais quand elle se lève. Jusqu'ici, je n'ai pas trouvé comment aider mon village.
- Ce que je peux te dire, c'est que la pleine lune sera dans trois jours, et d'après une légende « c'est dans la sécheresse que tu retrouveras l'eau de vie », l'eau qui résout tout.
- Et qu'est-ce que cela pourrait bien vouloir dire?
- Va, prend la route du désert, ne quitte pas cette route, et gare-toi de toute tentation. La réponse viendra à toi. Mais surtout ne te retourne pas avant d'être sorti du désert. D'après la légende, ce désert dévore l'âme des curieux et des distraits, le sable les emmène avec lui.
- J'y tâcherai;...mais dites-moi, comment vous faites ici, car j'ai remarqué votre manque d'eau.
- N'as-tu pas vu l'état de notre forêt en venant ici?
- Je l'ai même traversé.

³ Là où l'eau est bonne

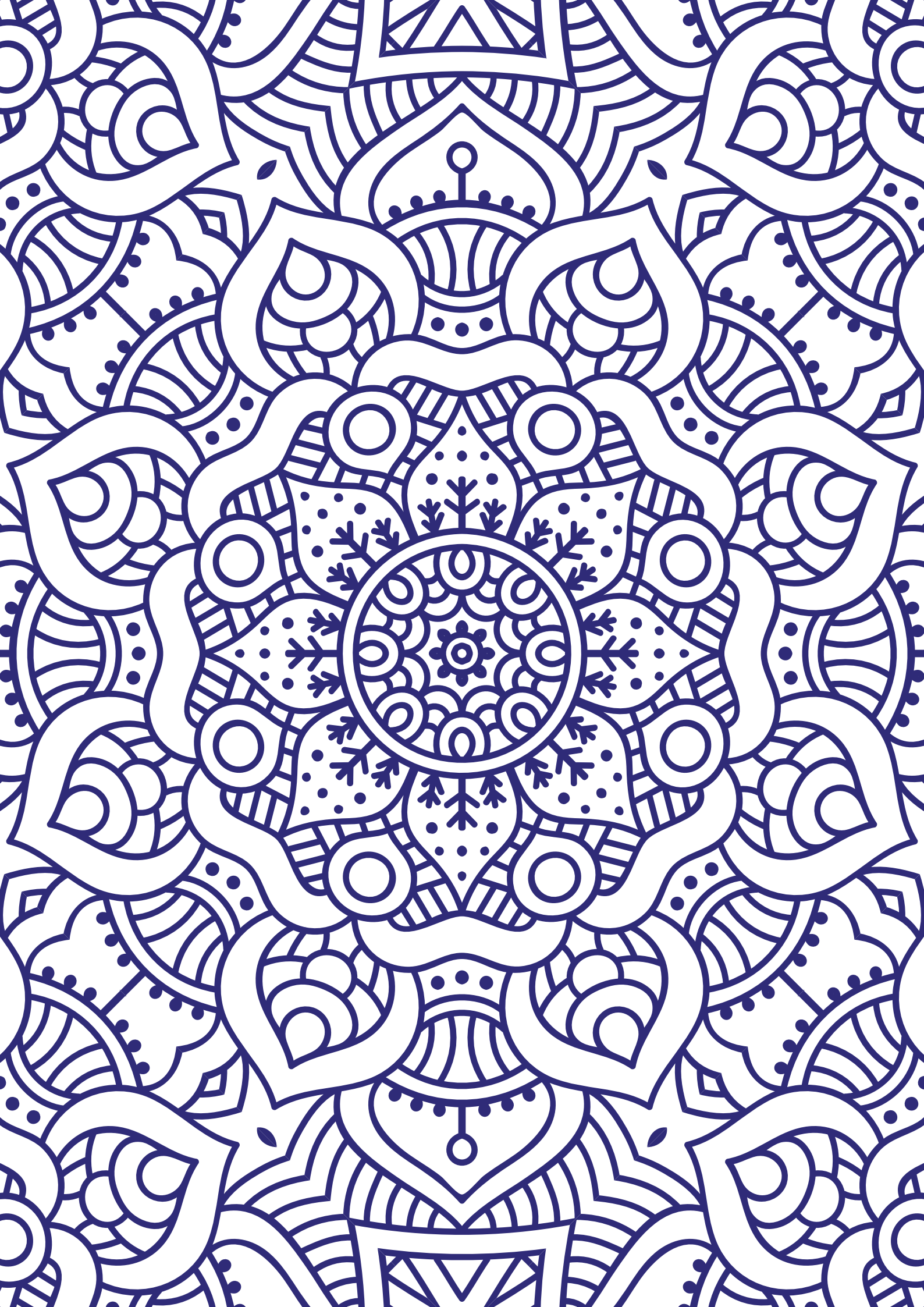
- Je n'y crois pas, on ne pouvait même pas s'en approcher ces derniers jours ; maintenant, le feu s'est éteint mais il ne reste plus rien.
- Comment cela a-t-il pu se produire?
- Nous ici, nous cuisons tous nos plats avec du charbon de bois, et on le fabrique dans la forêt même, nous n'avons pas pu contrôler le feu, et tout s'est mis à brûler.
- Je comprends, je vais vous montrer comment fabriquer de l'argile ardente, car dans notre village, nous n'utilisons que ça, nous respectons beaucoup la forêt, il n'est plus nécessaire de couper les arbres, et même si le besoin d'en couper se fait ressentir, nous ne manquons jamais de replanter deux fois plus que ce que nous avons pris. Ainsi, les enfants futurs pourront en profiter, et nous essayons de garder et de transmettre cette pratique de génération en génération.
- Je pense que c'est une bonne idée et une bonne chose pour nous tous. Malgré le manque de pluie, nous nous devons de sauver le peu qui nous reste.

Sans plus tarder, *Dadilahy* appela tous les villageois pour se regrouper devant la grande maison, et demanda à *Tsangy* de les informer sur les avantages d'avoir une forêt saine, et sur les conséquences de la déforestation, et surtout de leur montrer un autre moyen de fabriquer du charbon à l'aide de l'argile. Les gens faisaient preuve d'attention et de détermination face aux explications données par ce jeune garçon. Presque toute la matinée fut consacrée à cette activité, et quand les hommes furent de retour, les femmes se mirent à les renseigner à leur tour.

Tsangy déjeuna chez *Soa*, la maman, puis prit quelques provisions, et remplit son outre et saalebasse d'une eau bien bouillie. Et revint voir *Dadilahy*, pour le saluer et faire part de son départ.

- Tu as été bref chez nous, mais ce que tu nous as apporté demeurera pour les années à venir. Continue ta route mon enfant, et quand l'occasion se présentera, reviens nous rendre à nouveau visite.
- Je vous remercie pour votre hospitalité, et le fait qu'à aucun moment vous ne m'avez jugé me touche au plus profond de moi-même. Et j'ai failli oublier de vous dire, la pluie commence à revenir petit à petit dans la forêt, votre rivière sera à nouveau remplie, prenez-en bien soin. J'en sais quelque chose.

Il prit sa musette, repartit dans la direction du désert vers le grand nord. Et l'aventure continue.





III

Le désert était bel et bien vaste, silencieux et sans signe de vie, mis à part le sable qui dansait en farandoles devant ses yeux. Mettre les pieds l'un devant l'autre lui demanda beaucoup d'effort car le sable était tellement épais qu'on aurait dit qu'une force le tirait vers le bas. Comme le soleil couchant peignait le ciel en un rouge flamboyant, *Tsangy* se dépêcha de rétablir son petit camp et de mettre des repères pour éviter de se tromper de route le lendemain : il aligna un à un au sol tout ce qu'il avait emmené avec lui vers le nord. Il alluma du feu car le désert pouvait être glacial la nuit, et se mit ensuite à réchauffer les plats que *Soa* lui avait préparés, tout en chantonnant une prière dédiée à sa mère.

Enveloppé dans son plaid, il dégusta son dîner : « c'est dans la sécheresse que tu retrouveras l'eau de la vie », se répéta-t-il, « comment pourrait-on trouver de l'eau dans un endroit pareil? », pensa-t-il, quand tout à coup il entendit une voix qui ressemblait à celle d'une petite fille mais en même temps lui rappelait celle de sa mère. Il fut tétanisé. « J'ai faim, donne-moi un peu à manger, tu ne pourrais pas te retourner pour me voir, moi ta mère ? Moi, je ne peux pas m'avancer, mon fils, je suis affamée, tourne-toi vers moi... », répéta la voix, imitant de plus en plus celle qui lui était si précieuse. Il lutta contre l'envie de regarder derrière lui, puis se souvenant de ce que *Dadilahy* lui avait conseillé, il se ressaisit et continua son dîner, bien déterminé à ignorer la voix baignée de plaintes. Bien lui en prit de réagir ainsi parce que la voix avait fini par se taire. Le calme reprit sa place et afficha son ciel à étoiles dont chacune s'illuminait de sa plus belle lumière. Et bien sûr, sa grosse boule d'angoisse lui fit remarquer que la lune était presque à son apogée. Il banda ses yeux pour ne pas se réveiller, le regard tourné dans la direction opposée, et finit par s'endormir enfin.

Surpris le matin par le bruit que firent autour de lui une centaine de zébus, il essaya avec ses yeux toujours bandés de retrouver les diverses pièces de son matériel, en se souvenant de l'ordre dans lequel il les avait posées. S'étant assuré que son corps et son visage étaient bien face à la bonne direction, il démêla le tissu qui lui couvrait les yeux. Rien, plus aucun bruit, ni aucun zébu, était-ce donc une hallucination? Il ferait mieux de continuer.

Il marcha, marcha, sans pause, toujours les yeux fixés droit devant lui. Et là, devant lui, soudain, lui faisant obstacle, un canyon sans fond. Il devait être l'après-midi : n'ayant pas le droit de regarder ailleurs, il perdit tout espoir, ses genoux touchèrent le sol, tant fut lourde sa déception. « Il faut que j'avance », disait-il, « si je veux sauver mon village et ma mère, il faut que j'avance », alors il se ressaisit, se mit debout, reprit un grand souffle, posa un pied devant l'autre, puis versa dans le grand et profond canyon.

Plouf ! Le voici tombé dans une eau d'une fraîcheur incomparable, et tellement claire qu'on eût dit que sa profondeur révélait un tout autre monde. Il ouvrit ses yeux, sa fatigue évanouie grâce à la douceur dans laquelle il avait plongé. Il nagea jusqu'à la surface, et se retrouva dans une splendide oasis tout droit issue d'un rêve. La végétation y était joliment disposée et laissait apparaître des arbres fruitiers ; le lieu semblait si accueillant, avec sa petite cascade qui coulait du haut de quelques rochers pour venir se perdre dans une sorte de bassin naturel, d'une eau si brillante qu'elle faisait songer à une pluie de milliers de petits diamants. *Tsangy* commença à nager vers la rive. En se rapprochant, une femme d'une beauté sans égale semblait l'y attendre. Ses yeux étaient d'une couleur noire profonde et spitante,

et son corps vêtu de feuillages laissait deviner la courbe de sa longue silhouette. Mais le plus stupéfiant était sa chevelure dont les mèches fluides évoquaient une chute d'eau tombant sur ses épaules jusqu'à ses fesses sans même la mouiller : autant de merveilles sur une seule personne, assurément elle incarnait à ses yeux la beauté parfaite.

- Je t'attendais valeureux aventurier, bienvenu dans mon jardin. J'avoue que ton obstination m'impressionne, à un moment j'ai pensé que tu allais succomber aux tentations du désert.
- A qui ai-je l'honneur, et où suis-je? s'exprima *Tsangy*, le souffle coupé d'étonnement.
- Viens donc avec moi, la nuit commence à tomber, reprends des forces, bois, mange, ensuite nous discuterons, je te donnerai ce que tu es venu chercher, car tu le vaux bien.

Il hocha la tête en signe d'acquiescement, puis la suivit, elle et ses cheveux en cascade. Arrivés devant une table en pierre où des fruits de tout genre étaient posés sur des feuilles de bananier, il se précipita sur ce banquet et s'en régala. Une fois rassasié, il se prélassa sur un hamac en fibres de raphia, pendant qu'autour de lui dansèrent les lucioles de mille feux : le voilà à se dire que le paradis existe vraiment, il est là où il se trouve.

- Tu te plais ici?
- Oh que oui, mais je dois rentrer, à temps ou pas à temps, ma mère a besoin de moi, mais surtout mon village a besoin de moi aussi.
- Y retournes-tu même sans avoir trouvé la solution?
- Oui, j'y retournerai quand même... Répondit-il après une brève réflexion.
- Je vais te dire qui je suis, je suis la déesse de l'eau, j'ai bien vu ton dévouement dès le début de ton voyage jusqu'ici, je vais t'offrir l'eau de la vie, ce qui est la solution à tout.

Elle lui tendit un flacon en verre, puis arracha une mèche de ses cheveux qu'elle mit dans le flacon, et aussitôt la mèche se transforma en eau aussi. *Tsangy* le prit en la remerciant du fond du cœur. Il se prépara à saisir ses sacs, quand elle lui fit une annonce qui le désespéra.

- Sache que cette eau ne peut être utilisée qu'une seule fois, soit tu l'utilises en le versant au pied du « *Hônko* » pour le faire revivre, soit tu la donnes à ta mère pour la guérir de tous ses maux... Il faut que tu prennes le temps de bien y réfléchir. Reposes-toi en attendant, la nuit porte conseil, et une bonne nuit de sommeil éclaircit les idées. Il resta assis au bord de l'eau qui reflétait une lune à présent presque pleine : devant ce choix des plus difficiles, comment pouvait-il décider, alors que le temps lui était compté ? Il finit par s'endormir.

Le matin, le chant des oiseaux le réveilla, le soleil était déjà bien haut, il ne se rappelait même plus comment il avait réussi à retourner à son hamac. Il se mit debout précipitamment, car il ne croyait pas que tout ce qu'il avait vécu la veille était réel, mais oui, ce devait bien l'être, car il pouvait observer l'ondine caresser tendrement un bœuf de couleur cuivrée, d'une taille incroyable, aux pattes très musclées.

- Bonjour, je tiens à vous dire merci pour tout, mais je dois reprendre la route du retour parce qu'il me reste encore bien du chemin à faire, je n'ai pas pu choisir encore, mais je

réfléchirai en cours de route, il est clair que je n'arriverai pas à temps, mais je suis prêt à en payer le prix.

- Je suis sûre que tu finiras par faire le bon choix, je vois que tu as un grand cœur. Alors monte sur ce bœuf, il te fera gagner du temps, et te sortira de ce grand canyon plus facilement. Il te laissera à quelques pas de l'entrée de ton village. Tu as toute ma bénédiction.

Il monta sur l'animal en s'agrippant bien sur sa bosse ; d'un coup de sabot, le bœuf avança à une vitesse digne d'un pur sang arabe , le jeune garçon savoura pleinement cet instant.

Un bruit de musique et de rire, et des douces odeurs de nourriture se dégagèrent de son village quand il arriva. Il s'interrogea sur ce qui pouvait s'y être passé. Il n'y avait que la lumière de cette lune bien ronde au-dessus de sa tête pour éclairer les alentours. Il descendit du dos du bœuf, et le laissa partir après l'avoir remercié : sans lui, il ne serait jamais revenu à temps dans cet hameau. S'étant avancé vers les brouhahas, il vit les gens danser et faire la fête, et à sa grande surprise, le grand « *Hônko* » au milieu du village avait retrouvé ces feuillages, sa grâce et sa vivacité. Les villageois le remarquèrent de loin, mais contre toute son attente, il fut acclamé par tous par des applaudissements, et les hommes coururent vers lui, ce qui l'effraya un instant. Ils le portèrent sur leurs dos, avec un « *Goma*⁴ » . Entre-temps, il essaya de retrouver *Papabe* du regard mais en vain. Pas plus ne vit-il sa mère.

- Que se passe-t-il ici? quand je suis parti, tout était si différent...

- Jeune *Tsangy*, ces derniers jours, des événements invraisemblables se sont produits dans notre humble « *Andôharano* », chacun de nous a fait un rêve identique : il y avait une femme avec des cheveux d'eau, qui nous prédisait, le dos tourné, qu'à chacune de tes bonnes actions l'arbre se mettrait à reverdir, et maintenant, la vie est redevenue comme avant, nous avons eu tort de t'avoir traité ainsi, car nous n'avions pas réfléchi...

- Heu! Laissons le passé dans le passé, une nouvelle vie pleine de renouveau s'annonce à nous, et sans ce voyage, je n'aurais pas pu comprendre combien ce village est important pour moi, combien vous êtes tous précieux pour moi.

Un cri d'approbation s'éleva. *Tsangy* savait très bien qui était la femme qui leur était apparue en rêve, mais par respect pour elle, il garda secrète l'histoire de cette déesse. Il se leva pour aller voir sa mère et laissa les gens à leur joie. Arrivé devant sa maison, il vit qu'une lueur éclaira la petite paillette.

- Mère! Je suis de retour, comment allez-vous ? Vous m'aviez manqué.

- Mon fils, tu es de retour... Elle l'enlaça malgré sa faiblesse, elle l'étreignit de toutes ses forces ; elle rit, pleura, l'émotion fut à son comble.

- Tenez, buvez cette eau, elle va vous guérir.

Elle le but en une gorgée, et devant les yeux de son fils, son teint se rafraîchit, ses rides se dissipèrent, ses yeux brillèrent comme ceux des nouveau-nés, sa peau reprit de la couleur. Elle se leva sans douleur ni peine, la force lui était revenue... Elle était guérie. Ils passèrent toute la nuit à parler de son voyage, de l'apparition dans le rêve des villageois, de l'heureuse tournure que prit l'histoire.

⁴ Chanson traditionnelle réservée aux hommes, surtout les guerriers, tout en clapant des mains de manière rythmée et musicale.

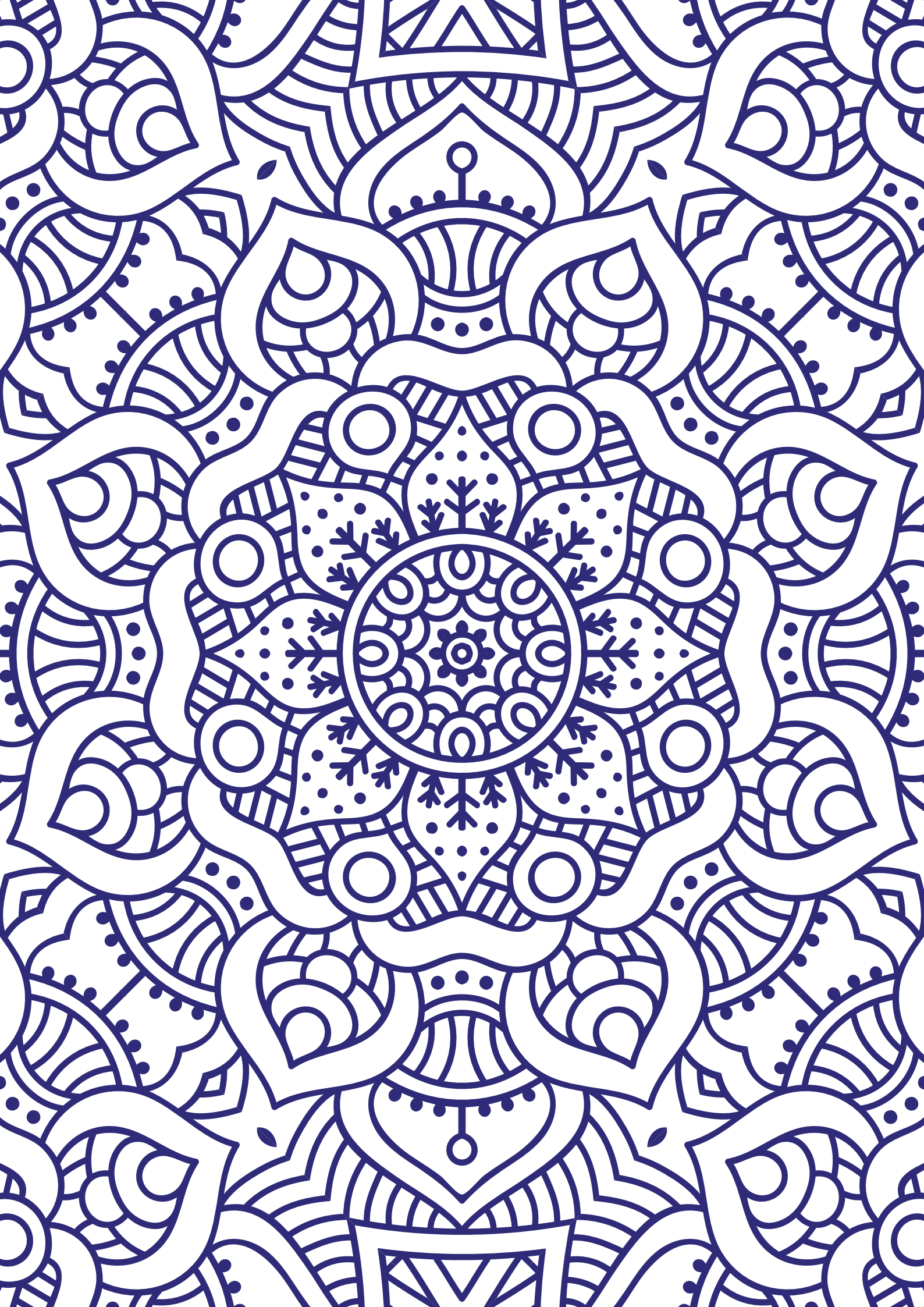
Au bon matin, le jeune garçon se remit à ses habitudes, et avec beaucoup d'hésitation, entra dans la maison de *Papabe*. Surpris, celui-ci se mit à pousser des cris et des hurlements au milieu d'horribles phrases.

- Comment as-tu fait pour revenir, cela ne peut pas être possible? D'abord la vie qui revient à son cours, ta mère qui me rejette et maintenant ton retour.
- Qu'ai-je pu vous avoir fait pour que vous me traitiez ainsi mon oncle?
- Je ne suis pas ton oncle, tu ne t'es jamais demandé ce qui lui est réellement arrivé à ton défunt père, le jour de sa mort en mer, alors qu'il était réputé être le meilleur pêcheur. Il a eu la chance d'avoir gagné le cœur de la femme que j'ai aimé, et ils t'ont eu toi! Comment a-t-il pu mourir accompagné de son fidèle ami, d'après toi. C'était moi, je l'ai poussé dans l'eau sous les vagues déchaînées. J'ai essayé de conquérir ta mère pendant ton absence, mais elle m'a rejeté, j'ai voulu finir le travail en te laissant errer dans le néant, mais tu es là! maintenant je vois le petit canot de ma vie aller à vau-l'eau..., avoua-t-il dans un rire machiavélique.
- *Papabe*, vous n'avez pas fait ça...
- Oh que oui, " OUI! JE L'AI COMMIS!", j'ai commis le meurtre de votre père.

Sans que *Tsangy* et *Papabe* s'en soient rendu compte, plusieurs personnes avaient entendu le guérisseur en train de se dénoncer. Les gens restèrent perplexes, ils n'arrivèrent pas y croire. Quand il se tourna vers eux, il essaya de se faufiler en courant. Mais on s'empara de lui et on l'emmena au centre afin que tout le monde puisse le voir et l'entendre. Il répéta de plus en plus fort « Oui, je l'ai commis! ». *Papabe* finit par succomber à la folie, ayant perdu la tête par l'aveu de ces crimes. « Que désires-tu qu'on lui fasse, *Tsangy*, vu la gravité de son cas ? », interrogèrent les villageois.

- Je ne suis pas bien placé pour le juger, parce que moi-même j'ai commis une faute. Mais le poids de ses remords est déjà un châtement.
- Comme punition, nous allons le chasser du village, il va errer dans le néant.

Ainsi, *Papabe* n'arrêta pas de crier son crime, en quittant à jamais son cher « *Andöharano* ». Une fois le calme et la paix revenus au sein de la société, une jeune fille dotée d'un grand pouvoir de guérison prit sa place et exerça cette tâche sacrée de soigner les gens. Le petit village, qui avant ces événements n'avait pas d'histoire, aura beaucoup à enseigner aux générations futures. Qu'elles sachent donc que la nature qui nous abrite a ses propres limites et ne pourra pas indéfiniment renaître après chaque exploitation excessive que lui infligent les humains qui l'habitent.



CAKE 113
GPOA



Radama III

Par **Raoto Andriamanambe**

1

Koto avait toujours détesté la gueule de bois, comme tout le monde au demeurant. À l'affection quasi amoureuse qu'il donna aux beuveries, il abhorrait les gueules de bois, pourtant un passage obligé pour le cycle de l'ivresse : l'euphorie de la cuite, la zénitude de l'ébriété puis la descente sur terre. Enfin, le retour de bâton : la gueule de bois.

Il avait un goût pâteux dans la bouche. Avait-il vomis ? Sûrement. En tout cas, il portait encore ses vêtements de la veille : une chemise imprimée Gucci, un pantalon Bôgasy – la touche malgache obligatoire pour sortir en société – et des chaussures Versace qui étaient en piteux état. Son sacro-saint « lambalandy » était par terre. « Merde », dit-il l'esprit encore embrumé par les litres de « Double black » qu'il s'était enfilés la nuit dernière.

Il ôta ses vêtements. Il était 10 h 30. Son alarme s'était tue depuis longtemps. Il consulta son iPhone XS Max. 30 appels en absence. « Merde », redit-il. Il avait rendez-vous à 10 h. Il prit une douche rapidement, puis appela Rasoa, la gouvernante, la seule qui avait droit de préparer et de toucher ses habits.

- Votre altesse royale, je suis à votre écoute, fit-elle respectueusement au bout de la ligne, avec entrain.
- Préparez-moi une chemise, un jean, le bleu foncé, une veste, une paire de mocassin, une cravate rouge et un lamba.
- A vos ordres, votre altesse royale.

Il faisait assez sombre dans son immense chambre, située dans l'une des ailes du palais. Malgré le double vitrage, il sentit tout de même le vent du mois de juillet hurler dehors. A cette altitude, la moindre petite bise prenait des allures de cyclone tropical.

Il tira sur les lourds rideaux. Le rayon du soleil l'aveuglait d'emblée. Ses yeux s'étaient rapidement habitués à la lumière. Le ciel était d'un bleu azur magnifique. Koto détailla la plaine de Betsimitatatra, l'éminence d'Ambohidrapeto s'érigea, Ambohimanga, au loin, toisa la capitale... Puis, comme des arbustes émergeant du sol, les gratte-ciels aux alentours de l'aéroport d'Ivato tentaient de tutoyer les cimes tananariviennes. « C'est tellement disgracieux », pensa-t-il avant d'aller vomir.

La gouvernante le rappela.

- Votre altesse royale. Vos habits sont prêts.

Koto dévala les immenses escaliers qui déboulaient sur la salle de bal. A son passage, les gardes royales, issues notamment des clans Bara et du Marovatana, étaient au garde-à-vous. Koto n'eut pas le temps de les saluer comme il se doit.

- Le Premier ministre vous attend depuis quarante-cinq minutes, votre altesse royale, apostropha Hagafotsy, le commandant des Menamaso et ami intime de Koto.
- Oui, je sais, fit-il sans enthousiasme, avant de lui glisser en messe basse: comment as-tu fais pour être aussi en forme?
- Je ne le suis pas, fit son ami.

Koto se rua vers la Cour pour rejoindre Mahitsielafanjaka. Devant le parking, il reconnut la Bentley Mulsanne Extended de la Primature. Les agents de sécurité du Premier ministre inclinèrent respectueusement leur tête. Le chef protocole lui ouvrit les portes de Mahitsielafanjaka.

- Votre altesse royale, fit le Premier ministre Razafindrainiharo, qui l'accueillit sur le perron. Le sexagénaire fit une révérence gracieuse.
- Monsieur le Premier ministre, fit-il sèchement.

Koto reconnut le Secrétaire général du Gouvernement, une belle dame d'une quarantaine d'années, ainsi que le ministre d'Intérieur, un « voanjo » – les descendants de colons français qui avaient la nationalité malgache qui représentaient à peu près 30 % de la population malgache aujourd'hui – d'une cinquantaine d'années, la peau tannée par le soleil.

- Votre altesse royale, firent les deux en chœur.
- Madame le Secrétaire général du Gouvernement; monsieur le ministre d'Intérieur, fit Koto avec détachement.

Mahitsielafanjaka était un pavillon fonctionnel. Koto ne l'avait jamais bien aimé. Sa majesté, sa Mère, s'en servait comme une salle de réunion. L'aménagement était sobre, les murs étaient tapissés des portraits des souverains malgaches successifs. La décoration abusait de stuc de couleurs vives, de lapis-lazuli bleus et roses.

Cependant, d'importantes rénovations avaient été effectuées par la reine pour tenter de moderniser les équipements du bâtiment. Un système de caméras de surveillance, un système de retransmission numérique ainsi que des détecteurs de fumée avaient été installés. Les meubles d'époque avaient été capitonnés et restaurés pour qu'ils puissent être plus confortables. Cependant, Mahitsielafanjaka avait gardé son cachet désuet. « Faudrait revoir tout ça... », rêvassa Koto.

- Votre altesse royale, nous voici, fit religieusement le Premier ministre Razafindrainiharo qui l'avait tiré de ses rêveries.
 - Monsieur le premier ministre, je vous avais convoqué, « seul », Koto appuyait sur le mot seul pour signifier que la présence des deux autres était inutile.
 - Veuillez m'excuser votre altesse royale, en ces temps troubles, j'avais osé croire que nous aurions besoin des avis éclairés de madame le Secrétaire général du Gouvernement et de monsieur le ministre de l'Intérieur...
- Koto ne l'avait pas laissé terminer sa phrase.

- Je suis navré madame le Secrétaire général du Gouvernement et monsieur le ministre de l'Intérieur, les affaires dont nous allons discuter sont aussi bien d'ordre étatique que personnel. Je vous prierais d'attendre monsieur le Premier ministre dans ce salon. Nous allons discuter dans l'aile Antoetra.

– Bien votre altesse royale, firent les deux, en lançant un regard en biais à leur Premier ministre, avant d’être éconduits par Hagafotsy dans le salon.

La salle Antoetra était l’un des dix bureaux du palais. Située au cœur de Mahitsielafanjaka, elle était pourtant décorée de manière très moderne. C’était la folie de la princesse Razafindrahety, sa sœur. Un immense Mac trônait sur la table en palissandre d’Ambositra. L’intendant prit les deux chaises en os de baleine qui s’était échouée à Sainte-Marie agencées dans un style scandinave et les aménagea pour Koto et le Premier ministre. Il ferma ensuite la porte, tout en délicatesse. Il laissa les deux hommes s’entretenir tête à tête.

3

– Votre altesse royale, je...

– Vous ai-je permis de prendre la parole monsieur le Premier ministre? intima-t-il.

Le prince de 28 ans coupa le sifflet à ce bel homme de 65 ans avec sa chevelure poivre et sel. Rares étaient les individus qui pouvaient se permettre de lui fermer le clapet de Razafindrainiharo, craint pour ses colères légendaires, son intelligence politique et surtout son influence sur la vie de la nation. Ce n’était pas pour rien qu’il était Premier ministre depuis 25 ans. Il était quasiment le numéro deux de la Grande île, pour ne pas dire numéro un dans bien des cas.

Razafindrainiharo avait hérité de ses aïeux ce charisme naturel et ce regard perçant qui intimidait d’emblée ses interlocuteurs et surtout cette soif inextinguible de pouvoir qui sied aux Hova. Sauf que cela ne fonctionnait pas avec Koto.

– Comme je vous l’ai indiqué depuis plusieurs mois, une fois au trône, j’organiserai un référendum constitutionnel.

– Votre altesse royale, avez-vous réfléchi aux conséquences de cet acte ? Votre intention est bien louable mais il faut penser au futur. Puis-je me permettre de vous soumettre l’analyse juridique de nos experts ?

– Mes légistes ont écrit une loi qui me semble être un véhicule excellent pour la modernité.

– Votre altesse royale, nous sommes un royaume moderne... Nous sommes une des vitrines en Afrique. Nos institutions sont équilibrées...

– Depuis combien de temps êtes-vous à la Primature ? Si je ne m’abuse vous allez fêter votre vingt-cinquième anniversaire à Mahazoarivo la semaine prochaine. Avec une fort belle réception si je ne m’abuse...

– En matière de fête, je crois que j’apprendrai davantage avec vous, fit Razafindrainiharo résolument plus offensif.

– Epargnez-moi vos sarcasmes monsieur le Premier ministre, répliquât Koto. Certes, Madagascar a connu une trajectoire époustouflante, qui a émerveillé l’Afrique. Comme vous l’avez souligné l’équilibre des institutions en est l’une des clés. Mais n’oubliez pas que la figure du monarque, en l’occurrence Ranaivalona IV ma chère mère, a permis au pays de surmonter le traumatisme de la colonisation en 1960.

– Pardonnez-moi votre altesse royale, loin de moi l’idée de sous-estimer le rôle de la

royauté, l'exécutif a toujours eu une politique éclairée. Les choix faits par mon père ont conduit Madagascar dans la voie de la prospérité. Il a renégocié habilement les Accords de coopération. Faut-il vous rappeler qu'il nous a introduits au sein du Commonwealth, il a négocié les accords avec les majors : Total, BP, Boeing... Je vous épargnerai les détails.

- C'est ce que je reproche à l'Exécutif et justement à vous. Vous êtes figé dans votre immobilisme du passé. Vous vous reposez sur vos lauriers et sur votre héritage confortable. Ce que vous me racontez là fait partie du patrimoine. Vous vous vantez de vos rails, de votre centrale nucléaire, de votre taux de croissance à deux chiffres... à longueur de journée dans les médias, mais avez-vous pris le temps d'écouter les Malgaches ?
- Sauf votre respect, j'écoute les Malgaches. Ne l'oubliez-pas. J'ai été élu par les Malgaches à travers les honorables Ampanjaka et les députés. Ils me rapportent les doléances et les plaintes du peuple, tous les jours. Et nous nous évertuons à y répondre de manière efficace.
- Ce ne sont que des lèche-botte. Ce qu'ils font ne fait que flatter leur égo et le vôtre, monsieur le Premier ministre.
- Je ne pense pas que l'inauguration de l'autoroute numéro 5 entre Antsiranana et Sambava ait seulement flatté mon égo mais celui de la reine et celui du pays tout entier aussi, si je n'abuse, votre altesse royale.
- Monsieur le Premier ministre, ma décision est prise. Le référendum constitutionnel aura lieu, avec ou sans votre consentement.

4

Livingston Razafindrainiharo était en colère. Mais son flegme légendaire, legs de son éducation britannique, et son retenu, hérité de ses années passées à l'ENA française, l'avaient rapidement ramené à une posture psychologique plus habituelle et à son calme olympien, même si le prince « morveux », comme Razafindrainiharo l'appelait souvent en aparté, le poussait bien souvent à ses derniers retranchements.

Depuis son retour au pays, il y a trois ans de cela, le « futur » roi, n'avait de cesse de perturber la vie bien paisible de Razafindrainiharo et de la royauté. Après de brillantes études de droit à Harvard, Jean-Charles Edward Ikotonradama était revenu au pays. Le problème était simple : qu'il détonnait assurément dans cet univers bien policé dans lequel il évoluait depuis des années.

Sa sœur, Stéphanie Edward Razafindrahy était posée. Le petit frère, Ellis Edward Ikotonradama, était très timide, voire effacé. Le futur roi était le mauvais numéro : trublion, extraverti mais diablement intelligent. C'est ce dernier point qui représentait le vrai souci de Razafindrainiharo : comment allait-il gouverner et cohabiter avec lui ?

Son père, Charles Rainiharo, avait préalablement défriché le terrain avec Ranavalona IV. Il avait mené d'une main de maître les affaires du pays après la colonisation. Il avait su hausser le ton quand il le fallait, flatter ses interlocuteurs avec de mots mielleux, courber l'échine au besoin et, bien sûr, punir sévèrement. Il avait enchaîné cinq mandatures tout de même à la tête de l'exécutif. Dans les salons feutrés d'Antananarivo, il était surnommé « L'Empereur ». Il était lui le vrai roi. Il régnait. Ranavalona IV n'était en somme qu'une figure symbolique, la garante de l'unité de Madagascar.

Charles Darwin Rainiharo, le Premier ministre, le plus puissant des Hova, dictait le tempo du pays. Il était le régent. Malgré les critiques, Charles Darwin Rainiharo tenait fermement la barre. Sous sa présidence depuis l'indépendance en 1960, l'UDSM était devenu le parti phare de Madagascar. L'union de gauche raflait systématiquement la majorité au sein de la Chambre des Ampanjaka et de l'Assemblée Nationale.

Il avait aussi l'avantage d'être craint par les « voanjo » qui avaient pourtant entre leurs mains l'économie du pays, les unités économiques et industrielles et les plus grandes concessions disséminées aux quatre coins de l'île. Son discours admirable à Babetville – qui faisait allusion de manière assez franche au besoin d'une réforme énergique de la politique de redistribution des terres – était encore dans les mémoires. La réforme qui avait pris du plomb dans l'aile, à la prise de fonction de son fils. A sa mort en 1995, il avait déjà tout échafaudé pour que ses descendants reprennent le flambeau. Justement, Livingston Razafindrainiharo, l'aîné de la famille, était déjà le numéro deux de l'UDSM à l'époque.

Par d'habiles manœuvres, il avait réussi bien souvent à reléguer au second plan le MONIMA, le PADESM ou bien l'Union des Souverainistes. Quand il rendit l'âme en 1995, c'était presque de manière naturelle que Livingston Razafindrainiharo fut élu à la tête de l'UDSM. Il fut élu Premier ministre à la suite des élections générales de 1996.

Il avait déjà enchaîné trois mandats. Et il brigait naturellement un quatrième. Toutefois, le « morveux » était un caillou dans sa chaussure. Et un caillou capable d'endolorir même les pieds nécrosés du Hova qui en avait écrasé d'autres au cours de sa vie politique bien remplie.

- Depuis un an, je ne cesse de vous le dire, ce système merino-merina est désuet et met en péril le pays, asséna Koto.
- Votre altesse royale, 60 % des ministres viennent des régions côtières, les hautes fonctions de l'Etat sont parfaitement réparties de manière à respecter l'équilibre régional. Il n'y a pas lieu de...
- C'est l'un des axes majeurs de ma réforme. Les retours de la population sont excellents, il avait évité soigneusement d'utiliser le mot « sujet ».
- Il faudrait peut-être revoir la définition de ce que vous appelez « population », votre altesse royale.

5

Koto avait déjà changé pas mal de choses, du moins dans le fonctionnement de la royauté malgache et du palais royal. Mais il avait encore soif de changements. Peut-être que les études menées à Harvard, dans le pays de la liberté, l'avaient-elles influencé. A son retour au pays, il avait pris de plus en plus d'épaisseur. Ces deux dernières années, il était pratiquement le régent.

A cause de la santé de la reine déclinante, il assurait souvent les représentations publiques. Ces derniers mois, il multipliait les bains de foule et les sorties médiatiques. Il avait un charisme indéniable servi par une grande beauté et un rien dandy qui faisait affoler les gentes dames du royaume et certains hommes aussi, d'ailleurs...

Heureusement (pour Razafindrainiharo surtout) le prince Koto était un vrai hédoniste. Il aimait sortir, danser, boire, faire la fête. Il consommait la vie sans modération. Très présent sur les réseaux sociaux (sa page Facebook comptait près de 250 000 followers à Madagascar

et dans d'autres pays), le prince avait été surpris plus d'une fois par les paparazzis et les réseaux sociaux en pleine beuverie bien souvent avec les Menamaso ; baptisés les Vingt-quatre. Car dans son enfance, la reine avait insisté pour qu'il grandisse avec vingt-quatre enfants issus des divers ampanjaka des royautes des quatre coins de l'île.

Ranavalona IV estimait qu'il était nécessaire que Kotondradama puisse connaître différentes cultures du pays. Elle avait subi le traumatisme du déracinement puis d'un retour presque forcé au pays. A son retour d'exil, elle ne parlait pas un mot en malgache, alors qu'elle devait régner. Une véritable catastrophe. Il a fallu qu'on fasse appel à un professeur particulier pour améliorer sa pratique du malgache. Son accent malgache était fortement teinté de français, celui du Sud.

Les vingt-quatre enfants avaient grandi au sein du palais royal en compagnie de Koto. On leur fournissait les meilleures éducations, une moitié fréquentait le Collège de France, puis le Lycée Français, une autre avait été envoyée à l'American School of Antananarivo, comme Koto. Mais au palais, ils étaient tenus de parler dans leur dialecte local. La chambre de Koto ressemblait donc à une vraie tour de Babel malgache. Koto parlait aussi bien le merina, le français, l'anglais, l'espagnol que le vezo, l'antandroy ou le betsileo.

A l'âge adulte, Koto avait transformé son cercle d'amis en une sorte d'organisation clandestine puissante. Chacun des vingt-quatre individus avaient été chargés de missions précises : protection, renseignement, etc. A la tête des Menamaso, reconnaissables avec leur blason et leur lamba frappés du Lalomena, Hagafotsy, issu des clans des Zazamarolahy, et Rainitelo Ralibera, issu des Maintienindreny.

Ce cercle constituait surtout pour Koto un rempart et des amis fidèles de beuveries et de fêtes. D'ailleurs, les fêtes organisées par Koto étaient rapidement devenues légendaires dans la capitale Antananarivo : alcool à flot, drogue et sexe à profusion. Il louait une villa du côté d'Ambatobe et invitait fils et filles de notables, de ministres ou d'ambassadeurs pour faire la nouba, parfois des jours entiers. Plus d'une fois, le scandale éclatait et était relayé dans la presse. Le Premier ministre n'avait pas hésité à le lui rappeler.

- Sauf votre respect votre altesse royale, je ne pense pas qu'une réforme portée par un « roi » adepte de fêtes et d'excès risque de ne pas prendre.
- Sauf votre respect monsieur le Premier ministre, votre fils, Frank, est aussi adepte que moi de ce que vous appelez mes « fêtes ».
- Ce n'est pas là le sujet...
- C'est vous qui l'avez abordé en premier, fit Koto malicieusement, en buvant une gorgée d'Eau Vive, la soif le tenait.
- Votre excellence, la proposition de loi est certes excellente...
- Merci
- ... Mais le texte qui concerne le Premier ministre m'inquiète et bien d'autres aussi. Ce n'est pas le fait que je ne me sente particulièrement en danger mais la stabilité et l'équilibre des institutions sont en péril.
- C'est le socle de cette réforme monsieur le Premier ministre. Un homme avec un tel arbre généalogique et un tel pouvoir que le vôtre ne devrait pas avoir peur d'une réforme aussi menue.
- Je ne crains nullement pour moi, je suis au service de mon pays et de ma reine – il marqua une petite pause –, ou de mon roi. Je crains pour la stabilité du pays. Permettez-moi de lire un passage que nous, au sein de l'exécutif, trouvons particulièrement « dangereux ». « Le Premier ministre est issu de la majorité qui a remporté les législatives. Les députés votent non plus parmi des candidats issus du clan Hova, mais parmi tous

les candidats en lice », récita-t-il. Vous ôtez donc la sacralité de cette relation quasi bi-centenaire entre le clan merina – il ne voulait pas dire les hova – et le pouvoir exécutif, commenta-t-il.

– Les Malgaches sont suffisamment matures monsieur le Premier ministre pour passer à autre chose.

– Cette disposition et les autres menacent le pays, votre altesse royale. Imaginez un instant si la Maison royale se mettait en travers de votre route.

– Je suis le roi.

– Vous serez le roi, votre altesse royale, rectifia-t-il. Si je ne puis m’abuser, à ce que je sache la reine n’a pas encore « tourné le dos ».

– Ne soyez pas naïf. Ne nous berçons pas d’illusion. Ma chère mère a 86 ans. Elle est malade depuis près de cinq ans. Les médecins lui donnent un an au maximum pour vivre. Ils le savent. Elle le sait. Vous le savez. Le plus bel hommage que nous pouvons lui faire est de consolider ses œuvres et celles de votre père.

– Votre excellence, Madagascar est aujourd’hui sur la quatrième place en Afrique. Nous sommes un pays exemplaire en tous points de vue. Les autres pays d’Afrique nous envient...

– L’Afrique n’est plus la limite de ma rizière, cher monsieur le Premier ministre. Madagascar doit rattraper les pays de l’Asie du Sud-est. Je l’estime à raison et de nombreux spécialistes que j’ai consultés sont du même avis. La Constitution actuelle est aujourd’hui un handicap et la forte concentration du pouvoir aux mains de l’Imerina, dans vos mains, nuança-t-il tout en fusillant du regard Razafindrainiharo, ne nous permettra pas d’atteindre cet objectif d’ici la prochaine décennie. Maintenant, je vous prierais de disposer monsieur le Premier ministre. Je dois me préparer pour accueillir les Bareas.

« L’Afrique n’est plus la limite de ma rizière ». Koto avait inventé ce sophisme quand les puissants ampanjaka du clan des Zanadranavalona avaient insisté auprès de lui, il y a six mois de cela, pour qu’il prenne le nom de règne Andrianampoinimerina II, une fois sur le trône. Aussi bien le microcosme royal que les sujets malgaches étaient fort excités du fait qu’enfin, après cent cinquante-sept ans, un mâle allait être coiffé de la couronne royale.

Malgré de forte insistance, Koto avait refusé.

– Je prendrai le nom de règne de Radama III.

– Mon bon altesse royale, êtes-vous en connaissance de la destinée tragique de Radama II ? questionna l’aîné des Zanadranavalona, Ramboasalama, l’homme qui devrait le consacrer.

– Oui, je le sais, répondit-il sèchement.

Pour Koto, Radama II était un « roi rock ». « Comme moi », imagina-t-il.

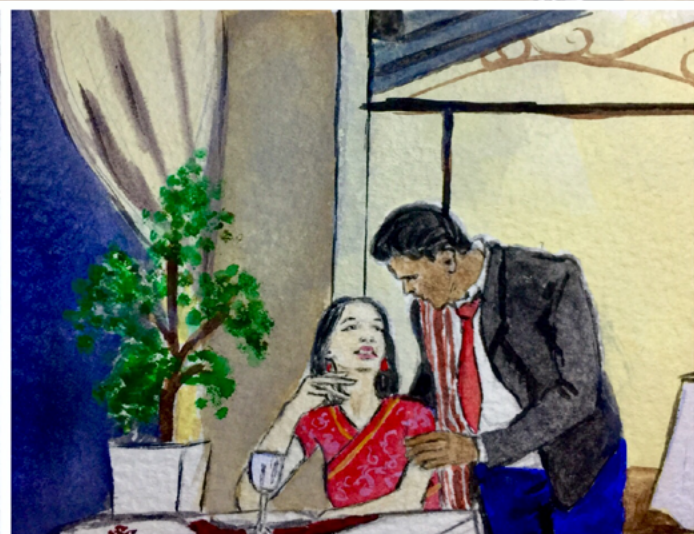


Illustration. **Sabella Rajaonarivelo**

6

Dans sa limousine, Razafindrainiharo ruminait sa colère. Le téléphone ne cessait de sonner.

- Oui allô ?
- Monsieur le Premier ministre, je suis désolée de vous importuner, fit son secrétaire au bout de la ligne. Son excellence monsieur l’Ambassadeur de France vous attend dans la salle d’attente.
- Bon sang. Faites le patienter dans le salon. Offrez-lui du vin ou du café, selon ses besoins. Vous êtes idiots ou quoi ? Pourquoi le faire patienter dans la salle d’attente. Dites-lui

que j'étais retenu au Palais de Manjakamiadana.

- Bien reçu monsieur le Premier ministre.
- Accélérez Alphonse, tonna-t-il.

« Ce petit morveux est un vrai danger. Il menace l'intégrité du pays, l'intégrité de mon clan ! », pensa-t-il à haute voix. Razafindrainiharo pianota sur son Huawei P 40 Pro. Il appela Ralava, son fidèle ami. Le numéro deux officieux des Hova. Il avait déjà fait fortune avec les produits de rente. Mais il est devenu milliardaire, comme Razafindrainiharo aussi d'ailleurs, grâce à de juteux contrats de sous-traitance obtenus auprès de Colas pour des tronçons de l'autoroute RN 2. Razafindrainiharo avait été grassement « remercié » par Ralava. L'homme était une éminence grise respectée et craint. Même la cour avait peur de la ramification de son réseau allant d'Antsiranana à Toliara.

- Salut Ralava !
- Monsieur le Premier ministre, quel honneur...
- J'ai besoin de toi.
- Euh maintenant ? là ? tout de suite ? Je suis à Miavana, je passe du bon temps avec quelques distinguées personnalités tu sais, des exclamations féminines couvraient la voix de Ralava.
- J'ai besoin de toi « maintenant ». Je vais dépêcher un avion qui ira te chercher à Toliara.
- Merde. A vos ordres monsieur le Premier ministre !

Razafindrainiharo raccrocha, consulta les dossiers sur lesquels il devrait discuter avec l'ambassadeur de France, tandis que le cortège dévalait toute sirène hurlante les ruelles de Faravohitra puis d'Ambanidia pour débouler à Mahazoarivo.

7

Manjakamiadama était silencieux. La reine Ranaivalona IV était alitée dans la suite, sur l'aile nord du palais. Elle était très fatiguée mais ces derniers temps, elle s'était portée mieux. Une équipe médicale était à l'affut 24 h/24 dans une des pièces semi-officielles du palais.

Tous les jours, les deux princes et la princesse se succédaient au chevet de la Reine. Koto frappa doucement à la porte. Raketaka, la dame de compagnie de la reine Ranaivalona IV, l'avait annoncé. Mis à part les deux princes, la princesse, Raketaka et les soignants étaient les seules personnes qui pouvaient entrer dans la suite royale, sous les ordres express de Koto, qui depuis presque un an faisait la pluie et le beau temps dans le palais. Ce qui avait agacé durablement l'entourage de la reine, ses tantes, ses oncles, ses cousins et ses cousines, les Zanadranavalona et les Andriantompokoindrindra.

- Quand est-ce que nous pourrions voir notre reine ? apostropha Perle Randriamiavondranavalona, près de la porte de la suite royale, sa grand-tante.
- Le moment voulu, vous pourriez la visiter. Elle est encore très fatiguée, répondit sèchement Koto.
- Koto, vous n'avez pas le droit de nous interdire la visite, fit une autre cousine dans la cinquantaine.
- Je vous promets que bientôt, vous pourriez la voir, fit-il en tentant d'apaiser l'ambiance déjà délétère.

Il pénétra dans la chambre. La climatisation ronronnait. Un doux parfum de ravim-boafotsy embaumait l'air. La suite royale était généreusement décorée. Un immense portrait de Ranavalona III, sa grand-mère, ornait un pan du mur. Une immense fresque de la reine, accompagnée de ses trois enfants et du défunt roi, exécutée par l'aquarelliste Jean Yves Chen, prit place sur un autre mur. Il se souvenait de cette séance, c'était au début des années 90. Sa mère était encore radieuse, pétillante. De cette époque, elle ne gardait plus que son trait fin.

– Mon fils...

– Je suis là, mère. Ne parlez pas. Je resterai à vos chevets.

– Mon fils... fit-elle avec ses yeux vitreux

Il prit la petite chaise, puis alluma l'immense télé Samsung. Le fait que son enfant chéri puisse lui tenir compagnie suffisait à la reine Ranavalona IV à l'apaiser. Elle ferma les yeux, puis s'endormit.

Koto suivait le talk-show de la chaîne de télévision d'information en continu Tv Plus, Don-kevitra. Les chroniqueurs débattaient du premier sérieux revers que le parti USDM avait subi dans l'Etat fédéral de l'Androy. Le MONIMA avait remporté d'une courte tête l'Assemblée régionale. Une première depuis 60 ans. « Est-ce la fin du tout puissant UDSM ? », s'interrogea Abraham R., le chroniqueur superstar de la chaîne. Koto répondit à voix haute en pianotant sur la télécommande : « C'est le début de la fin ».

8

– Voilà toute l'histoire. Ce petit « morveux » va nous mettre dans la mouise.

Dans son bureau, Razafindrainiharo tripotait un exemplaire de La Gazette en expulsant une volute de fumée de son Cohiba.

– Qui te dit qu'il ira au bout de son « œuvre » ? lui fit remarquer Ralava tout en sirotant son whisky.

– Il est bien décidé, le petit. En plus, les renseignements que des agents de la DGSE m'ont transmis font état des soutiens qu'il aura une fois assis sur le trône.

– Ah oui ?

– Oui. Les Etats-Unis sont prêts à l'aider. Sur le plan politique, certains agents ont aperçu des pontes du PADESM et du MONIMA en sa compagnie, il y a deux semaines au Kudéta.

– L'affaire est donc aussi sérieuse ?

– Plus que sérieuse. Il veut nous écarter du pouvoir. Il le fera. Notre vie ne tient qu'à un fil : celle de la reine...

Le Premier ministre se leva et prit un verre.

– Personne ne t'a vu entrer j'espère ?

– On ne me surnomme pas Ralava « bibilava » pour rien tu sais. Je me faufile partout, je suis discret...

– ...et puis ton venin est mortel.

Ralava s'esclaffa tout en terminant son verre.

– Veux-tu que le « bibilava » morde ?

– Il en va de notre existence même ! tonna Razafindrainiharo tout en terminant son verre, lui aussi.

Koto aimait sortir du Palais avec une suite limitée et une garde réduite. Mais le contexte très particulier obligeait aussi bien les forces de l'ordre que les menamaso à densifier le service de sécurité autour du prince. Une dizaine de menamaso l'accompagnaient ainsi qu'un dispositif de forces de l'ordre impressionnant.

A vrai dire, le préfet d'Antananarivo aurait préféré que le futur roi reste cloîtré dans le Palais. D'autant plus que le quotidien Midi Madagasikara avait rapporté qu'un groupuscule de fanatiques voulait attenter à sa vie. Réputés pour leurs enquêtes sérieuses et rondement menées, les journalistes du vénérable quotidien tananarivien tapaient souvent dans le mille. C'est ce qui rendait particulièrement nerveux le préfet ainsi que Hagafotsy.

- Tu es en retard mon chéri, Yoko l'embrassait tendrement.
- Désolé chérie, j'étais encore en réunion.
- Tu es toujours en réunion, lui fit-elle remarquer.
- On va commander ?
- OK.

Ils avaient privatisé l'un des restaurants du Colbert. Yoko était une japonaise qui avait fréquenté Harvard dans la même promotion que Koto. Entre eux, ils parlaient en anglais. Mais Yoko apprenait le malgache rapidement. Les langues l'avaient toujours passionnée. Ils étaient en couple depuis cinq ans. Aux Etats-Unis, la vue d'un tel attelage était sans aucun doute banale, mais à son retour dans la Grande île, un scandale éclata. Le prince, le futur roi, ne pouvait – ou plutôt ne devait – pas épouser une étrangère. Ce couple atypique faisait grincer des dents surtout auprès des maisons royales. Koto avait clairement affiché ses intentions : il allait l'épouser, nonobstant les mœurs en vigueur.

Elle deviendrait princesse, une princesse malgache qui enfantera le futur roi ou la future reine. Malgré les diverses propositions de mariage dans le cercle familial plus ou moins proche, comme il était d'usage dans la cour royale pour perpétuer le « lova tsymifindra », Koto avait tenu bon. Il trouva un allié de poids dans les débats à travers... l'opinion publique.

Les bonnes ou les mauvaises histoires de la cour passionnaient les Malgaches. Dès son retour des Etats-Unis, Koto cassait tous les codes. Il n'hésitait pas à s'afficher dans les soirées mondaines avec Yoko Takeuchi. Au début, il était inconcevable aussi bien pour la cour que pour les sujets que le futur souverain épouse une « vazaha », de surcroît assimilée à une « sinoa » bien qu'elle soit japonaise. Les débats étaient intenses et glissaient bien souvent sur une pente raciste. Un groupe Facebook dénommé « Ndao hitady vady hoan'i Kotondradama » avait même rassemblé près de 100 000 membres.

Cependant, un changement notable s'opéra vers la fin de 2018. Frappé de plein fouet par le cyclone tropical intense Geralda, l'État fédéral de Vatovavy était en détresse durant le jour de Noël. Le prince Koto et sa fiancée étaient parmi les premiers à venir sur place apporter de l'aide et des vivres. L'image de Koto et de Yoko pataugeant dans l'eau en tenant un enfant chacun dans leurs bras avait fait la une des quotidiens locaux et internationaux. L'équipe gouvernementale n'était arrivée que le lendemain. Le mal était déjà fait, à la grande colère

du Premier ministre qui ne ratait jamais une occasion de se faire voir par la population. L'opinion publique trouva finalement sympathique cette japonaise pleinement investie dans les affaires malgaches, n'hésitant pas à épauler le futur roi. En plus, elle parlait de mieux en mieux le malgache. « Je suis malgache de cœur », dit-elle un jour sur le plateau de la TVM. Elle s'était même permis de rectifier Griffine B. l'animatrice au détour d'une phrase : « malagasy, non pas malgache ». Ce qui avait déclenché un fou rire général sur le plateau.

De son côté, Koto emmagasinait également une cote de popularité importante au fur et à mesure que les apparitions de la reine se firent rares. Il assurait la présence royale aux côtés des Malgaches, de tous les Malgaches, durant de nombreux événements.

Le couple était tellement glamour que la presse internationale s'y était intéressée de près : vingt pages dans Paris Match, un reportage dans Sept à Huit de TF1, sans parler des milliers de petites vidéos qui fleurissaient sur Facebook. Il faut dire que le prince était aussi bien à l'aise dans une table-ronde aride avec les membres du Syndicat des Industriels locaux de Madagascar, sur un terrain de basket-ball à Antsiranana, avec de jeunes délinquants, ou du côté d'un bidonville miséreux du III G Hangar, durant un match de rugby improvisé.

Il avait eu tellement de succès que ses écarts, assez fréquents, soit-dit en passant, furent pardonnés systématiquement par les sujets de sa majesté. Ainsi, un jour, La Gazette publiait une photo du prince s'enfilant cul sec une bouteille de THB, déguisé en soldat du troisième Reich. Le quotidien avait titré à l'époque : « Notre futur roi est un néo-nazi ! ». Koto avait organisé, comme presque tous les mois, ces noubas gigantesques à Ambatobe, dans une des villas du fils d'Ylias A. Cet écart mettait passablement l'anatirova dans l'embarras. Il a fallu que le prince s'excusa publiquement pour que l'affaire soit oubliée. Après, Koto se décida à mettre le frein à l'étrier.



Illustration. **Andou BaliAka**

II

L'exemplarité avait été érigée en dogme par la reine Ranaivalona IV. Durant 60 ans de règne, il n'y a jamais eu un mot de trop, ni de geste déplacé. Même quand le président Nicolas Sarkozy avait visité la Grande île et avait affirmé, de manière à peine voilée, que « la restitution des Iles Eparses était un problème juridiquement complexe », la Reine resta stoïque et avait placidement répondu dans son discours : « à la résolution des problèmes compliqués, on reconnaît les grands hommes d'Etat ». Elle avait fait évidemment allusion aussi bien aux capacités de son interlocuteur qu'à sa...taille. Son éducation française et des études brillamment menées à Sciences po constituaient une force incontestable pour la reine. Elle était à l'aise avec tous les « grands » de ce monde. Elle représentait la fierté malgache.

On lui attribuait les « Trente glorieuses malgaches », c'est-à-dire la période située entre 1970 et les années 2000, qui avaient permis un bond spectaculaire de l'économie malgache. La croissance économique tournait autour de 12 % par an. En réalité, cette réussite était imputable davantage à Charles Darwin Rainiharo qu'à la reine qui n'avait que des fonctions représentatives. Le Premier ministre qui prit fonction deux ans après l'indépendance avait une vision bien définie de ce que devait être Madagascar au sortir de l'indépendance, dans les années 90 et dans les années 2000. Il s'était fixé un cap et ne s'y est jamais dévié.

Il faut aussi reconnaître que les maisons royales, de l'Imerina jusqu'à l'Antandroy avaient épousé sa cause, lui le Hova. La reine Ranaivalona IV était elle-même acquise à sa cause. D'aucuns leur avaient prêté une liaison, que l'intéressé avait toujours nié, jusqu'à son lit de mort. Le fait est que le « couple » avait mené Madagascar jusqu'aux cimes de l'Afrique. Tandis qu'une grande partie du continent s'appauvissait, ou était à la merci de guerres civiles, Madagascar était épargné et connaissait une trajectoire économique ascendante qualifiée de « miracle à l'africaine », par les économistes de la Banque Mondiale.

Les infrastructures de la Grande île n'avaient rien à envier à celles de l'occident. Dans les années 70, des autoroutes desservant les grandes villes de Madagascar avaient commencé à être construites. En 1995, le chantier titanesque de « Route de la concorde », imaginée par un jeune officier de la marine, Didier R., dans les années 70, qui ceinturait la Grande île était achevé, après vingt ans de travaux. C'est le plus important ouvrage jamais réalisé dans l'île, après le réseau de rails établi par la France durant la colonisation. L'autoroute faisait une boucle entre Antsiranana, Mahajanga, Morondava, Toliara, Taolagnaro, Toamasina, Sambava et Antsiranana. Près de quatre mille kilomètres d'autoroute à quatre voies. Le chef-d'œuvre d'ingénierie avait permis de relier durablement les grandes villes de l'île et de désenclaver de nombreuses localités.

Le Premier ministre était également soucieux de l'équité sociale. Mieux, même si de nombreuses voix discordantes s'étaient élevées au sein même de son parti, UDSM, au mitan des années 80, Charles Darwin Rainiharo avait instauré un système de protection sociale qui permettait, jusqu'à maintenant, aux Malgaches de jouir d'une sécurité sociale généreuse et d'un système de soins, parmi les plus efficaces en Afrique australe.

Cette générosité étatique pour les 45 millions de Malgaches, creusait un déficit public inquiétant. Même s'il n'était encore qu'infime eu égard de ce que certains pays occidentaux se permettaient en toute impunité. Le souci était que ce modèle d'Etat providence commençait à être remis en cause par Livingston Razafindrainiharo, plus attiré par la lumière aveuglante du capitalisme. C'est ce qui inquiétait Koto, le futur roi. Il avait bien souvent partagé ses inquiétudes à Yoko, sa future reine. Aux Etats-Unis, les deux tourtereaux étaient affiliés aux Démocrates. Ils avaient fait campagne pour Barack Obama.

Les deux partageaient les mêmes idéaux progressistes qui étaient peu compatibles à la vie à la cour.

12

Koto était fatigué. Il avait ramené Yoko dans son appartement à Ambatobe, sous bonne garde. Il n'était revenu au Palais de Manjakamiadana que vers une heure du matin. Il avait insisté pour que ses gardes rentrent chez eux. Malgré leurs protestations, ils n'avaient le choix que d'obéir. Koto gara sa Texla X, sans aucun bruit, dans le parking souterrain de Manjakamiadana, une ombre surgit.

– Qui est là ? demanda-t-il. Malgré le fait que soldats et gardes rôdaient en permanence, il était légèrement inquiet.

L'ombre ne répondit pas et continua à avancer vers lui.

– Votre altesse royale, c'est moi.

Koto reconnut Andriamanare, l'un des Vingt-quatre, membre des Menamaso, issu de la royauté antadroy. Il avait la spécificité d'avoir un réseau très dense de « petits oiseaux », des espions qui étaient au courant de tout, et il était aussi un vrai adepte du culte d'Ikelimalaza, la deuxième religion du royaume.

– C'est quoi ces putains de manière ? Koto était passablement irrité et fatigué.

– Désolé, j'ai tout fait pour qu'on ne me reconnaisse pas. J'ai dû emprunter les dédales que ton arrière-arrière-grand-mère utilisait pour faire entrer et, rarement, sortir ses amants, fit Andriamanare qui vouait un véritable culte à Ranaivalona I.

– Qu'est-ce qui te prend de venir à une telle heure ?

– Je vous ai suivis depuis le Colbert.

– Qu'est-ce que tu veux ? Personne ne t'a vu ?

– Je suis discret. 'Faut qu'on cause.

Andriamanare était un antadroy aux manières peu raffinées, mais il était un ami extrêmement loyal. Koto avait une confiance absolue en lui. Koto le fit monter dans ses appartements à travers un des innombrables passages secrets du palais.

– Veux-tu enfin me dire qu'est-ce qui t'amène ici ?

– Ouais, ouais. File-moi d'abord un verre.

– Whisky ?

– Non, je ne bois pas de vos boissons de vazaha. Elles annulent les effets de mes moara.

– Epargne moi les détails de tes sorcelleries et dis-moi ce qui t'amène au Palais, fit le prince tout en versant de l'ambodivoara de son cru, vieilli dans un fut en palissandre qui en épousa la robe.

– On veut te faire ta peau, fit Andriamanare tout simplement en avalant son ambodivoara.

13

Le prince marqua une pause. Puis remplit son verre de whisky.

– Répète ?

– Tes fesses royales sont en danger.

– Comment ça ?

– Mes petits oiseaux m'ont averti qu'il y a un contrat sur toi.

- Ce n'est pas nouveau non ? Ce n'était pas la peine de te déplacer ici, de te mettre en danger, de me mettre en danger pour si peu.
- T'sembles pas piger la gravité des menaces cette fois-ci, fit Andriamanare en jouant avec le liquide ambré dans son verre. 'Y vont te butter et ta belle « sinoa ».
- Combien de fois faudrait-il te dire qu'elle est japonaise.
- Japonaise, chinoise, thaïlandaise... c'est pareil pour moi, tu sais.

Koto feignit de ne pas avoir entendu cette dernière remarque et fixa longuement son ami.

- Qu'est-ce qui te fait dire que, cette fois-ci, la menace est réelle ?
- Les voix qui m'ont refilé l'info.
- Lesquelles ?

– Les voix d'en haut. A force de vouloir tout changer, tu risques de mettre à mal certaines entreprises et certaines façons de faire les choses. Avec tes « choix », tu t'es déjà fait des ennemis de choix. Tu penses vraiment que le fait que tu veuilles te marier avec une sinon ravisse les vieilles familles ? Que tu la baises, personne ne t'en tiendra rigueur. Mais te marier avec elle ? C'est une déclaration de guerre. Puis, j'ai lu la proposition de texte que tu comptes soumettre à tes sujets. Je peux te dire que la colère des hova est à la hauteur du sentiment de trahison auquel ils font face. Je ne sais pas si t'es réellement conscient de ce que tu tentes. Fais gaffe, tout simplement. Je te le dis en tant que frère, et en tant que ton sujet.

Sur ce, Andriamanare s'éclipsa et laissa Koto dans sa réflexion dans la nuit glacée de Manjakamiadana.

14

Les jacarandas sont en fleur. Ils se sont parés de leurs plus beaux atours, en ce jour de 14 octobre. Il flotte un parfum de fête dans la capitale et dans les autres régions de Madagascar. Le dix-neuvième coup de canon a tonné. Les meilleurs élèves des lycées publics, drapés de leur lamba rouge, la couleur royale, et blanc attendent fiévreusement en rang.

Les Mirage 2000 aux couleurs blanc, rouge et vert survolent la plaine d'Antanimbarindriana et la centaine de milliers de Tananariviens venue assister à cet évènement historique, tout comme des centaines de journalistes malgaches et du monde entier qui s'entassaient dans la zone qui leur était réservée.

Les avions de l'armée de l'air malgache effectuent des figures acrobatiques sous le vivat des spectateurs. Depuis six heures du matin, un ballet incessant de limousines karenjy déposent les ambassadeurs et les dignitaires à quelques mètres de leur place privilégiée dans ce kianja de Mahamasina surplombé par le vatomasina. Le kianja de Mahamasina était en fait un jardin public sur lequel étaient plantées depuis de nombreuses décennies des essences rares de Madagascar.

C'était un lieu de repos privilégié par les Tananariviens. Le parc de Mahamasina était hérissé de jeux pour enfants, de toilettes publiques et de pistes cyclables. Il s'étendait d'Ampeloha, à Amparibe, par le nord, à l'ouest par le quartier de Befelatanana, à l'Est par la colline du Palais de la Reine et au sud par Ankadilalana.

Le kianja était surtout sacré car le vatomasina y était préempté. Aussi bien les souverains, que les détenteurs de mandat public y prêtaient serment, devant Dieu et les citoyens, officiellement, et devant Ikelimalaza et les sujets de sa Majesté, officieusement. Le grand ka-

bary annuel de la reine s'y déroulait aussi tous les 10 janvier, sans discontinuer depuis 1960, sauf cette année.

A côté du vatomasina étaient établis une pagode en l'honneur d'Ikelimalaza, un petit lieu de prière et un monument dessiné spécialement par le défunt sculpteur suisse Alberto Giacometti en l'honneur de Ranavalona IV, une de ses grandes amies.

La grand-croix de l'ordre royal de Madagascar ainsi que la couronne aux sept fers de lance, attributs de la royauté malgache, attendent patiemment sur l'estrade richement décorée. Les sujets du royaume de Madagascar étaient en effervescence : le deuxième souverain de l'ère moderne de la Grande île allait être couronné.

- Tout est bien...qui commence bien, commenta ironiquement Ralava, dans son beau costume Armani, paré de son lambalandy finement tissé.
- On peut le dire, fit Razafindrainiharo, placide caché derrière ses lunettes Ray-ban, lui aussi emmitoufflé dans un lamba en rongony cette fois-ci.
- Te voilà Premier ministre à vie.
- Jusqu'à ma mort plutôt, fit-il en toisant les petites gens de son estrade surplombant la foule et faisant face à celle où le couronnement aura lieu.

Andriamanare était déjà saoul. Il était tant bien que mal obligé de se tenir parmi les Vingt-quatre, sous les bannières frappées du lalomena. Ils étaient tous drapés de lamba rouge. Les seuls qui pouvaient vêtir le rouge royal, à part des zakan'andriana et le souverain. Le motif du lamba était cousu avec des fils d'or. Les menamaso ne portaient ce lamba qu'à de grandes occasions.

- Putain de merde. Quelle putain de mascarade, grommela-t-il.
- Surveille ton langage, frère, lui asséna Hagafotsy.
- Ça m'emmerde d'être ici !
- La bienséance, le protocole et surtout notre rang exigent que nous soyons ici ! Tu vois, tous ces braves gens, fit Hagafotsy en opinant du chef en direction de la foule très sage qui était amassée sur le kianja, ils paieraient même 100 iraimbilanja pour te piquer ta place. Donc, tiens-toi tranquille.
- Depuis quand tu en as à foutre des protocoles et des bienséances ? Va te faire foutre avec tes putains de bonnes manières, tu vois pas ce qui se trame là ?
- Ce qui se trame là ? Madagascar a sa nouvelle reine. Tu as une nouvelle reine.

Tandis qu'il avait lâché ces paroles, Hagafotsy avait ôté ses lunettes noires Afflelou. Entrant parfaitement dans son superbe costume Versace et sentant bon à mille lieues, Sauvage de Dior, son parfum préféré, Hagafotsy avait une allure royale. Ses yeux perçants pénétraient dans ceux de Andriamanare. Le prince Antandroy avait compris ce qui s'est passé il y a quelques semaines...

- Non... tu n'as pas osé... La voix de Andriamanare était tremblante. Hagafotsy remit ses lunettes noires, sans piper mot.

15

Un mois avant le couronnement.

- Punaise, est-ce que je me suis trompé de chemin ? Mince, il faut que je refasse demi-tour. Le prince Raharo avait raté la bifurcation vers Ambohimanga sur l'autoroute A 1, menant vers Anjozorobe et puis vers Ambatondrazaka.

- Allô. Je me suis gouré. C'est où ?
- Où est-ce que tu es ? fit Hagafotsy à l'autre bout de la ligne.
- Franchement, je ne sais pas. C'est écrit vers Anjozorobe
- Tu prends juste la prochaine sortie puis tu prends à gauche vers Sabotsy-Nahemana.
- OK.

Le prince Raharo, descendant d'Andriatsimilaho, débarquait fraîchement de la Suisse. Il faisait partie des Menamaso, sans aucun conteste, il était le plus intelligent. Il occupait le poste de courtier au sein de la banque suisse HBC. Il était en passe de devenir l'un des vice-présidents de la boîte, à seulement trente-trois ans. Marié à une finlandaise, il avait quitté Madagascar à 15 ans. Mais il avait toujours gardé d'excellentes relations avec Koto, le seul qui le comprenait vraiment.

Les notables Betsimisaraka l'avaient sollicité pour le siège qui lui était dévolu au sein de la chambre des Ampanjaka. Mais Raharo les avaient envoyés paître. Une bonne partie des Vingt-quatre n'avait pas compris la décision. Pour certains d'entre eux, le cheminement était simple, occuper puis investir durablement la chambre des Ampanjaka pour soutenir – pour verrouiller plutôt – le pouvoir quand Koto sera roi. Cette fin de ne recevoir de Raharo était l'une des premières sources de friction parmi les menamaso. Les deux-tiers voulaient qu'il occupe le poste, Hagafotsy en tête, le reste disait que Raharo devait mener sa vie pépère sur les bords du Lac Léman, Koto et Andriamanare en tête.

- Ca y est, tu as pu retrouver ton chemin ?
- Ouais je pense.

Hagafotsy n'avait pas compris pourquoi Raharo n'avait pas emmené son chauffeur. Il n'avait pas aussi compris le message mystérieux que Koto avait envoyé l'avant-veille, sur WhatsApp. Il l'avait relu une nouvelle fois. « Mes frères. Je vous invite à une réunion à Ambohimanga Rova, ce vendredi, à 22 heures. Je compte sur vous. Les Vingt-Quatre seront réunis, de nouveau. Le royaume est sacré ».

Koto ne signait de cette phrase que quand le message était important. Dans un premier temps, Hagafotsy pensait qu'il allait organiser une de ses nouvelles fêtes gigantesques. Ce n'était pas le cas, espérait-il. Cela faisait cinq ans que les menamaso n'étaient pas réunis. Peut-être que Koto voulait profiter du passage au pays de Raharo ?

La lune était pleine. La colline bleue d'Ambohimanga était bercée par une douce bise. Les hiboux ululaient au loin, zébrant de leur lourd envol le ciel orangé par les lumières de la zone industrielle de Sabotsy-Namehana. Les militaires étaient partout. Ils avaient pour missions d'assurer la sécurité du royaume, d'une part, mais aussi de faire respecter la période de deuil de trente jours, succédant à la mort de la reine Ravalona IV.

Les bars, les restaurants et les discothèques devaient rester fermés sous peine de lourde amende ou même de fermeture définitive. Un état d'urgence avait été décrété par le Premier ministre pour les trente prochains jours. Les forces de sécurité étaient sur les nerfs. La colline d'Ambohimanga était totalement verrouillée. La « carte rouge » avec le sceau de Manjakamiadana ouvrait toutes les portes, si bien que les menamaso n'eurent aucune difficulté pour accéder au palais malgré les barrages routiers. Hagafotsy avait débarqué sur le parking du Rova d'Ambohimanga avec sa Bentley Bentayga toute neuve, juste avant que Raharo ne fasse son apparition.

La grande salle n'était éclairée que par des cierges. Les intendants s'étaient éclipsés après avoir servi le dernier plat. Les Vingt-Quatre étaient tous là. Koto se remémorait de ces déjeuners joyeux avec vingt-quatre garçons bruyants au sein du palais. Aujourd'hui, ils sont là. Présents, différents, plus ou moins matures.

Ils avaient en moyenne trente ans. Ils étaient sortis de l'adolescence. Quelques-uns s'étaient mariés. La plupart occupaient de hautes fonctions. Zafiraminia, le prince issu des maisons royales antambahoaka, était même vice-ministre des Villes nouvelles. Mais ici, il était un des Vingt-Quatre, un menamaso comme les autres.

« Mes frères, je vous remercie d'avoir répondu à mon appel. Koto s'exprimait toujours en antandroy quand il s'adressait à ses frères. Je vous remercie pour les condoléances que vous et vos maisons ont adressées pour la mort de votre reine, ma mère, notre mère à tous qui nous a éduqués avec amour et tendresse.

Le Royaume est en passe de vivre d'importants changements. Les plus importants depuis l'indépendance. Je serai couronné roi. C'est une très grande charge et une charge sacrée. Vous êtes les premiers qui étaient au courant de mon nom de règne, Radama III, il marqua une pose comme pour souligner la solennité du moment. Ses frères étaient suspendus à ses paroles. J'ai eu beaucoup de protestations mais, mes frères, Radama Ier a fait entrer le Royaume de Madagascar, Radama II est le plus réformateur qu'ait connu cette île, malgré ses vices et ses tares, je serai le roi qui conciliera les deux visions. Je vais faire de Madagascar un pays libre, un pays où chaque Malgache sera heureux et fier.

Aujourd'hui, 80 % des terres sont aux mains de 15 % de la population. Les richesses sont aussi de la même proportion. Il n'est pas normal que les descendants des colons continuent à jouir de ces terres fertiles à notre insu. Il n'est pas normal que les Malgaches, ceux qui ont bâti ce royaume, ne soient que des faire-valoir, presque des esclaves. Il n'est pas normal que 25 % de la population vivent dans l'extrême pauvreté.

Il n'est pas aussi normal que le pouvoir exécutif soit entre les mains des merina. Si Madagascar connaît aujourd'hui la voie de la prospérité, dans un océan d'inégalité, c'est grâce à tous les Malgaches, de toutes les Etats fédéraux.

Je vais changer les choses, on va changer les choses. J'ai besoin de vous. De nombreuses personnes, parfois de proches cousins ou cousines, ne me comprennent pas et veulent rester dans le statu quo. Ce n'est pas moi, ce ne sera pas le roi Radama III. J'ai besoin de vous mes frères. Ensemble, nous allons bâtir un nouveau Madagascar ».

Koto leva son verre de vin rouge. Les autres menamaso le regardèrent, ne sachant que faire, que dire après ce laïus.

– Vive notre roi. Vive le roi Radama III, fit Hagafotsy en levant son verre pour rompre le silence.

– Vive le roi Radama III, firent en écho les Vingt-Quatre, dans la nuit ténébreuse et silencieuse d'Ambohimanga. Seuls les cris des corbeaux brisaient le silence de la nuit. Un mauvais présage dans les mœurs malgaches.



Illustration. **Mendrika**

17

Le jour du couronnement.

– ... Je fais le vœu devant mes sujets, devant Dieu, devant les ancêtres et devant les masina de servir dignement mon peuple, dans la justice et dans la justesse. D'être impartial, de ne servir que l'intérêt du royaume. Je jure de faire respecter la Constitution du royaume et de travailler de tout mon corps, mon cœur et de toute mon âme au développement de Madagascar. Les sujets, Dieu, les ancêtres et les masina m'en sont témoins ; que je tombe

en disgrâce si je transgresse ce vœu, il y avait beaucoup d'émotions dans la voix de la princesse Razafindrahety, couronnée Rasoherina II.

– Votre majesté, vous voilà aujourd'hui couronnée Reine de Madagascar, régente des Comores et de Mayotte, duchesse des Iles Eparses, portez haut cette couronne, rayonnez dans toute l'Afrique. La bénédiction de vos sujets, de Dieu, des ancêtres et des masina vous accompagne dans cette lourde tâche. Soyez le phare qui guide le royaume, soyez la lumière qui irradie le continent, Ramboasalama, l'aîné des Zanadranavalona lui apposait religieusement la couronne, dans des cris indescriptibles de la foule, couverts par le vingt-et-unième coup de canon et l'envol majestueux des Mirage 2000 de l'armée de l'air malgache avec leur trainée blanc-vert-rouge.

– Vive la reine Rasoherina II, vive la reine Rasoherina II, la foule venue assister au couronnement acclama sa reine d'une seule et unique voix.

18

Deux semaines avant le couronnement.

La princesse Razafindrahety détestait quand le téléphone sonna à des heures tardives. Cela annonçait bien souvent une mauvaise nouvelle. C'était le cas pour la mort de son père, dix années auparavant. Elle était encore petite mais elle savait que quelque chose n'allait pas devant la mine grave de sa tante. Elle était à Nancy à l'époque, elle se souvenait de la moindre seconde de la scène. Puis, il y a un mois, presque à la même heure.

Un appel de la Polyclinique d'Ilafy avait fait tomber le couperet. Certes, maman, la reine, avait été admise aux urgences, mais rien ne prépare à ce que vous entendiez au bout de la ligne un docteur vous annoncer que votre reine, votre maman, est passée de vie à trépas. Et puis, une fois de plus, vers 23h30, Hagafotsy au bout de la ligne. Le fameux coup de fil annonciateur de la mauvaise nouvelle.

– Votre altesse, il est au regret de vous annoncer que...

– Non, fit Razafindrahety comme pour conjurer le mauvais sort.

– Je suis navré, le prince Kotondradama et la princesse Yoko ont été tués dans un accident de voiture, il y a une heure, dans la sortie du tunnel d'Analakely.

Razafindrahety laissa tomber son téléphone. Elle ne voulut plus entendre la suite de la conversation. Papa, maman et puis toi, maintenant. « Que vais-je devenir ? » Elle sera reine, c'est ce qui lui faisait le plus peur.

19

Jour de couronnement. L'après-midi.

L'immense festivité offerte à l'occasion du couronnement avait eu lieu dans le Colisée. « Quelle horreur », fit Razafindrahety en son for intérieur, la reine Rasoherina II.

Son reflexe d'étudiante en architecture était réapparu. Préemptée sur le kianja Andohalo, faisant face au Lycée Printsy Rakoto-Ratsimamanga (anciennement Gallieni), la bâtisse était un ersatz en taille réduite du colisée de Rome. Construit en béton préfabriqué, le colisée d'Andohalo détonait dans ce beau quartier sur les hauteurs d'Antananarivo, au style victorien et français.

Dans un accès de folie, sûrement lié à sa longue maladie, la reine voulu édifier un monument à sa gloire, comme les pharaons qui édifiaient des pyramides à la leur. Initialement prévu être implanté au cœur même du Palais de Manjakamiadana, le Colisée avait pu être bâti ailleurs. Mais il a fallu batailler ferme face à la reine. Koto avait vivement protesté auprès de sa reine. Il avait tenté vainement de la remmener à la raison. « La construction de ce Colisée va dénaturer la sacralité de notre beau palais », avait-il tenté d'argumenter. Mais rien n'y fit. La reine Ranavalona IV avait même procédé à l'appel à manifestation d'intérêt, remporté par l'entreprise Colas, jamais bien loin dès qu'il s'agit de gros sous, avec la bénédiction de Ralava, avait-on dit en coulisse. Tout le monde s'était résolu à voir Manjakamiadana être défiguré par un Colisée immonde.

C'était sans compter sur la discrète Razafindrahety. Elle se souvenait encore de cette après-midi. Le matin même, elle avait lu une tribune au vitriol signée par l'Ordre des Architectes malgaches dans le quotidien L'Express dénonçant l'ineptie d'une construction d'inspiration romaine dans un édifice d'inspiration anglo-française du XVIIIe siècle. L'étudiante en architecture qu'elle était sensible à cette tribune, excellemment soutenue.

L'après-midi, la reine devrait être en réunion avec les architectes du célèbre cabinet ANR (Andry, Narson et Remenabila, associés) pour parachever le plan. Avant que la réunion ne débute, la princesse déboula parmi les architectes et la reine qui se planchaient sur le plan du futur colisée. « Maman. Tu sais bien qu'on t'aime, jamais en public d'aucuns n'avaient osé t'ouyer la reine. Mais je t'en prie, ce colisée va abimer notre beau Manjakamiadana. S'il te plait. Je te propose de le construire mais dans un autre endroit en hauteur d'Antananarivo, tout de même ». Tout le monde s'était tu. La reine ria de bon cœur et prit sa fille dans ses bras. Rasoherina II était émue en repensant à cette journée et à la décision de bâtir le colisée sur l'ancien kianja Andohalo. En repensant à sa famille, son frère qu'il avait perdu quelques semaines plus tôt.

Elle était là, dans ce colisée sans saveur, parmi le peuple qui célébrait son couronnement de manière très joyeuse mais néanmoins respectueuse. La festivité était fade pour elle. Les Rak Roots, son chanteur malgache préféré, Arione Joy, Rossy et bien d'autres qui animaient la fête n'y firent rien. La tristesse la submergeait. Elle avait lâché une larme quand l'hymne national et le Sidikin'Andriana avaient résonné dans le colisée, accompagné par l'orchestre du gouvernement. Elle allait régner. Elle est la nouvelle reine de Madagascar.

20

Deux semaines avant le couronnement.

Il faisait étonnamment froid pour un mois d'octobre. L'alizée continuait à souffler et à apporter une colonne d'air froid recouvrant la plaine de Betsimitatatra.

Dans la voiture la menant sur le lieu du drame, la princesse Razafindrahety avait insisté auprès de son chauffeur – malgré sa vive protestation – pour qu'il mette en marche l'écran plat branché sur la chaîne d'information en continu Tv Plus.

« Nous avons appris il y a quelques minutes le décès du prince Kotondradama et de sa fiancée la princesse Yoko, fit religieusement Abraham R. Le seul détail que nous ayons est qu'un accident serait survenu. Nos équipes sur place vous communiqueront la circonstance de l'accident et d'autres détails. » La princesse ne put retenir ses larmes.

Sur les réseaux sociaux, le hashtag #RIPRadamaIII avait rapidement atteint les sommets des « trends ». Malgré l'heure tardive, les messages de sympathie à la cour royale avaient fusé. Manjakamiadana avait perdu la reine deux mois plus tôt et puis le roi qui allait être couronné dans deux semaines. Un roi adulé par tous avant bien avant d'être couronné. La princesse Razafindrahety de pleurer pour lui et pour elle. « Je ne veux pas devenir reine », sanglota-t-elle.

La Tesla X n'était plus qu'un amas de ferrailles ensanglantées. Les pompiers de la ville avaient un mal fou pour désincarner les trois corps : le prince, la princesse et le chauffeur.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? la princesse se rua en larmes sur Hagafotsy, dans la nuit tananarivienne.

– Je ne sais pas, princesse. Je ne sais pas, Hagafotsy murmurait avec détachement.

21

Deux semaines avant le couronnement.

La Tesla X filait en toute vitesse dans les larges artères de la capitale. Koto enlaçait Yoko sur la banquette arrière. Elle s'était endormie sur ses épaules terrassée par la fatigue. Malgré la grande pression qu'il senti sur ses épaules, Koto était confiant. Il avait trouvé parmi ses frères de vrais appuis. Il allait changer le Royaume de Madagascar. Il allait écrire une nouvelle page de l'histoire de la Grande île. Une nouvelle ère allait s'ouvrir. « Celle de Radama III », murmura-t-il en douceur à sa princesse.

Son téléphone sonna.

– Oui, pourquoi m'appelles-tu à cette heure ? Je suis éclaté.

La personne, un homme ou une femme ? à l'autre bout de la ligne était hors d'haleine, la communication grésillait.

– Ecoute, tu ne peux pas me rappeler demain matin ?

– C'est qui ? fit Yoko.

– Je ne sais pas, répondit Koto en raccrochant.

Le prince commença à perdre patience. D'autant plus que la Tesla allait s'engouffrer dans le tunnel d'Anosizato débouchant directement à Analakely en empruntant la grande artère Andriamanelo à près de 110 km/h. D'ailleurs, la Tesla X roulait un peu vite à son goût.

– Rainidina, roulez un peu moins vite s'il vous plait.

Aucune réponse. Une vitre séparait le chauffeur et les passagers. Peut-être qu'il n'avait pas entendu. « S'il vous plait, roulez moins vite, je vous l'ordonne », tonna Koto en abaissant la vitre de séparation. « Le chauffeur ? » Le cœur de Koto battait la chamade. Yoko était surprise aussi.

– Qu'est-ce que tu fais là ? Tu m'as fait peur. Où est Rainidina, pourquoi as-tu pris le volant ?

La personne au volant ne répondit pas. Ils s'étaient à présent engouffrés dans le long tunnel Rainandriamampandry, la vitesse avait atteint à présent 150 km/h. La Tesla X se mouvait sans bruit sous les lumières orangées du tunnel. Peu de véhicules circulaient à cette heure-ci.

– Qu'est-ce que si passe ? s'enquit Yoko.

– Bordel arrête s’il te plaît, tu me fous la boule !

Toujours rien. Rainitelo Ralibera, l’un des Vingt-Quatre était au volant. Il ne dit rien. Ses yeux étaient injectés de sang.

– Rainitelo, arrête bordel de merde, Koto avait compris ce qui allait se passer. Yoko s’accrochait fermement à lui et sanglota.

180 km/h, 200 km/h, 220 km/h... Le tableau kilométrique s’emballait. Ils ne pouvaient pas s’extraire de la voiture à cette vitesse, ils trouveraient assurément la mort, s’il tentait quoi que ce soit. Koto n’avait pas accès au réseau de son mobile également.

– Mon frère, pourquoi tu me fais ça ? c’étaient les seuls mots qui étaient sortis de la bouche de Koto.

– Traître, tu es un traître à notre cause, à la cause de la couronne... fit Rainitelo en se concentrant sur le volant.

– Qu’est-ce que tu vas me faire, qu’est-ce que vous allez nous faire ? rectifia Koto.

– Tu le sauras...dans quelques minutes.

Le couple s’était résolu à se laisser faire. Une fois sorti du tunnel, il allait appeler de l’aide. Mais qui ? En qui faire confiance ? « Andriamanare avait raison », fit-il avec remords. Il était encore dans sa réflexion, la voiture avait déjà débouché sur l’avenue des Libérateurs, à Analakely. La Tesla X s’immobilisa. A peine Koto a-t-il eu le temps pour esquisser un geste que Rainitelo s’empara de son téléphone et celui de Yoko. « Que... », un homme encagoulé s’engouffrait dans la voiture et étrangla Koto avec une écharpe de soie rouge.

Koto s’étouffa lentement. Il ne put même pas appeler à l’aide. Même si la personne avait pris le soin de cacher son identité, le prince, dans un ultime sursaut, reconnut les yeux, le parfum, Sauvage de Dior, cette poignée de main ferme...

– Pas toi... p-pourquoi ? c’étaient les dernières paroles de Koto.

– Tu m’as trahi. Tu nous as trahis, fit son bourreau en l’achevant avec rage.

22

Deux semaines avant le couronnement. Le lendemain de l’accident. Chronique de Sylvain R. dans l’édition du jour du quotidien L’Express.

« *Petit prince.*

Nous avons perdu notre reine, maintenant le prince s’en est allé également.

Ainsi s’en est allé le petit prince. Sans jamais régner, il est considéré comme le roi le plus aimé par le peuple. Pour s’en convaincre, il suffit de consulter les réseaux sociaux, ou mieux, s’enivrer des louanges laudateurs sur les médias ou constater les milliers de gerbes de fleur qui ont été déposés devant le portail du palais de Manjakamiadana.

Ainsi s’en est allé le petit prince Koto. Sans jamais régner, il a conquis le royaume le plus important de Madagascar : le cœur des quarante-cinq millions de Malgaches, fascinés par le futur roi qui est proche du peuple. Nous aurons toujours en tête cette scène incroyable où il pataugeait dans l’eau avec la princesse Yoko, que nous regretterons également. Si Manjakamiadana s’était ankylosé dans les habitudes dépassées, le prince avait dépoussiéré mœurs et prestance. Combien de fois l’avions-nous aperçu aux supermarchés Carrefour d’Ankorondrano ? Combien de fois faisait-il la lecture, de manière inopinée ou spontanée, dans les Fnac de Tanjombato aux enfants ? Combien de fois déjeunait-il en toute simplicité dans le MacDo

d'Itaosy ? C'était Koto dans son ensemble. Il ne refusait jamais un autographe ou un selfie. Il était l'anti-Mahazoarivo, ces nobles qui se croient au-dessus de tout et qui sont terrés dans leur blindé, à l'abri de tout regard indiscret. Il était à contre-courant de ces politiciens véreux qui n'ont qu'un but : s'enrichir au détriment du peuple tout en chantant à tue-tête "Ry Tandin-drazanay malala" dans les cérémonies officielles : une main sur le cœur, un autre dans la poche pour compter les liasses. Bien sûr, le prince était loin d'être un ange : il aimait les fêtes – comme nous, Malgaches avec les famadihana et le fandroana –, il aimait boire – ne dit-on pas que le Malgache est l'un des plus gros buveurs –, il aimait danser – qui ne se trémousse pas dès que les premières notes de Lelah Manambola de Big MJ sonnent ; il était comme vous et moi, profondément malgache, amoureux de sa Nation.

Ainsi s'en est allé le petit prince Radama III. Nous vous l'avons révélé en exclusivité il y a quelques semaines qu'il allait prendre le nom de Radama III, pour continuer l'œuvre inachevée de Radama II, le vrai réformateur de Madagascar, bien plus qu'Andrianampoinimerina ou, sa mère, la reine Ranaivalona IV. Il allait changer beaucoup de choses. Il allait faire bouger les lignes. Ce que l'on peut espérer pour la reine Rasoherina II est qu'elle continue ses œuvres et qu'elle ose poursuivre l'entreprise courageuse du prince Radama III.

*Ainsi s'en est allé le petit prince.
Que la Terre lui soit légère.*

Sylvain R. »



BLUE

“L’art en grandeur nature”

Par **Yanne Lomelle**

Confinement : alors que le monde a été paralysé ; que la plupart des êtres humains s'occupait comme elle pouvait à manger et à faire du sport. Sur la côte Ouest de Madagascar, quelque part dans la ville de Mahajanga ; BLUE collait des masques sur des sourires. Un tableau est né, et puis deux et s'en suivi une série de 15 toiles. Dans un monde à la dérive, armée de pinceau, elle repeint la vie avec un soupçon de dérision, d'humour de passion et un lot important d'émotions.

La pandémie a bouleversé d'une manière générale la vie de tous les habitants de la planète Terre. Les artistes, témoins d'une époque, ont immortalisé cette période à travers l'art. La note de merveille dont nous avons tous désespérément besoin. Très attachée à l'humanité, à l'Homme et sa manière de s'adapter et de faire peau neuve, BLUE n'a pas manqué de traduire en image la crise covid19, à travers une série de tableaux spectaculaire intitulée #STAYSAFE. Son approche artistique est très personnelle, presque anthropologique. Aventurière dans l'âme, elle catalyse dans ses œuvres les richesses intérieures des personnes qu'elle rencontre. Chaque tableau, photographie ou fresque murale raconte ainsi une histoire qui ne demande qu'à être découverte et racontée.

Parcours artistique

Artiste plasticienne, photographe, architecte d'origine française, l'histoire d'amour entre BLUE et les arts visuels date depuis toujours. Enfant, elle gribouillait déjà sur toute surface pouvant accueillir son essence artistique. Ainsi, quand il a fallu choisir son orientation professionnelle, l'art était une évidence. Après des études en Art puis en Design et en Architecture, elle décide de parcourir le monde. Son périple l'a mené, de rencontres en rencontres jusqu'à Mahajanga où elle a actuellement son atelier. Madagascar s'est avéré être un tournant pour sa carrière d'artiste. Sa rencontre avec les artistes de l'Is'art Galerie l'a ramené vers sa passion première : la peinture.

Depuis 2018, elle a arrêté ses autres activités pour se focaliser exclusivement sur l'art. Une belle aventure qui ne fait que commencer. Citons entre autre, la collaboration avec l'artiste israélien Dan Groover sur une fresque intitulée « Tribal groove » à Jérusalem (Israël) en

mai 2018. L'étude sur les tatouages traditionnels Berbères qu'elle a réalisée en Tunisie en avril 2019. Sans oublier son exposition personnelle « Celebrate Africa ! » qui a été organisée au Caire (Egypte) qui a été organisé en marge de la Coupe d'Afrique des Nations en juillet 2019.

Même si, depuis la pandémie du covid19, le secteur artistique tourne au ralenti avec moins d'expositions et moins de ventes de tableaux, BLUE ne s'arrête jamais. Des projets pullulent dans sa tête sans parler des possibilités de collaborations avec les artistes Malgaches et Réunionnais. « *Je ne suis pas dans l'optique de changer de voie à cause de la crise. Choisir la carrière d'artiste est une des meilleures décisions que j'ai prise. J'ai finalement été beaucoup moins impactée que d'autres dans cette pandémie et le confinement a été une période riche en créations. Actuellement je travaille à la réalisation des projets artistiques en gestation. Il y aura quelques belles expos, solo et en collectives, en 2021* ». Naty Kaly, Maherisoa, Fabio Thierry, Clipse et bien d'autres sont les artistes avec qui BLUE entrevois déjà une collaboration future.

Expression artistique unique

Ce serait une omission impardonnable que de parler de BLUE sans évoquer ses tableaux sensationnellement grands. Elle est particulièrement à l'aise sur des grands formats.

« *Quand je fais des fresques j'avoue que je jubile à chaque fois qu'on m'offre un grand mur pour peindre, c'est un défi, une véritable performance culturelle* » nous confie-t-elle. Ses voyages fréquents, ses expositions itinérantes la ramènent de temps en temps vers un format plus facile à transporter mais elle a clairement mentionné sa préférence. Ses tableaux mettent en exergue la personne humaine. Elle place ses personnages dans leur monde tout en transportant le public dans un univers bien à elle, un univers fait de rencontre, d'acceptation malgré les différences, de bienveillance et de partage.

Des œuvres vibrantes d'humanité à travers lesquelles on s'enrichit émotionnellement. Après la pause obligatoire covid19, Emilie BLUE a participé au Festival de Street art « **Run Colorz** » à Saint-Louis de La Réunion en début décembre. Une participation qui a été marquée par une première fresque signée BLUE à Saint-Louis.



Illustration. **Andou BaliAka**

L'auteur...

Par **Cerveau Kotoson**

Mémoriser et imaginer pour restituer... reconstituer des faits ou tout mettre en scène...

Voilà en quelques mots ce que fait l'auteur... agrémenter de vérité les pires des mensonges, et mentir en continu pour masquer le vrai... Souvent aussi pourtant, toujours, il offre sans un filtre de l'authenticité

Parfois qui fait rêver, parfois qui fait pleurer, qui révolte ou unit,
Il est celui qui veille, pendant toutes ses nuits blanches,
A éveiller en nous un parfum d'espérance
Ses mots sont marmonnés, griffonnés, réfléchis, étudiés et aussi parfois, l'auteur est malgré lui, oiseau de triste sort
Il est celui là, qui sépare ou bien réconcilie
Il est la bouche des muets, et l'œil des aveugles, il est l'oreille des sourds, le député sans siège qui représente le peuple, car il n'a pas besoin de vote, pour parler en leur nom
Pas celui officiel, mais au nom de leur cœur, souvent mal écouté.

En vers, en prose en slam... En conte, en nouvelles, romans,
Rimés ou pas rimés,
Poésie adulée ou quelques mots sincères
La forme n'est qu'un masque d'une simple vérité :
L'auteur se doit toujours, et encore et encore,
D'être honnête envers lui-même, et tant mieux s'il contente, ou s'il cause de la peine, s'il touche ou s'il émeut... On le jugera fade, acerbe ou virtuose
Mais il se doit de choquer, ce monde au ralenti de nos humains sentiments,
Toujours encarcassé de préjugés, d'idées, des qu'en dira-t-on sociaux,
De nos éducations, de nos peurs justifiés, ou de nos courages immenses
Des nos folies, sagesses et d'autres oui j'en passe ...

Il est représentant ...
Il se doit d'avoir une longueur d'avance et plus de recul,
Pour pouvoir être là, où il est nécessaire
L'auteur est omniscient de par ses traits de plumes
Il reste aussi absent, parfois, c'est un solitaire
Qui se protège dès fois derrière un pseudonyme
Afin de préserver son peu d'intimité
Il doit dépasser les pages où ses écrits sont couchés, pour traverser les années, en passant par le cœur.

Observateur unique, il est de son devoir d'être en empathie avec le reste du monde, tout en parfois héla, attirer leur haine, mais heureusement plus souvent, effacer leur peine .



Esther Nirina, une plume souvent méconnue

Par **Na Hassi**

Le 17 novembre 1932, dans les Hautes Terres Centrales, Esther RANIRINAHARITAFIKA est née. Elle deviendra ensuite Esther NIRINA, une voix de la poésie malgache francophone.

Sa poésie se caractérise par un timbre particulier. Elle est comme une voix silencieuse qui résonne dans l'âme du lecteur. Comme l'écho discret d'une pensée secrète longtemps déposée quelque part en nous. Ses mots interpellent, tel un appel divin. À son bilinguisme et double culturalité se marie l'âme profondément malgache. Son talent est une évidence. Cette poésie est douée d'une force particulière dont la caractéristique détermine son génie.

La poésie habille l'âme du poète ou l'âme du poète habille sa poésie ? À travers ses poèmes imagés, elle a su éblouir les regards et attendrir les oreilles. Jacques RABEMANANJARA confie qu'« Esther NIRINA n'est pas seulement poète : elle a le regard perspicace du peintre et elle sait capter toutes les couleurs du monde ; l'oreille aussi du musicien, poreuse aux nuances du ciel ou de la terre » (*Préface de Lente spirale, 1990, Antananarivo : Éd. Revue de l'Océan Indien*). Car toute poésie est un langage, le sien est le reflet d'une vibration au-delà de la pensée, l'incarnation d'une matière vive puisée dans les émotions. Sa manière de manier les mots, de les agencer, de les briser, de les coudre, donne à son écriture un style particulier. Un autre trait distinctif, les voyelles qui résonnent en échos car « l'auteur accorde autant d'importance à la voyelle qu'au mot », confie Norbert RANDRIAMAHANDRY dans « *Une femme-poète malgache d'expression française : Esther NIRINA* ». Cette prédilection s'explique par plusieurs « valeurs » de la voyelle. Celle-ci évoque une certaine simplicité et fluidité. La voyelle c'est aussi une danse, un mouvement :

*« Simple voyelle
Voyelle perdue*

Son écriture offre un style relativement doux et simple, une forme élancée qui invite à mieux être « conscient de la respiration » :

*« Dans son ventre
Depuis des siècles
Chaque fibre
Portera
Un rêve »*

La poésie d'Esther NIRINA c'est aussi l'envol vers la liberté. Liliane RAMAROSOA constate : « aucun poème ne comporte de titres : procédé qui laisse le poème ouvert à

tous les lecteurs.»(*Essai sur les enjeux du bilinguisme littéraire contemporain à travers ce cas d'Esther Nirina, Colloque international de littérature malgache d'expression française*). Dans la même démarche, elle a toujours refusé d'expliquer ses écrits. « Le danger le plus redoutable pour un poète est de vouloir expliquer ses poèmes » confie-t-elle dans *Lente Spirale*. Les poèmes ouvrent ainsi à d'autres horizons. La poésie est un espace-temps où l'imagination et le rêve poussent. Elle n'ouvre que la porte, ce qu'il y a derrière est intime, personnel, propre à chacun.

ŒUVRES PRINCIPALES d'ESTHER NIRINA

Poésie :

Silencieuse respiration. Orléans : J.J. Sergent, 1975.

Simple voyelle. Orléans : J.J. Sergent, 1980.

Lente spirale. Préface de Jacques Rabemananjara. Antananarivo : Editions de la Revue de l'Océan Indien, 1990.

Multiple solitude. Préface de Césaire Rabenoro. Antananarivo : Tsipika, 1997.

Rien que lune : œuvres poétiques. Texte Liminaris d'Edouard Maunick. Saint-Denis: Grand Océan, 1998.

Mivolana an-tsoatra/ Le dire par écrit (bilingue). Traductions de Bao Ralambomanana et Esther Nirina : avant-propos de Rajaona Andriamananjara ; postface de Liliane Ramaroso. Saint-Denis : Grand Océan, 2004.

Nouvelles :

Nouvelles. Antananarivo : Editions du Centre Culturel Albert Camus, 1995.

« Ambohimifangitra ». *Chroniques de Madagascar*, sélectionnées et présentées par Dominique Ranaivoson. Saint-Maur-des-Fossés : Sépia, 2005.

Poésie publiée dans des ouvrages collectifs :

« Prière » et « Granit ». *Présence Africaine*, 1977

« Pour avoir ». *Revue Noire* 26, 1997

Interview :

« Esther Nirina speaks to Carole Beckett ». *Research in African Literatures* 34.2, 2003

PRIX ET DISTINCTIONS LITTÉRAIRES

1980 Prix Madagascar décerné par l'Association des Écrivains de Langue Française pour *Simple voyelle*.

2004 Chevalier dans l'Ordre des Arts et des Lettres (distinction française) ;

Membre titulaire de l'Académie nationale malgache.

SUR ESTHER NIRINA :

Beckett, Carole. « Influence du hain-teny dans la poésie d'Esther Nirina, poète malgache ». *Etudes francophones* 17.1, 2002

Bourgeacq, Jacques. « La littérature malgache contemporaine, cette inconnue ». *The French Review* 17.3, 1999

Joubert, Jean-Louis. « Esther Nirina, la voix du silence ». *Interculturel Francophonies* 1, 2001

Ranaivoson, Dominique. « Esther Nirina, la grande dame de Madagascar ». *Marché des lettres* 5, 2003

Grateful



Chronique Epistolaire

Par **Hélène Vernon**

De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr

objet : missives et vieilles dentelles

le 15/10/20

La pandémie qui frappe le monde est telle que je ne sais quand nous pourrons nous revoir. Oui, bien sûr il y a Messenger, Whatsapp, etc. et puis, même lorsque nous pouvions circuler librement, tout un tas d'impératifs, outre les impératifs économiques, limitaient nos voyages à un ou deux par an. N'importe, la difficulté, voire l'impossibilité de faire des projets, me prend à la gorge et m'étouffe tout autant que ne le ferait le virus... et j'ai presque pris en aversion nos petits apéros du vendredi soir ou nos coups de fil. Quand je raccroche je m'aperçois qu'on ne s'est pas dit grand-chose ou que j'ai oublié de te parler de tel ou tel de mes projets ou encore que j'avais une question à te poser et qu'elle restait en suspens... Presque, car je sais bien que je suis ingrate : malgré tout quel bonheur de te voir même au travers d'un écran, et de te parler même de choses insignifiantes. Je me souviens que lorsque tu es née les portables faisaient à peine leur apparition et étaient loin d'avoir toutes les fonctionnalités qu'ils possèdent maintenant. Skype existait déjà mais les conversations étaient coupées en permanence, ou bien hachées : nous ressemblions à des chèvres en train d'échanger quelques appréciations sur les ronces qu'elles mâchonnaient. D'ailleurs la plupart du temps il nous fallait choisir entre l'image ou le son et cela a duré plusieurs années !

Donc, ne crachons pas dans la soupe, il est appréciable de pouvoir s'entendre et se parler mais... insuffisant ! Il aura fallu cette menace de ne pas nous voir pendant longtemps à cause du virus et aussi le décès de ta grand-mère il y a trois mois pour que j'en sois consciente. En effet mardi dernier je suis allée à Ambohidahy dans la maison familiale, ranger encore ses affaires, choisir celles que je garde, celles que je donne. Il y avait une nappe en dentelles absolument magnifique que j'ai dû hélas jeter parce qu'en partie dévorée par les mites. Mais je suis revenue avec un carton plein de papiers : il y avait des documents administratifs, de vieilles factures mais aussi des lettres, beaucoup de lettres, celles qu'elle avait échangé avec papy, celles que je lui écrivais lorsque je faisais mes études en France comme toi, celles de ses propres parents, celles d'un grand-oncle mort à Verdun. Certaines de ces lettres – comme celles de ce grand-oncle - étaient réunies par un ruban de couleur fanée. J'ai brutalement eu la nostalgie de ce temps où l'on s'écrivait avec de l'encre, avec du papier, de ce temps où l'on attendait le facteur impatientement, où l'on déchirait l'enveloppe ornée le plus souvent d'un joli timbre pour déplier fébrilement la lettre. Il me semble que si j'avais pris du papier et un stylo aujourd'hui je n'aurais pas écrit la même chose. Et je ne me vois pas imprimer tes mails et les emprisonner à l'aide d'un joli ruban rose !

Mais je sais déjà ce que tu vas me répondre : ils sont dans le Cloud et c'est très poétique aussi ce nuage dans lequel les mots tourbillonnent, virevoltent, dansent pour l'éternité. Tout ce long prologue pour te dire simplement que j'ai décidé de t'écrire régulièrement. Ne te sens pas obligée de me répondre ; je sais à quel point tes études t'accaparent mais moi cela me fait un bien fou de te parler « en profondeur ».

Pour t'écrire je me suis installée dans ta chambre. Le temps s'y est arrêté l'année de tes 17 ans et la jeune femme que tu es devenue a bien changé depuis trois ans ; il n'empêche que c'est là que je te parle le mieux car ton lit garde encore en son centre le léger creux que ton corps y a imprimé si bien que j'ai l'impression que tout à l'heure tu vas t'y vautrer avec ton chien et un nouveau livre à dévorer.

En écrivant l'objet de mon mail je m'aperçois que tu risques fort de ne pas saisir l'allusion à ce vieux classique d'Hollywood « Arsenic et vieilles dentelles » avec Cary Grant dans le rôle principal. Si tu as un moment regarde-le et dis-moi ce que tu en penses. Je t'embrasse fort, ma chérie.

De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet : que restera-t-il de nous ?
le 18/10/20

En ce temps si particulier où il faut porter un masque, se méfier du collègue de bureau qui est peut-être porteur de la Covid, j'apprécie encore davantage mon métier de traductrice. Quelquefois j'ai regretté l'isolement auquel il me condamnait, pas aujourd'hui d'autant que, outre le virus, les embouteillages à Tana se sont encore intensifiés et je plains ceux qui doivent prendre leur véhicule pour aller travailler.

Hier j'ai dû malgré tout prendre la voiture pour aller faire quelques courses et j'ai perdu deux heures. Enfin, pas tout à fait perdu car j'ai pu assister au spectacle du ballet des scooters qui se multiplient : il est de plus en plus fréquent d'en voir certains véhiculant une famille de quatre personnes, c'était le cas hier à deux reprises mais la palme revenait à l'un d'entre eux qui transportait une cargaison d'œufs empilés sur une trentaine de plateaux alvéolés. Espérons que cela ne s'est pas terminé en omelette !

Je t'écris aujourd'hui pour te parler d'une enquête à laquelle je me suis livrée, digne de Sherlock Holmes : tu te souviens du carton de documents et de lettres appartenant à ma mère dont je t'ai parlé dans mon dernier courriel ? Eh bien, parmi tous ces papiers se trouvait une enveloppe datée de 1947, elle avait été postée des États unis, de New York. Elle était adressée à ma grand-mère maternelle, Elisabeth, dont je me souviens bien. Le nom et l'adresse de l'expéditeur étaient inscrits en haut à gauche de l'enveloppe. J'ai failli jeter cette enveloppe que je croyais vide mais à l'intérieur subsistait un fragment de lettre, de la même écriture que celle de l'adresse, petite et régulière. Sur ce fragment j'ai pu lire « ...que restera-t-il de nous ? Rien... ». Et je me suis souvenue que ma mère m'avait dit qu'elle était certaine que sa propre mère avait été amoureuse d'un officier américain rencontré à la fin de la guerre. Je n'ai pas posé davantage de questions : c'était une anecdote parmi tant d'autres. J'ai enregistré l'information dans un coin de mon cerveau puis j'ai pensé à autre chose. Mais la petite phrase de ce fragment de lettre gardé par hasard ou intentionnellement m'a donné envie d'en savoir davantage. Sans trop y croire j'ai tapé le nom de l'expéditeur sur mon moteur de recherche google et j'ai retrouvé en quelques minutes la trace de l'amoureux de ton arrière-grand-mère maternelle !

Un avis de décès datant de 2005 mentionnait sa date de naissance, son métier (officier de marine), sa situation familiale. Il avait perdu son épouse un an auparavant, avait eu deux en-

fants, un garçon et une fille. A la date de son décès il était grand-père depuis peu : son fils avait eu une fille née la même année que toi. Ainsi, bien que né à peine 4 ans avant Elisabeth, il a été grand père au moment où elle devenait arrière-grand-mère. J'ai aussi retrouvé la trace de cette petite fille grâce à Facebook. Elle poursuit actuellement des études de biologie. Mais ce qui m'a ému plus que tout c'est, dans l'avis de décès, d'avoir une photo de cet homme, et une photo de lui jeune, tel que l'a connu Elisabeth.

Bien évidemment il m'a traversé l'esprit que ma mère était peut-être la fille de cet homme mais les dates ne correspondent pas (ma mère était née en 50) et tant mieux, j'aurais eu beaucoup de peine pour mon père même si l'hypothèse n'était pas exempte d'un certain romantisme !

Il ne reste donc rien d'eux, de leur histoire, sauf un fragment de souvenir ayant échappé à la destruction. N'importe, je vais tenter d'en savoir plus sur cet homme ; cela m'intrigue et m'amuse aussi.

Ainsi tu as vu Arsenic et vieilles dentelles ! Je suis ravie que tu aies apprécié cette comédie de Capra qui résiste au temps. Savais-tu que le scénario puisé son inspiration dans ce qui est loin d'être une comédie, la vie de Vera Renczi, une Roumaine qui par jalousie tuait ses maris et ses amants (soit plus de trente personnes) qu'elle entreposait ensuite dans sa cave dans des cercueils en zinc !

Je t'aime. A ce soir par Messenger.



Marie-Charlotte Hahn

De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet : unorthodox
le 28/10/2020

Ainsi nous voilà faits comme des rats : plus d'avion pour aller en France, plus d'avion pour aller de France à Madagascar. La prison est vaste, il n'empêche que c'est une prison. Que faire si tu avais besoin de moi, si tu avais un problème de santé, si tu avais un accident ? On dit que lorsqu'on est atteint du Covid, on étouffe mais moi, c'est cette perspective qui m'empêche de respirer.

J'ai rêvé de bateau cette nuit, pas d'un yacht mais une simple barque avec des avirons : j'étais dans un port sur la côte et je quittais Madagascar, deux hommes pagayaient devant moi ; je ne pouvais voir d'eux que leur nuque et leurs larges épaules. J'avais peur, je les suppliais d'aller plus vite, je voulais payer aussi mais il n'y avait que deux paires de rames. La nuit nous enveloppa et ne fut perceptible que le bruit de l'eau. C'est une lumière dans le lointain- était-ce un bateau, un phare, un feu sur un île ? - qui me réveilla avant de savoir si j'avais ou non réussi mon évasion. Cette lumière, je me suis aperçue que c'était celle qui s'infiltrait au travers d'une fente dans les volets et malicieusement était venue se poser sur ma paupière gauche.

Ce rêve me renvoie à une mini-série que j'ai regardée sur Netflix et que je te conseille vivement : « Unorthodox » : l'histoire d'une jeune femme qui veut s'évader, non pas de son pays, mais de sa communauté, les juifs ultra-orthodoxes de New York. C'est passionnant, extrêmement instructif, remarquablement interprété. Et pour nous deux qui avons vécu à Montréal dans le quartier d'Outremont où nous côtoyions cette communauté quotidiennement c'est encore plus intéressant. Souviens-toi de toutes les questions que nous nous étions posées à cette époque-là et qui étaient restées sans réponse. Tout nous étonnait, nous attristait ou nous scandalisait. Je me souviens de la tenue des femmes : un tailleur comportant une jupe droite qui tombait en dessous du genou, une veste à manches longues quelle que soit la saison, d'épais collants beiges, une perruque châtain clair dont la coupe à la Jeanne d'arc ne variait pas et, la plupart du temps, posé par-dessus, un petit chapeau semblable à ceux que portaient les hôtesse d'Air France dans les années 60. Nous les croisions dans les rues de notre quartier ou dans les transports en commun jamais accompagnées d'un homme. Quelquefois elles étaient à la tête d'un troupeau d'enfants dociles, que des filles ou que des garçons quel que soit l'âge car il ne fallait surtout pas qu'ils se mélangent. Les hommes en chapeau noir et long manteau de la même couleur n'avait guère une apparence plus gaie que les femmes. Au début de notre installation à Outremont, je les comparais un peu aux Amish dont le maître mot est « modestie » mais très vite, j'avais compris qu'il n'en était rien. Modestie pour les femmes peut-être, mais les hommes n'avaient rien de modeste sinon leur triste habit couleur corbeau : ils conduisaient de belles voitures (à l'intérieur desquelles je n'ai jamais vu une femme), avaient le dernier portable vissé à l'oreille, fréquentaient assidument les banques. De quoi vivaient-ils ? Mystère... Nous avons imaginé qu'ils fabriquaient des chapeaux et des perruques, des manteaux noirs et des collants très épais mais cela suffisait-il à leur assurer le confortable train de vie qu'ils semblaient mener car, pour la plupart, ils habitaient de jolies villas ? J'en doutais.

Te souviens-tu des samedis quand nous voyions passer les hommes avec leurs invraisemblables chapeaux qui nous évoquaient invariablement des nids douillets ? Nous riions à l'idée que si l'un de ces hommes s'immobilisait un certain temps, un oiseau viendrait certainement s'y reposer ! J'ai appris depuis que ces schtreimels étaient faits de véritables visons. Pauvres bêtes, surtout pour un aussi ridicule résultat...

Te souviens-tu aussi du gamin âgé de 10 ans environ, que nous voyions faire du trampoline de notre fenêtre ? Nous étions fascinées car il était extrêmement doué et réalisait de magnifiques sauts mais chaque fois qu'il s'élançait pour faire une cabriole il tenait fermement de sa

main gauche sa kippa vissée sur son crâne. Néanmoins il arriva à deux ou trois reprises que la kippa tombe. Il la ramassait alors prestement et la remettait en place tout aussi prestement. Sans doute craignait-il que Yahvé ne le foudroie pour avoir osé, seul dans son jardin, s'exhiber tête nue.

Mais ce qui m'avait frappé plus que tout c'est que nous n'existions pas à leurs yeux : je n'ai jamais surpris durant l'année que nous avons passée là-bas, un seul regard de curiosité à notre égard, de leur part, homme ou femme. Nous étions invisibles. Même les enfants ne nous regardaient pas. Je n'osais imaginer de quelle manière s'exerçait le lavage de cerveau pour parvenir à ce résultat.

Unorthodox répond à une partie des questions que nous nous posions et nous donne de multiples détails sur le fonctionnement de cette communauté si particulière. L'héroïne est vraiment attachante et son histoire est largement inspirée de la vie d'une jeune femme nommée Déborah Feldman. N'oublie pas de regarder aussi le making off ; il complète la série.

Hier soir j'ai appris que vous étiez reconfinés en France : quelle tristesse d'avoir ton âge et d'être condamnée à tout cela : les études par visio-conférences, la réclusion, la peur de la maladie, l'impossibilité de voyager.

Je t'embrasse ; on s'appelle tout à l'heure.



De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet : Nicholas
le 29/10/2020

Lorsque j'ai raccroché hier j'étais profondément déprimée, comme toi j'imagine, comme tant de gens en France et sur notre planète. A la tristesse du re-confinement pour vous, de l'isolement pour nous, s'ajoute le profond sentiment de révolte suscité par l'attentat de Nice qui fait écho à l'assassinat de Samuel Paty. J'ai été incapable de travailler, de lire, d'écrire. Finalement j'ai décidé de pister l'amoureux de ma grand-mère Elisabeth. Tu t'en souviens ? Je t'en ai parlé dans l'un de mes courriels. C'était une bonne idée car les recherches nécessitaient une certaine concentration et m'ont permis d'oublier quelque peu ma tristesse mais en même temps leur importance était toute relative. C'était comme si je m'appliquais à faire un puzzle : j'emboîtais des pièces et une image commençait à se former. Je ne saurais pas te dire pourquoi j'ai envie d'en savoir davantage sur cet homme ; sans doute à cause de cette petite phrase « Que restera-t-il de nous ? Rien ». Quelle amertume émane de ces quelques mots ! Que s'est-il passé entre lui et Elisabeth ? Pourquoi leur histoire s'est-elle interrompue ? J'ai bien conscience que mes recherches ne me l'apprendront pas mais, je ne sais pourquoi, je m'obstine. Il est fascinant de constater tout ce qu'on peut apprendre sur un individu grâce à Internet : ce n'est pas une surprise en ce qui concerne ta génération ou même la mienne mais je ne pensais pas retrouver cet homme né en 1916 si facilement. Comme je te l'ai dit, c'est son avis de décès qui m'a renseigné essentiellement : il s'appelait Nicholas Sheppard, était officier de marine. J'avais omis précédemment de regarder de plus près l'adresse figurant sur l'enveloppe et cela aussi a complété mes recherches : il était domicilié sur l'USS Fargo dont j'ai retrouvé la trace. C'était un croiseur léger qui arriva en méditerranée le 31 mai 1946 et y resta jusqu'à mars 1947. Son port d'attache en France était Villefranche-sur-mer, si bien qu'en cherchant encore je suis certaine de retrouver la date à laquelle il a dû rencontrer Elisabeth. J'ai noté également le nom de ses enfants et de sa petite fille et je me suis inscrite sur LinkedIn pour en apprendre un peu plus sur eux, c'est-à-dire sur lui !

Si ce travail de détective a pour seul mérite de me distraire de mes pensées moroses, c'est déjà bien.

Je viens de recevoir ton message Whatsapp disant que tu avais regardé les 4 épisodes d'Un-orthodox d'une traite ce dimanche ! J'étais bien certaine que la série te happerait !

Je t'embrasse fort.

De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet : l'âme des objets
le 1/11/2020

« Objets inanimés, avez-vous donc une âme qui s'attache à notre âme... ? » se demandait Lamartine. Eh bien, depuis ce matin je réponds sans hésitation : OUI !

Parmi les cadeaux que j'ai reçus pour mes 18 ans figuraient deux éléphants en métal plaqué argent décorés de petites pierres semi-précieuses pour les yeux et le tapis de selle. C'étaient en fait des serre-livres. Ils avaient été fabriqués en Inde. Mon père me les avait rapportés d'un voyage à Pondichery et avait passé une commande spéciale afin que les yeux des éléphants soient des topazes bleues, « du bleu des yeux de ma fille », avait-il précisé, à la place des pierres d'origines d'un rouge vif. Les serre-livres étaient ravissants ; en me les offrant mon père avait dit en riant : « Je t'ai rapporté ce cadeau pour ton anniversaire car l'éléphant est censé porter chance en Inde, alors DEUX éléphants, c'est double chance ! ».

Peu de temps après, j'avais quitté Madagascar pour aller poursuivre mes études à Nice et bien entendu il n'était pas question de laisser les serre-livres. Nous avons droit à deux valises et j'avais casé chacun des éléphants dans une valise différente. Arrivée à Nice, j'ai dû me rendre à l'évidence, l'un des deux bagages manquait à l'appel. Il n'a jamais été retrouvé. J'avais l'impression d'avoir perdu une partie de ma chance ! L'éléphant restant ne m'a jamais quittée. Tu t'en souviens certainement. Il nous a suivis dans chaque déménagement, nous a accompagnés au Québec, m'a même escortée lors des six mois que j'ai passés à l'île Maurice. Voilà que ce matin je vais à la poste de Soarano en grommelant pour retirer un paquet arrivé la veille. Je n'attendais rien et je fulminais à l'idée de me retrouver dans ce quartier que je déteste. Je ne suis pas agoraphobe mais franchement ce n'est pas un endroit dans lequel on a envie de flâner. Munie du paquet qui ne contenait que des documents parfaitement inutiles de la banque, j'ai hélé un taxi franchement repoussant - heureusement le chauffeur était adorable. Le véhicule dans la cohue impressionnante des passants du marché de La petite vitesse (bien nommé) avançait au pas le plus lent qu'on puisse imaginer, précédé par une charrette à bras et suivi par un autre taxi tout aussi rutilant. Pour me distraire, je regardais les étals à même le sol : des ampoules voisinaient avec des téléphones « reconditionnés », des cordes multicolores avec des petits panneaux solaires, des montres usagées avec des bouteilles vides. Soudainement mes yeux ont frôlé un objet qui m'a procuré tout d'abord un sentiment de bien-être, de déjà vu, puis, l'information étant parvenue au cerveau, tous les signaux de surprise se sont mis à clignoter. Mes yeux sont revenus se poser sur l'objet : c'était, tu le devines, l'éléphant serre-livres.

- Arrêtez-vous, ai-je crié au taxi. Je descends et je vous retrouve chez Shalimar ! J'aurais pu descendre en marche sans dommage mais le véhicule s'est immobilisé et j'ai avancé au milieu de la foule, ne quittant pas des yeux l'éléphant, comme s'il risquait de se volatiliser.

Systématiquement, que ce soit à Madagascar, en France, à Maurice ou à la Réunion, chaque fois que j'apercevais un magasin indien, j'y pénétrais espérant retrouver un serre-livres identique mais chaque fois mes espoirs étaient déçus.

Je me suis accroupie et j'ai pris l'éléphant dans ma main, le cœur battant, montrant avec évidence au vendeur mon intérêt pour l'objet au risque de voir son prix monter en flèche... Là, ma surprise s'est muée en une sorte de stupéfaction superstitieuse : l'éléphant avait les yeux bleus, bleus comme les miens, bleus topaze ! Ce n'était pas le même, c'était LE MIEN, qui après de longues années d'errance me retrouvait. Peut-on chiffrer la probabilité que je retrouve un jour le deuxième serre-livres ? Où était-il pendant tout ce temps ? Comment s'est-il débrouillé pour enfin croiser ma route ? Un éléphant dans chaque main, je songe que désormais une chance pleine et entière règne sur mon existence !

Je viens de lire en quelques jours Raisons obscures d'Amélie Antoine. J'en ai encore le frisson tant le fonctionnement du harcèlement à l'école est décrit pas à pas de façon magistrale. Quel talent, cette auteure. Je la connaissais déjà par « Fidèle au poste ». Je commence aujourd'hui « Sans elle ».

Je t'embrasse bien fort, mon Alizée.

De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet : Behoririka
le 3/11/2020

J'ai pensé à toi ce matin plus fort que d'habitude car je suis allée à Behoririka chercher un

ruban Led : je n'en trouvais nulle part ailleurs. J'ai un peu hésité car ce n'est pas là que les gestes barrières vont être respectés ! À défaut j'ai mis un masque FFP2. On se rassure comme on peut ! Et oui, je devance ta question ce ruban Led était indispensable dans la cuisine que je viens de réaménager.

Je sais à quel point tu détestes Behoririka et je m'en étonne souvent. Certes nous n'avons pas besoin d'avoir les mêmes goûts en toutes choses et je comprends que la promiscuité, les odeurs te gênent mais ces inconvénients me semblent nettement compensés par le côté caverne d'Ali Baba !

Donc j'ai pensé à toi parce que la foule était encore plus dense qu'à l'accoutumée, parce que des galeries s'enfonçant quelque part sous terre avaient été rajoutées, que des étages avaient poussé depuis ma dernière visite datant d'il y a plus de six mois. Sans fil d'Ariane tu risques fort de ne jamais trouver la sortie du labyrinthe. C'est-à-dire de ce labyrinthe-là car Behoririka est devenu un entrelacs de galeries et les labyrinthes se sont multipliés. On entre d'un côté d'une rue et on sort dans une autre rue. L'endroit où je sévissais ce matin était le meilleur du quartier c'est-à-dire le pire, le plus fréquenté car on y trouve de tout : des vêtements, des saris, des casseroles, des clous, des décorations de Noël, de la vaisselle, des bijoux fantaisie à profusion, des sacs à main... Le plus intéressant c'est de découvrir un objet qu'on ne t'attend pas à trouver là !

J'ai pensé aussi très fort à l'une de mes amies qui raffole de ces colliers faits pour des princesses de l'Égypte ancienne ! : des rubis, des émeraudes ; il y avait même le Koh-i Nor ! Tous les murs d'une petite boutique en étaient recouverts. Moi, j'ai louché sur les boucles d'oreille. J'ai enfin trouvé mon ruban Led ; normal, tout me sourit depuis que le deuxième éléphant m'a rejoint !

Behoririka pourrait servir de décor à un roman noir : tu t'enfonces dans l'une de ces galeries et tu disparais ! Un détective est mis sur le coup, il réclame un plan ou du moins un croquis de ces lieux pour son enquête. Évidemment il n'y en a pas. Il fait appel à un architecte qui vient sur place, déclare que personne ne peut faire un croquis même approximatif de ces labyrinthes puis, regardant de plus près, pousse des cris de désespoir, crie au scandale, prédit la catastrophe « tout s'effondrera un jour » : il est lui aussi enlevé par les commerçants qui ne veulent pas d'un oiseau de mauvais augure ! Il faut le faire taire ! Des décennies plus tard on trouvera son squelette dans le béton d'une poutre...

Je ne crois pas t'avoir incitée à retourner à Behoririka en ma compagnie quand tu viendras à Tana la prochaine fois ! Tant pis !

Je t'aime fort et t'embrasse

De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet : le Temps
le 06/11/20

Mon Alizée,

Le temps. Le temps qui passe, le temps qui s'accélère, le temps qui presse, le temps qu'on n'a pas, le temps qui reste, le temps qu'on tue, le temps de...

S'il y a bien une notion que les Malgaches et les Européens appréhendent différemment, c'est celle du Temps. Le Temps auquel je mets une majuscule pour souligner son importance : il rythme nos journées, il rythme notre vie, il rythme nos actions... En tant que zanatany je

ne suis peut-être pas la mieux placée pour en parler : j'ai forcément dû être influencée par la pensée malgache mais je reste une vazaha avec cette impatience inscrite au fond de mes gênes et je ne comprends pas toujours les retards, la nonchalance.

Sais-tu comment se mesurait le temps à Madagascar avant que les Européens débarquent avec leur attirail de montres, pendules, horloges... ? Il se mesurait en temps de cuisson : 5 minutes, c'était le temps de faire griller des sauterelles, 30 minutes le temps de cuisson du riz, une heure deux fois le temps de cuisson du riz. Pour de longues durées on ne parlait pas de faire cuire un zébu et on ne multipliait pas à l'infini le temps de cuisson du riz, on disait simplement « longtemps ». Se dépêcher était une notion quasi-inconnue. Lorsque, avant l'arrivée des premiers véhicules, et des rues aménagées pour les utiliser, on circulait en filanzana porté par des esclaves, on imagine souvent que les privilégiés pressaient leurs porteurs : « Eh, dépêchez-vous, j'ai un rendez-vous ! ». Il n'en était rien. Les gens se déplaçaient lentement, prenaient le temps de se saluer, d'observer une scène, d'acheter un fruit. Lorsque le Résident Le Myre de Vilers arriva à Tananarive en 1886, il somma ses porteurs de courir. Deux autres suivaient pour prendre le relais – sans que la course ne cesse - lorsque les premiers étaient fatigués. Les Malgaches le regardaient passer, moqueurs, se demandant la cause de toute cette agitation !

Seule cette appréhension si particulière du temps peut expliquer l'anecdote que je vais te raconter. Aujourd'hui j'avais donné rendez-vous à 9 heures à un artisan qui travaille le cuivre. A 9 heures 30 on me prévient qu'il est là. J'avais commencé la traduction d'un chapitre particulièrement épineux, je réponds qu'il doit attendre un peu, ce qui signifiait pour moi deux fois le temps de griller des sauterelles, soit dix minutes maximum. Mais je reçois un coup de fil qui me distrait, puis je reprends ma traduction, je bute sur une phrase. À midi j'avale rapidement une part de quiche que m'a fait réchauffer Lalatiana, ensuite je me remets à la traduction, je fais une pause thé à 16 heures et à 17 heures au moment où je décide d'aller faire des courses, le gardien vient à ma rencontre et me rappelle que l'artisan est assis devant le portail. Je suis stupéfaite, effarée, d'abord que personne, ni le gardien, ni Lalatiana, ne soit venu me rappeler que j'étais attendue, ensuite et surtout que ce pauvre homme ait passé sa journée assis là, résigné. Je lui ai présenté mes plus plates excuses ; il n'a pas eu l'air de m'en vouloir...

Cet incident m'a remis en mémoire une autre histoire qui date d'il y a une quinzaine d'années. J'avais commandé des fauteuils zafimaniry dans un magasin au centre-ville, pas dans un marché mais, j'insiste, dans un vrai magasin avec vitrine, enseigne, vendeuses, ce qui signifie que les prix s'en ressentent. Et justement un magasin était, à mes yeux, la garantie de délais respectés, d'un minimum de sérieux. On m'annonce un délai de 15 jours pour la fabrication. Je paie une avance de 50% du prix convenu et je laisse mon numéro de téléphone au cas où... Quinze jours plus tard, je me présente, la commerçante roule des yeux affolés, s'excuse platement, l'artisan n'a pas livré, etc... Je masque mon exaspération et je lui demande pourquoi elle ne m'a pas téléphoné. « Pardon », murmure-t-elle en fixant ses pieds. Alors je recommence mon laïus :

- D'accord, la livraison est prévue la semaine prochaine mais si, par le plus grand des hasards, les fauteuils n'ont pas été livrés, je compte absolument sur vous pour me prévenir par téléphone. Est-ce que votre téléphone marche ?

-Oui, oui, assure-t-elle.

La semaine d'après, je me défends, par orgueil mal placé d'acquéreur, d'appeler avant de me déplacer. Lorsque j'arrive c'est toujours la même chanson : « L'artisan n'a pas livré » et « Pardon de n'avoir pas téléphoné ... ». Je crois que cela m'a été resservi trois au quatre fois. Il arrive tout de même qu'un jour les fauteuils sont prêts. Pendant que deux porteurs les casent dans le coffre de ma voiture, j'inscris le numéro de la plaque d'immatriculation du véhicule sur un papier, j'écris mon adresse, je dessine un plan pour plus de sûreté puis je regarde avec férocité la commerçante en martelant le discours suivant :

- Alors maintenant vous allez venir chez moi une fois, deux fois, trois fois et je vous paierai ce qui reste quand j'en aurai envie. Je ne suis pas une voleuse, je vous paierai, soyez en certaine, mais vous allez comprendre à quel point c'est fatigant de se déplacer pour rien ! Et je pars en la laissant bouche bée.

Quinze jours plus tard, on sonne, c'était elle. Je souris gentiment et je soupire : « Pardon, pardon, je n'ai pas d'argent aujourd'hui, je ne suis pas allée à la banque. Revenez un autre jour ! » En moi-même je me promets de la régler à sa prochaine visite. Je me retiens de la payer immédiatement mais je suis persuadée d'agir pour venger les acquéreurs passés et pour le bien des acquéreurs à venir.

Le temps passe. J'attends que quelqu'un vienne me réclamer la somme que je dois. Puis, j'oublie. Plusieurs mois plus tard je réalise ma prétention : moi, étrangère, j'avais cru donner une leçon de savoir-vivre à la boutique ; en réalité tout ce que j'avais glané c'était du mépris et de l'indifférence. Peut-être aussi pensait-on que j'avais vraiment l'intention de voler. Car personne ne pouvait penser que j'étais si contrariée d'avoir perdu mon temps. Et personne ne vint jamais se faire payer.

Pas de nouvelles de toi cette semaine. Je sais que tu es surchargée de travail ; envoie-moi juste un message me disant que tout va bien !

Je t'embrasse



De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet : Normandie
le 07/11/20

Ma chérie,

J'ai eu ton petit message par Messenger. Tu as eu bien raison, puisque ton département ne travaille qu'en ligne actuellement de rejoindre Laurent dans sa famille en Normandie. Je m'inquiétais à l'idée de te savoir seule dans 20 mètres carrés à Paris et sans la possibilité de la moindre distraction d'autant que tes amis ont également fui la capitale.

Décidemment tu es vouée aux études par correspondance. Ce n'est plus le CNED mais c'est tout comme !

Rire, ce matin : je cherche mon chiffon à poussière rouge que je garde précieusement dans mon bureau à mon usage exclusif. Dans le tiroir ? Point ! Dans le petit placard ? Nenni ! Je finis par demander à Lalatiana si elle l'a vu. Oui, oui répond-elle, je l'ai prêté au chauffeur puisque vous l'avez envoyé chercher vos barres de rideaux de 2 mètres.

Sur le moment, je n'ai pas vu le rapport entre mes barres de rideaux et le chiffon à poussière.
- Mais oui, Madame, il avait besoin d'un tissu rouge pour l'attacher au bout des barres qui dépassent de la voiture ! me dit Lalatiana en haussant légèrement les épaules et en levant les yeux au ciel, de l'air de celui qui énonce une évidence à un demeuré !

Je me suis félicitée d'avoir un chauffeur si consciencieux et une femme de ménage si débrouillarde. Je ris moins lorsqu'en guise de tournevis, on utilise mon précieux couteau de cuisine que je vais retrouver amputé de sa pointe...

Je t'embrasse, à plus tard.

De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet familles
le 10/11/20

Je t'ai laissé parler hier soir, sans dire grand-chose : tu avais simplement besoin de vider ton sac. Puis ce matin j'ai réfléchi surtout à une petite phrase qui est revenue dans notre conversation : « je ne supporte pas qu'on attribue certaines de mes réactions au fait que je sois fille unique ». Je te comprends tout à fait, j'ai vécu cela comme toi puisque voilà trois générations que nous perpétons le modèle ! Mais ce n'est pas cette remarque-là qui est irritante, à mon avis, c'est l'argument si facile, trop facile de la personne en face de toi qui, n'adhérant pas à ton propos, le met sur le compte, non pas d'une réflexion personnelle, mais d'une situation particulière qui t'empêcherait de comprendre certaines choses ou même de les ressentir :
« Tu es fille unique, tu ne peux pas comprendre, pire, tes réactions sont celles d'une fille unique ; tu n'as pas d'enfant, tu ne peux pas comprendre, pire, tes réactions sont celles d'une femme sans enfant ; tu n'as jamais été malade, etc ». Bref, c'est nier ta personnalité, ta réflexion personnelle et même ta liberté. On considère que tu es prisonnier (e) de ta situation familiale, professionnelle, sociale et même sanitaire. Que notre environnement conditionne en partie nos façons de penser, c'est indéniable, mais heureusement d'autres facteurs viennent s'y greffer. C'est ce qui va générer notre responsabilité.

Mais au lieu de faire de la philo à trois sous, j'en reviens à ton accrochage avec la famille : depuis mon divorce d'avec ton père nous avons vécu à deux et nous nous sommes disputées...souvent ! Alors, imagine une famille de quatre enfants à laquelle vont se rajouter des cousins, des oncles, des tantes, des belles-sœurs, des beaux-frères qui vivent non loin les uns des autres et se retrouvent régulièrement ! Mais pourquoi te demandais-je d'imaginer ? Tu vis tout cela : les parents de Laurent, le frère et la sœur de Laurent, le mari de la sœur, les enfants de la sœur, le frère de la mère de Laurent, toute cette famille qui se retrouve pendant le confinement dans deux maisons mitoyennes. Ne parlons pas des grands-parents qui vivent à 10 kilomètres à peine !

Une famille dont les membres s'aiment et donc s'entraident, c'est fascinant, n'est-ce-pas ? Ne jamais être seul(e), savoir que l'on peut toujours compter sur quelqu'un... Une « famille formidable » telle qu'elle est décrite dans ce qui fut notre série favorite pendant longtemps. Une famille dans laquelle il y a des mensonges, des jalousies, des tromperies, des différends, mais toujours à la fin de la compréhension, de l'humour, de la tolérance. Une famille donc l'affection qui lie les membres est toujours plus forte que tout, ce qui la conduit à accepter de s'agrandir, de tolérer les éléments étrangers qui y sont amenés par l'un ou l'autre...parce que c'est une fiction !

Dans la vraie vie, oui bien entendu, il y a des familles soudées mais justement parce qu'elles sont soudées, il est difficile de s'y fondre. Au moindre problème, le clan se resserre et l'intrus qui pourrait menacer l'unité est impitoyablement sacrifié !

« Familles, je vous hais ! Foyers clos ; portes refermées ; possessions jalouses du bonheur » disait Gide. Était-il enfant unique ? Il faut que je me renseigne !

Bon, tu n'en es pas là et personne ne t'a exclue, bien au contraire ! L'accrochage que tu m'as raconté, suivi de la remarque qui t'a déplu concernant ta situation particulière d'enfant unique n'est qu'un incident probablement déjà oublié au moment où je t'écris. Je t'avoue que personnellement, je suis heureuse que tu sois au sein d'une famille pendant ce confinement et non entre quatre murs à Paris.

Et pour conclure sur les familles, je dirai qu'elles sont tout aussi adorables que détestables !

Je t'embrasse

De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet : Nicole Sheppard
le 14/11/20

Mon Alizée,

Tu ne m'as jamais dit que sur LinkedIn, lorsqu'on consultait le profil de quelqu'un, cette personne le savait ! À vrai dire, je ne te l'ai jamais demandé et ce matin je trouve un message de Nicole Sheppard qui est psychologue à Atlanta : elle a constaté qu'à deux ou trois reprises je m'étais intéressée à elle. Je m'étais servie, pour m'inscrire sur LinkedIn et la visualiser, de mon adresse mail professionnelle qui se termine par mg, me situant donc à Madagascar ; et de toute façon j'avais rempli la case « habite à Antananarivo ». Donc, elle m'écrit (en anglais, ce qui n'est pas si facile pour moi ; dommage qu'elle ne soit pas italienne !) pour m'informer qu'elle a noté mon intérêt pour son profil et qu'elle tient à me faire savoir qu'elle est tout à fait prête à s'expatrier si mon entreprise cherche une psychologue américanophone ; elle m'explique pour quelle boîte elle travaille actuellement, ce qu'elle y fait concrètement et m'assure que son mari est prêt à la suivre à l'étranger avec enthousiasme ; évidemment, il faudra attendre la fin de la covid et la reprise des vols.

J'étais très gênée ; j'ai failli mentir en lui répondant que j'avais finalement trouvé sur place une psychologue anglophone puis j'ai réfléchi : Nicholas, le père de Nicole, est décédé depuis 14 ans et sa mère depuis 15 ans. La liaison entre Nicholas et Elisbeth semble antérieure à leurs mariages respectifs. Autant dire la vérité, elle ne blessera personne. J'ai donc simplement expliqué à Nicole que j'avais trouvé une enveloppe adressée à ma grand-mère contenant un morceau de lettre sur lequel on pouvait lire : « Que restera-t-il de nous ? Rien ». Cela ayant excité ma curiosité, j'avais, à partir du nom de l'expéditeur inscrit au dos de l'enveloppe, fait des recherches sur Internet. C'est ainsi que j'avais appris qu'il avait deux enfants. Je me suis excusée de ce qui lui paraîtrait certainement être une intrusion dans sa cellule familiale et j'ai assuré borner là mes recherches !

Ce soir, pluie torrentielle ici, la première véritablement de la saison des pluies ; j'aime ces averses violentes qui gorgent d'eau la terre, nettoient les routes, font surgir précipitamment la végétation ; ces orages qui zèbrent le ciel d'éclairs fulgurants et nous offrent un spectacle grandiose en 3D ; pourtant j'ai un peu honte de les attendre et de les admirer, attentive à ne rien manquer de l'apocalypse derrière mes vitres, sous mon toit bien étanche de privilégiée : comment ne pas penser à tous les sans-abris de cette ville...

Je t'embrasse fort... Comme tu es loin

De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet : Avec elle, sans elle
Le 19/11/20

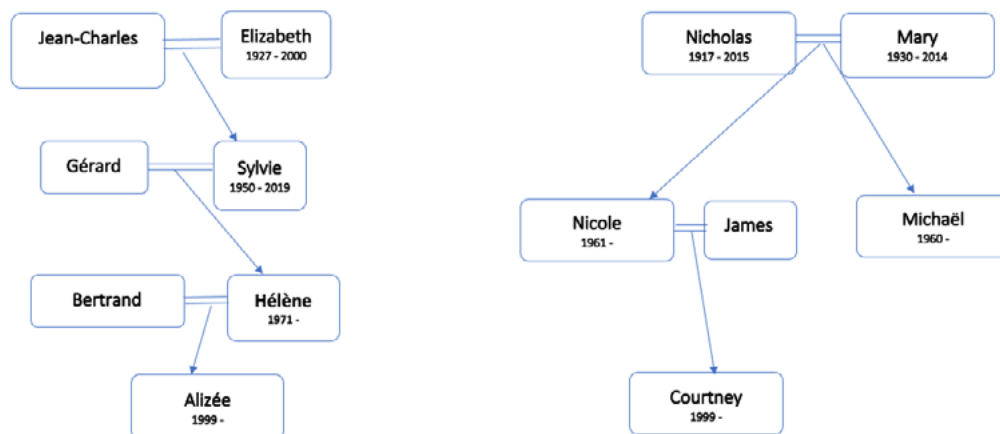
J'ai reçu avant-hier un message de Nicole Sheppard me disant qu'elle n'est, en aucune manière, gênée de ma curiosité, plutôt amusée, d'autant que s'il y a eu une liaison entre son père et Elisabeth, elle est bien antérieure à la rencontre puis au mariage entre lui et sa mère. Elle m'assure qu'elle n'a jamais entendu son père faire la moindre allusion à une jeune femme rencontrée en France. En revanche, elle sait qu'il parlait français couramment, contrairement à elle, qu'il évoquait avec plaisir et, semble-t-il un peu de nostalgie, la Côte d'azur et la méditerranée en général. Une fois, elle s'en souvient, il bavardait avec un ami qui revenait de France et il s'était exclamé : « Ah oui, je suis bien d'accord, les Françaises sont si jolies ! ». Mais, ajoutait-elle, c'est une réflexion que vous entendrez souvent dans la bouche d'un Américain et spécialement d'un Américain de l'âge de mon père. Elle me dit qu'elle demandera à son frère qui vit en Virginie s'il a entendu parler d'Elisabeth et me contactera si c'est le cas...

Voilà, l'histoire s'arrête là et je suis soulagée que Nicole Sheppard n'ait pas vu dans mes investigations une curiosité déplacée à l'égard de son père. Je n'aurais rien appris sur son histoire avec ma grand-mère mais c'est le contraire qui aurait été étonnant. Le temps et le vent ont emporté leurs secrets.

J'ai fini la semaine dernière « Sans elle » d'Amélie Antoine et j'ai commencé immédiatement « Avec elle » de Solène Bakowski que je viens de terminer. Le premier c'est l'histoire d'une famille dévastée par la disparition de l'une de leurs deux filles de 6 ans (des jumelles). La description de leur descente aux enfers est magistrale. J'ai souffert avec eux, pleuré avec eux, si bien qu'à certains moments, j'avais besoin d'interrompre ma lecture, d'avoir un répit, avant de la reprendre, aspirée littéralement par le roman, incapable de le lâcher. Le second, « Avec elle » est l'histoire de la même famille, sans le drame, ce qui ne signifie pas, loin de là, que les personnages vont baigner dans la félicité. Les deux auteures savent explorer avec acuité les méandres du cœur humain : elles nous charment, nous effraient, nous bouleversent, nous étonnent et nous manipulent avec une facilité qui m'a laissée pantoise. En outre, elles ont la même façon d'écrire : un style fluide sans fioriture inutile, qui atteint inmanquablement son but.

J'ai commandé d'ici les deux romans qui te seront livrés lundi. Ne les commence pas si tu penses ne pas avoir beaucoup de temps car tu ne pourras plus les lâcher.

Je t'embrasse fort.



Généalogie simplifiée des descendants d'Elisabeth et des descendants de Nicholas

→ fils ou fille de...
== Liens du mariage



De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet :expatriée
le 24/11/20

Ce matin je mets en route une playlist sur Spotify. Polnareff chante la Lettre à France. J'écoute un peu distraitement ; c'est surtout la mélodie qui m'a séduite dans cette chanson et c'est la raison pour laquelle je l'ai mise dans cette playlist. Mais, pour la première fois peut-être, je prête attention aux paroles, du moins à celles qui me parlent, ignorant les autres :

Quelquefois dans les journaux
Je te vois sur des photos
Et moi loin de toi
Je vis dans une boîte à musique
Électrique et fantastique
Je vis en chimérique

La différence
C'est ce silence
Parfois au fond de moi
Tu n'es pas toujours la plus belle
Et je te reste infidèle
Mais qui peut dire l'avenir
De nos souvenirs

Oui, j'ai le mal de toi parfois
Même si je ne le dis pas
L'amour c'est fait de ça

« Tu n'es pas toujours la plus belle et je te reste infidèle ». Je médite sur cette phrase qui parle sans doute à tous les expatriés. C'est quoi la France pour nous et spécialement pour ceux qui, comme toi et moi, sommes en outre nés à l'étranger ? Le pays de quelques cousins et amis ? Le pays des vacances ? Le pays des études ? Le pays de notre culture ? C'est tout cela pour moi et probablement pour toi, mais c'est aussi un pays qui me reste étranger, qu'il m'arrive de ne pas comprendre et dont souvent je ne suis pas comprise. « Tu n'es pas toujours la plus belle »... Néanmoins, « Oui, j'ai le mal de toi parfois, même si je ne le dis pas, l'amour c'est fait de ça ».

Et Madagascar, que pourrais-je dire de ce pays, de cette île où je suis née, où j'ai vécu la majeure partie de ma vie ? Qu'elle n'est pas toujours la plus belle mais que je lui reste fidèle ? J'y ai tant de souvenirs qui resteront à jamais gravés en moi, font partie de moi. Tant d'images splendides – rizières vert fluo, couchers de soleil hollywoodiens, sourires d'enfants, plages de rêves, lémuriers aux yeux de velours - et tant d'images lamentables – forêts brûlées, mendiants réfugiés sous le tunnel les soirs de pluie, collines de détritiques puants que se disputent les hommes et les chiens - cohabitent dans l'album stocké dans mon cerveau. Détestation et attirance ; endroit et envers ; beauté et laideur. Je me sens étrangère, je suis étrangère. L'instant d'après je me sens chez moi, je suis chez moi et... je ne suis pas chez moi.

Je vis ici en chimérique, en paradoxes, en incohérences...

Je me souviens de mon retour à Tana après une absence de plus d'un an (lorsque nous étions partis à Montréal). Tu n'étais pas avec moi lors de ce voyage. L'avion approchait d'Ivato, je regardais par le hublot les paysages familiers de rizières et de tamboho sans émotion particulière. Nous avons atterri, j'ai mis mon blouson, j'ai descendu les marches de la passerelle le cœur léger. Puis, j'ai posé les pieds sur le sol malgache : une petite pluie fine s'est mise à tomber, libérant une odeur de terre mêlée à d'autres senteurs que j'étais incapable de détailler mais ce parfum m'a restitué Madagascar, violemment, brutalement. Et, à ma grande surprise, j'ai senti les larmes couler sur mes joues ; des larmes sans sanglots ; juste comme une rivière qui déborde. J'ai tenté de stopper la crue, en vain. Une émotion irraisonnée et surtout inattendue s'était emparée de moi.

J'ai réalisé à quel point j'étais attachée à ce pays, plus que je le croyais, plus que je le voulais. Et, j'avais eu le mal de Madagascar, sans même m'en rendre compte.

Si j'en pars un jour, nul doute que j'aurai le mal de toi, non pas parfois, mais souvent... L'amour c'est fait de ça...

Je relis ces phrases écrites hier ; il en ressort qu'il manque un mot dans la langue française : on est ex-patrié(e) lorsqu'on vit loin de son pays mais rien pour désigner l'étranger qui réside depuis longtemps dans un autre pays que le sien. Reste-t-il toujours l'étranger, tout simplement ? Comme le touriste de passage ? Quelle pauvreté de langage ! En revanche, les Malgaches ont prévu un très joli mot pour désigner les étrangers nés à Madagascar ou y vivant depuis longtemps : *zanatany*, enfant de la terre, enfant du pays... Lorsque tu prends un taxi, lorsque tu entres dans un commerce, lorsque tu vas dans une administration et que d'une manière quelconque (une phrase en malgache, une réflexion qui te trahit) tu fais connaître que tu habites Madagascar depuis Mathusalem, les comportements changent. Tu n'es plus le *vazaha* bête, arrogant, ou trop naïf, ignorant les subtilités du pays ; tu restes le *vazaha* mais le *vazaha zanatany* et c'est comme si on t'avait donné une médaille. Même le chauffeur de taxi, qui a pourtant perdu l'occasion de rouler un *vazaha* de base auquel il aurait pu demander le triple du prix de la course, paraît content de tomber sur un *zanatany* !

Toi aussi, née et ayant vécu hors de France, tu porteras à jamais ces contradictions, comme une souffrance mais aussi comme une richesse.

Je suis bien grave ce soir ; je n'ai pourtant pas de raison particulière à cette gravité. Tout va

bien ici et quand tu m'as appelée je t'ai sentie légère et détendue, profitant de la campagne, du confort d'une vaste maison, de la chaleur d'une superbe cheminée.

Bonne nuit ; dors bien, ma chérie ; je t'embrasse.

De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet : Michael
le 26/11/20

Je suis toute excitée ce matin. J'ai même essayé de te joindre par Messenger mais tu n'étais pas disponible... Je viens de recevoir un e-mail de Nicole Sheppard. Elle me dit que, lors du décès de leur père, Michael, son frère, s'est installé avec son compagnon dans la maison familiale de Virginie. Il l'a entièrement restaurée et meublée dans un style assez avant-gardiste semble-t-il, si j'ai bien compris ce qu'elle écrit. Il s'est donc débarrassé de tous les meubles ; toutefois, il a conservé les papiers de leur père dans des cartons stockés soigneusement dans une dépendance de la villa. Il s'était toujours promis de retracer le parcours de ce dernier qui, en tant qu'officier de marine, a participé à de nombreuses actions des Etats-Unis dans le monde mais il a sans cesse remis au lendemain ce projet d'autant qu'il lui fallait chercher un traducteur car il y avait des documents et des lettres en français.

Tu te rends compte : DES LETTRES EN FRANÇAIS ! et s'il y avait des lettres d'Elisabeth ? Nicole me dit que son frère a promis de fouiller dans les cartons la semaine prochaine et de vérifier ! J'ai l'impression qu'elle est également dévorée de curiosité et qu'elle insistera auprès de Michael s'il oublie ou traîne.
Je croise les doigts !

A demain, je t'embrasse.



De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet : Ma chérie
le 1/12/20

Ma chérie,

Ce n'est tout de même pas une mauvaise note et une appréciation très sévère qui vont entamer ta détermination ! D'accord, tu as récolté plusieurs notes pas très brillantes en histoire depuis le démarrage de ta quatrième année en septembre ! Si les études que tu as poursuivies ne te conviennent pas, bien entendu tu dois changer de voie. Mais il ne s'agit pas de cela ! Tu viens d'accomplir trois années très satisfaisantes ! Tout de même, l'ensemble de tes professeurs se serait déjà rendu compte que tu n'avais pas le niveau requis.

Si ton prof d'histoire a bien prononcé les paroles que tu m'as rapportées, c'est lui qui a un problème pas toi ! Même si tu as totalement loupé le dernier travail que tu lui as remis, même si depuis septembre, tu ne comprends pas ce qu'il attend de toi, son rôle c'est de t'expliquer ce qui ne va pas.

Rien ne me met plus en rage que des professeurs qui osent dire à des étudiants qu'ils sont nuls. Je ne peux admettre qu'ils rabaisent, humilient. De la part de n'importe qui d'ailleurs mais davantage encore lorsque cela émane d'un enseignant.

C'est si facile à ton âge d'être déstabilisé, de perdre le peu de confiance en soi que l'on très a réussi péniblement à amasser.

Toutefois n'oublie pas qu'enseigner à distance est très particulier et que certaines personnes sont très mal à l'aise. C'est peut-être le cas de ce professeur ?

Le métier que tu as choisi te convient tellement bien : organiser les décors d'un film, faire en sorte qu'aucun anachronisme ne s'y glisse ! Un métier qui fait appel à ton côté artiste tout en te permettant d'assouvir ton intérêt pour l'histoire.

Ne te laisse pas démolir !

Au moment où je reviens vers mon ordinateur, j'apprends qu'Anne Sylvestre est morte. Elle a chanté, parmi tant d'autres, une chanson dont j'aurais aimé avoir écrit les paroles. Elles sont si jolies, si tendres, et si justes : « Ma chérie ». C'est un écho à ce que je viens de te dire précédemment :

Va ne retiens pas tes ailes, ma chérie...

Va déplier-les bien tes ailes...

Moi je t'ai lissé les ailes, ma chérie...

Déploie bien grand tes jolies ailes et vole dans la lumière...

Je t'embrasse

De helenevernon99@gmail.com

à alizeevernon@free.fr

objet : Olov

le 5/12/20

Je viens de recevoir par Whatsapp les photos de Olov. Oui, c'est un étalon absolument magnifique !

Le confinement a ses bons côtés : il t'a permis de quitter Paris et te donne la possibilité de monter à cheval régulièrement... J'ai compris, d'après ce que tu racontes que Olov, est plus qu'un moyen de te promener dans la campagne ; il est devenu un compagnon, n'est-ce-pas ? Tu as fait beaucoup d'équitation et tu as eu des affinités avec de nombreux chevaux mais je ne t'avais jamais entendu parler d'un cheval comme tu as parlé d'Olov. Il en est des animaux comme des gens : il y a des rencontres magiques ; un échange de regards, un fluide qui se répand dans tout le corps, voilà qu'on s'aime et on est incapable d'expliquer...

D'après les photos, on sent qu'il mérite son nom – Olov, le feu en Ouzbek - comme tu me l'as expliqué. Son regard est empreint de fierté et son port de tête très élégant. Vivement que je puisse rentrer en France et que tu me le présentes !

Je t'embrasse

De helenevernon99@gmail.com

à alizeevernon@free.fr

objet : Elisabeth

le 7/12/2020

Mon Alizée,

Quelle émotion ce matin : je reçois un message de Nicole Sheppard avec, en pièce jointe, une lettre d'Elisabeth à Nicholas. C'est Michael qui l'a retrouvée. Elle est en piteux état, de l'eau a effacé certains paragraphes mais la signature et l'écriture que je connais bien ne laissent aucun doute : elle est bien de ton arrière-grand-mère.

Je te retranscris les phrases que j'ai pu déchiffrer :

« Nick my love, Comment pourrais-je oublier cette soirée au Negresco ? Il me semble que ce bal (illisible)...Combien de temps restez-vous ? (paragraphe illisible). Cela fait à présent deux mois (illisible). Je ne pense qu'à vous et je garde votre lettre sur mon cœur pour pouvoir la relire, dix fois, vingt fois dans la journée.

*Je vous donne rendez-vous samedi au cap d'Antibes à midi. Nous irons déjeuner chez Maryse. Si vous avez un empêchement, téléphonez à la boulangerie, ils me préviendront. Je vous embrasse et j'attends samedi avec impatience.
Votre Elisabeth »*

La lettre est datée de mars 1947.

Michael me fait dire, qu'il y aura peut-être d'autres lettres : une infiltration d'eau dans la réserve où il a rangé les papiers de son père l'avait obligé à déplacer les documents en vitesse, à en sortir certains des enveloppes dans lesquels ils étaient rangés afin de les faire sécher. Il n'est donc pas certain de les avoir remis tels que son père, très méticuleux, les avait classés. Nicole me précise que son frère a décidé de profiter de cette recherche qu'il effectue pour moi afin de reprendre son projet de retracer la brillante carrière d'officier de marine de leur père.

Même s'il n'y a que cette lettre d'Elisabeth qui a subsisté, c'est déjà un miracle. Je ferme les paupières et je vois ma grand-mère nettement : elle a 20 ans et porte une robe de bal jaune pâle qui met en valeur sa taille très fine, elle valse avec son officier en uniforme sous le majestueux lustre en baccarat du Negresco. On dirait des acteurs échappés d'un film d'Hollywood : je n'en rajoute pas, ils sont parfaitement beaux et ils évoluent dans un décor exceptionnel. Je peux visualiser parfaitement l'endroit, et toi aussi. Je ne savais pas, lorsqu'Elisabeth m'y emmenait boire un thé, que ce palace évoquait pour elle une histoire d'amour.

Quel destin que celui de cette femme si moderne, si indépendante, si jolie et si...autoritaire ! Elle perd sa mère à l'âge de 10 ans et son père se replie sur lui-même, paraissant indifférent à ce qu'elle fait, à ce qu'elle pense. Elle a une grand-mère, heureusement, grâce à laquelle elle ne manquera ni d'attentions, ni d'amour. Elle travaille très jeune chez un notaire, voulant à tout prix montrer à ce père si peu impliqué qu'elle n'a pas besoin de lui, ni affectivement, ni financièrement. Hélas, en 1946, elle perd sa grand-mère. En 1947 elle rencontre Nicholas puis en 49 elle apprend par son patron qu'il a un ami très proche qui s'est installé comme notaire à Tananarive. Elle réfléchit très vite et se dit que partir serait la meilleure solution pour elle. Le décès de sa grand-mère l'a profondément affectée. Plus rien ne la rattache à Antibes. Ceci, je le tiens d'elle mais ce qu'elle n'a pas dit, c'est que probablement elle voulait aussi fuir un chagrin d'amour. Pourquoi son histoire avec Nick s'est-elle arrêtée ? Qui a rompu ?

Elle va donc voir son patron et lui demande si son ami à Tananarive n'aurait pas besoin d'une secrétaire. Et c'est ainsi que deux mois plus tard, elle embarque à Marseille sur le Jean Laborde, paquebot des Messageries Maritimes. Elle ne travaillera pas très longtemps chez le notaire en question, puisqu'elle rencontre ton arrière-grand-père, l'épouse très vite et s'occupe de la gestion de son imprimerie.

Je t'en dirai davantage sur la personnalité très intéressante d'Elisabeth une autre fois. Je dois aller faire quelques emplettes pour Noël et je me sens déjà fatiguée : embouteillages, chaleur, magasins bondés.

Je t'embrasse et t'appelle demain.



Illustration. **Sabella Rajaonarivelo**

De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet : Noël
le 10/12/2020

Noël approche, un Noël si particulier cette année, que ce soit pour Madagascar ou pour la France. Pas de restaurants ni de cafés ouverts en France, la moitié des magasins clos, pas de cinémas, pas de théâtres. Quelle tristesse !

Ici, mis à part le port du masque obligatoire, tout est ouvert et on pourrait croire que la vie a repris son cours normal. Sauf qu'une bonne partie de la population – ceux qui ont de l'argent- sont restés à l'étranger ; quant aux touristes ils sont absents bien évidemment. Des sources de revenus importantes se sont donc taries ; c'est dramatique dans un pays déjà si misérable. Dans le Sud se rajoute la sécheresse.

J'ai bien conscience que toi et moi sommes des privilégiées : toi qui poursuis tes études, moi qui continue à avoir du travail (et même plus que je ne voudrais). Nous ferons tout de même, chacune de notre côté, un bon repas de réveillon en famille ou avec des amis. Néanmoins je me le répète en boucle que « nous sommes des privilégiées », non pas pour m'en convaincre, mais pour tenter de tempérer mon amertume de ne pas être avec toi. J'envisage très sérieusement de quitter ce pays dans lequel la famille vit depuis des générations : les gouvernements et les compagnies aériennes se livrent des combats lamentables dans lesquels les seules victimes sont les passagers. Je ne veux pas savoir qui de la France ou de Madagascar, d'Air France ou d'Air Mad, est responsable. Cela ne m'intéresse pas. Je constate simplement que nous, étrangers, sommes maintenant prisonniers de ce pays. Et, de toute manière, tout le monde sera touché car, lorsque les vols reprendront « normalement », les prix auront grimpé de telle manière qu'il faudra des moyens vraiment importants pour voyager.

Je t'embrasse, ma chérie

De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet : vivre
le 11/12/2020

Mon Alizée,

Tu as raison, aujourd'hui au téléphone je n'étais plus du tout dans le même état d'esprit qu'hier. Pourtant ce que j'ai dit et écrit, je le pensais vraiment et je continue à le penser. Mais, ma colère, mon amertume, ma tristesse, je les ai mises au vestiaire. J'ai cette faculté de pouvoir occulter ce qui m'est insupportable et de ne prendre de la vie que le côté agréable ou drôle. Ce n'est pas de ma part de la lâcheté, du moins je ne le crois pas, c'est un réflexe de survie face à des situations face auxquelles nous sommes impuissants. Je n'ai pas vraiment choisi d'être ainsi ; à grandir dans ce pays, j'ai dû très vite me rendre compte plus ou moins consciemment, que détourner le regard était le seul moyen à ma disposition pour parvenir à dormir, à manger, à vivre.

Toutefois lorsque le hasard place sur mon chemin un enfant perdu, un chien maltraité, un oiseau blessé, tu le sais, je mobilise mon énergie pour agir et trouver des solutions. C'est dérisoire, moins qu'une goutte d'eau dans l'océan mais cela me semble être la seule façon d'aider.

A plus tard, je t'aime.

De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet : Désiré
le 14/12/2020

Après avoir reçu mon message, lorsque tu m'as appelée, tu m'as demandé de te raconter dans les détails l'histoire de Désiré, cet enfant du Sud sauvé grâce à l'intervention conjointe de plusieurs personnes, non, je me trompe, de centaines de personnes. Il est vrai que c'est une histoire qui pourrait, à elle seule, être matière à un roman. Elle est longue. Je ne crois pas pouvoir te la raconter entièrement aujourd'hui car elle n'est belle que par tous les détails qui la composent : c'est un récit à la fois triste, cocasse et émouvant, un récit qui redonne espoir en la nature humaine mais révolte aussi.

Cette histoire s'est déroulée il y a une quinzaine d'années. A une quarantaine de kilomètres de Manakara, dans le sud-est de Madagascar il y avait un minuscule village dont j'ai oublié le nom et dans ce village vivait un enfant d'une dizaine d'années, prénommé Désiré. Il faisait partie d'une famille nombreuse, avait 7 frères et sœurs ; tout ce petit monde partageait la même petite case en bois.

Désiré avait aussi une grand-mère qu'il affectionnait particulièrement. Depuis la mort récente de son mari, elle habitait un peu à l'écart du village, seule.

Un matin l'enfant partit à la recherche d'un essaim d'abeilles : il possédait déjà 3 ruches très rudimentaires qui produisaient une quantité relativement importante de miel très parfumé et apprécié du village.

Il s'enfonça donc dans la forêt, marcha longtemps vers le Nord, préoccupé par sa recherche d'abeilles ; il se rendit compte trop tard que le temps était devenu étrangement menaçant : le vent soufflait, le ciel était noir. Il décida de revenir sur ses pas mais la pluie se mit à tomber violemment rendant sa marche périlleuse. Il trébucha, se blessa à la cheville et au bras. Il interrompit sa marche et se réfugia dans l'anfractuosité d'un rocher qui le protégeait en partie de l'eau. Il ne savait plus si elle venait du ciel ou d'une rivière qui débordait. Elle était partout ; en haut, en bas, venant de l'est ou de l'ouest, tourbillonnant autour de ses pieds nus et jusqu'à ses mollets, giflant son visage avec une force insoupçonnée. Il resta un bon moment sous son abri de fortune espérant que sa cheville irait mieux après un peu de repos. Puis il comprit qu'il avait affaire à un cyclone lorsque le vent forçait encore. Il tenta de braver les éléments, s'éloigna de son rocher mais un bruit sinistre et tout proche couvrit brusquement les sifflements du vent et les mugissements de l'eau. Il s'évanouit avant de comprendre d'où cela provenait.

Il me raconta qu'il ne savait pas combien de temps il était resté inconscient. Quand il ouvrit les yeux, le vent et la pluie étaient toujours aussi forts, il était couché dans la boue, face contre terre avec un poids qui le maintenait dans cette position. C'est l'eau qui tenta de s'infiltrer dans sa bouche et son nez qui l'avait tiré de son évanouissement. Il comprit très vite qu'un arbre s'était abattu sur lui. Il ne souffrait pas trop mais en tentant de se dégager, plusieurs fois il fut sur le point de sombrer à nouveau dans l'inconscience dans la douleur était forte. Quand je lui demandai où il avait eu mal exactement il me répondit « partout ». Et, bien plus tard, lorsqu'il subit une batterie d'exams et de radios, je pus en effet avoir la confirmation que ce « partout » était loin d'être exagéré : on détecta qu'il avait eu les os du bassin fracturés, un bras cassé et une fracture ouverte du tibia, sans compter les multiples griffures que les branches d'arbre avaient infligées à sa peau.

Imagine-toi qu'il réussit malgré tout à se délivrer de l'emprise de l'arbre, lequel selon les mots qu'il employa, ne voulait pas le lâcher. Il en parla comme d'un animal malfaisant qui voulait l'emporter dans sa tanière pour le dévorer.

Puis, me dit-il, il dormit ou plus probablement sombra encore dans l'inconscience. Lorsqu'il retrouva ses esprits le vent et la pluie avaient cessé. Un silence encore plus terrifiant que le tumulte du cyclone s'était abattu sur la forêt méconnaissable : arbres déracinés, sol parsemé de branches cassées gisant dans la boue, oiseaux et insectes absents. Il resta un long moment immobile puis comprit qu'il devait tenter de rentrer chez lui car on ne penserait probablement pas à le chercher là où il se trouvait. Impossible de marcher, ni même de tenter de sautiller sur une seule jambe. La douleur le mordait – c'est encore lui qui utilisa ce mot – s'attaquait à chaque parcelle de son corps. Il se mit donc à ramper, centimètre par centimètre. Il ne se souvient plus pendant combien de temps mais c'est probablement parce qu'il avait eu le courage de se rapprocher du village qu'il fut retrouvé.

On le porta chez la grand-mère qui le fit allonger sur une natte, lui prépara une tisane aux vertus calmantes, l'obligea à avaler quelques fruits puis appela dès le lendemain le vieux Rabe qui cumulait les fonctions de devin et de soignant pour tous les villages du coin.

Rabe fit brûler des herbes spéciales devant l'entrée de la case puis décréta qu'il fallait masser l'enfant.

Désiré raconta quelles souffrances il avait dû subir pendant ces séances de massage, séances qu'il dû subir pendant 3 mois. Toutefois quand, plus tard, je relatai le « traitement » qu'il avait subi au chirurgien qui l'examinait, ce dernier me dit gravement : « certes, ce n'était pas le traitement adapté, néanmoins ce sont certainement ces massages qui ont permis au sang de circuler et ont donc évité la nécrose ».

Voilà donc pour aujourd'hui. La suite du récit plus tard. J'attends moi-même avec impatience la suite de « l'affaire Elisabeth » car Nicole vient de me faire savoir que Michaël avait encore trouvé deux lettres d'elle mais veut finir de trier tous les cartons afin d'être sûr d'avoir trouvé la totalité de son courrier, du moins ce que leur père en a gardé.

Je t'embrasse très fort, mon petit chat.



Illustration. **Mendrika**

De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet : Désiré suite
le 16/12/2020

Désiré resta donc trois mois immobilisé sur sa natte. Sa grand-mère le nourrissait de bouillons qu'elle lui faisait avaler à la cuillère, elle le lavait, elle appliquait des linges mouillés d'eau fraîche sur son visage et son corps. Le guérisseur venait le masser tous les deux jours. Évidemment l'état de l'enfant se dégradait. Les massages avaient évité les escarres et la nécrose de la jambe où se trouvait la fracture ouverte mais cela n'avait servi qu'à prolonger la lente agonie de Désiré. Chacun savait à présent qu'il était condamné. Il avait tellement maigri que le contour de ses os était devenu visible sous la peau. Seule la jambe malade paraissait normale mais c'était l'infection qui avait gonflé les chairs. Les parents, les frères et les sœurs venaient chaque jour lui rendre visite. Le père en larmes n'osait pas dire à la grand-mère qu'elle devait cesser d'espérer. Sans relâche celle-ci prodiguait ses soins à l'enfant qui désormais était dans un état de semi-conscience ; elle refusait d'admettre ce qui paraissait inéluctable.

C'est elle la première qui sauva son petit-fils : sans ses soins il n'aurait jamais tenu 3 mois malgré une constitution solide. Or, c'est au moment où chacun put constater que l'enfant était arrivé au bout de sa résistance, que la fièvre le dévorait et qu'il ne pouvait plus s'alimenter, ni parler, que le père entrevit un rayon d'espoir. Dans la matinée, l'un des villageois qui revenait

de Manakara lui raconta en riant que sur la route il avait croisé une vazaha vraiment drôle car elle était plus grande qu'aucun des hommes qu'il avait pu croiser dans sa vie, avait de longs cheveux jaunes et portait de grosses chaussures qui semblaient peser terriblement lourd : peut-être avait-elle peur de s'envoler car malgré sa haute taille, elle était très maigre.

Le père de Désiré, depuis ce récit, tournait et retournait une idée qui s'était imposée à lui : et si cette vazaha pouvait guérir son fils ? Lorsqu'il était très jeune il avait travaillé pendant 6 mois à Manakara et avait eu l'occasion de fréquenter des vazaha : ils étaient vraiment bizarres et quelquefois désagréables mais il fallait reconnaître qu'ils savaient soigner. Il pouvait en témoigner. C'était d'ailleurs en souvenir de ce séjour et des vazaha qu'il avait cotoyés qu'il avait donné à son fils un prénom français.

Sur ce, il alla rendre visite à Désiré et constata que son état s'était encore aggravé. C'est là qu'il prit la décision de faire examiner l'enfant par la vazaha aperçue par son ami. La grand-mère poussa des cris de réprobation :

- Tu es fou ! Il ne survivra pas à ce trajet ! Et crois-tu que les vazaha soient des magiciens ?
Le père ne l'écouta pas : il alla dans sa case, rassembla quelques affaires, quelques victuailles et le peu d'argent qu'il possédait. Il appela sa femme, lui expliqua ce qu'ils allaient faire puis il chargea sa fille aînée de s'occuper des plus petits.

Lorsqu'ils arrivèrent à la case de la grand-mère celle-ci pleurait à chaudes larmes, persuadée ne plus revoir Désiré. Le père dut faire preuve d'autorité pour pouvoir emmener son fils qu'il chargea sur son dos et l'attacha avec un lamba comme l'on fait avec un bébé que l'on porte à babena. Désiré n'était pas bien lourd mais sa corpulence était celle d'un enfant de dix ans : il fallut un deuxième lamba pour l'attacher solidement à son père. La douleur fit sortir l'enfant de sa torpeur puis il sombra à nouveau.

Ils partirent ainsi et marchèrent de longues heures sous le soleil. Je les imagine si bien : le père avec son fils sur le dos, la mère avec un baluchon sur la tête. Je les vois obstinés et silencieux, muets pour ne pas gaspiller quelques grammes d'énergie inutilement. Je sais qu'ils durent à un moment traverser une large rivière et monter dans une pirogue puis ils eurent à affronter un chemin difficile, pentu, semé de cailloux.

Cette partie du récit je l'ai reconstituée grâce à cette vazaha qu'ils finirent par trouver dans le village indiqué par l'ami du père : elle parlait malgache et avait questionné les parents. Elle faisait partie d'une association de bénévoles québécois qui montraient aux paysans d'autres manières de cultiver et les aidaient à creuser des puits. Ils étaient 5 je crois : trois Québécois et deux Malgaches. La femme était la seule à avoir une formation de secouriste ; elle avait dans sa trousse le matériel nécessaire pour poser une perfusion et réhydrater l'enfant. Elle m'apprit bien plus tard, qu'à quelques heures près, Désiré serait mort : lorsque le père avait défait ses lamba le gamin était inanimé.

La suite, tu l'auras plus tard. Ainsi que je te l'ai dit l'histoire est longue.

De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet : les lettres
le 18/12/2020

Nicole m'envoie un court message whatsapp aujourd'hui : il y a bien deux lettres mais aussi une carte postale d'Elisabeth ainsi qu'une photo d'elle. Michaël n'a plus qu'un carton à fouiller et il scanne tout cela. Il a vraiment fallu que je prenne sur moi pour ne pas supplier que ce soit fait dans la nuit dans l'heure, dans la minute ! C'est vrai, c'est puéril ! Quand je saurai – si je sais un jour – ce qui s'est passé entre Nick et Elisabeth, en quoi cela m'avancera-t-il ? Qu'est-ce qui changera ? Rien pour eux qui sont morts et rien non plus pour moi ! Or,

j'ai le sentiment étrange qu'il y a derrière cette recherche plus que de la curiosité mais je ne parviens pas à mettre un nom sur ce « plus que de la curiosité » !
Toi-même tu t'es un peu moquée de moi quand je t'ai dévoilé toute mon enquête ! Sherlock Holmes n'aurait pas fait mieux, m'as-tu dit en riant !

De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet Désiré suite
le 22/12/2020

La jeune femme vazaha qui avait posé la perfusion trouva un camion rempli de vieux vêtements qui étaient vendus d'un village à l'autre ; le chauffeur accepta l'emmener l'enfant à Manakara. La perfusion l'avait réhydraté et il avait repris connaissance, ce qui signifiait aussi qu'il souffrait et dans ce camion, allongé pourtant sur un énorme tas de linge, il semblait prêt à s'évanouir de douleur chaque fois que le véhicule passait dans une ornière, c'est-à-dire à chaque instant. Son teint était devenu grisâtre tout comme ses lèvres desséchées.

Lorsqu'ils arrivèrent enfin à destination le petit hôpital de Manakara se déclara incapable de soigner Désiré. Ils apprirent alors que des Luthériens avaient un avion privé destiné à leurs urgences. La jeune vazaha eut l'assentiment de son association pour payer aux Luthériens le coût du vol Manakara-Tananarive. Il se trouve que je connaissais vaguement Robert, l'un des Québécois de l'association et c'est ainsi que je fus mêlée à l'histoire : ce dernier m'appela, me demanda si je pouvais venir chercher l'enfant à l'aéroport de Tana et l'emmener à l'hôpital. Il ajouta que l'association ne pouvait plus se permettre de payer des soins ou des médicaments. Je n'hésitai que quelques secondes avant d'acquiescer et d'affirmer que je trouverai dans mon entourage des gens qui voudraient bien aider.

Désiré fut donc installé dans l'avion avec sa mère. L'accompagnaient le pilote et le co-pilote malgaches. Le père remercia tout le monde, dit solennellement au revoir à son fils et expliqua qu'il ne pouvait pas partir. Quant aux membres de l'association, ils devaient eux-aussi rester dans les environs de Manakara afin de terminer leur mission.

J'étais à l'aéroport d'Ivato lorsque le petit avion se posa. Désiré dormait, la mère était recroquevillée contre un siège et paraissait vouloir entrer dans le capitonnage et s'y intégrer. Le pilote me prit à part : « Vous allez avoir du mal à gérer cette femme ; nous n'aurions jamais dû accepter qu'elle vienne avec l'enfant ». Et il me raconta le voyage.

L'enfant avait été attaché à un petit brancard posé sur le siège arrière tandis que la mère était assise à côté de lui. Le CESSNA avait commencé à rouler sur la piste, et avait pris de la vitesse ; c'est alors que la mère avait posé précipitamment sa main sur son épaule en criant. Ce dernier avait d'abord cru que cela concernait l'enfant avant de comprendre ce que la femme vociférait : « Attention, attention, la route s'arrête au bout ! ». Le pilote était parti d'un immense éclat de rire tandis qu'il tirait le manche et que l'avion s'élevait dans le ciel limpide. Alors les vociférations étaient devenues des hululements et son copilote avait dû détacher sa ceinture pour se retourner. Il n'avait trouvé qu'un seul moyen de la faire taire et d'éviter un accident : la gifler ! Les hululements s'étaient transformés en gémissements mais elle n'avait plus prononcé un mot. Elle était toujours tétanisée à l'arrivée à Ivato. Je tentai de la rassurer en lui souriant et en prononçant quelques mots gentils. Elle finit par sortir du CESSNA toujours muette mais tremblant comme une feuille. Sur la route néanmoins, je l'entendis parler à l'enfant qui avait entrouvert ses paupières et semblait l'écouter.

À l'hôpital Désiré fut aussitôt pris en charge, installé dans une petite chambre. Une infirmière privée que j'avais embauchée était chargée de veiller sur lui et sa mère. Je devais repasser le lendemain pour voir le chirurgien et discuter du traitement qu'il fallait envisager.

J'imaginai très naïvement qu'il serait opéré puis rentrerait chez lui au bout d'un mois maximum. Ce que me dit le chirurgien me bouleversa :

- Cet enfant, je ne sais pas ce qu'il va devenir. Il allait mourir et je me demande si, en pensant le sauver, cette femme qui lui a posé une perf' n'a pas juste prolongé son agonie. Il est dans un état général pitoyable. On ne peut pas sauver sa jambe ; il faudrait l'amputer, or il n'est pas en état de supporter une anesthésie. Écoutez, je l'ai mis sous antibio, on va déjà voir comment se passe la semaine, puis on en reparlera. Sa vie ne tient qu'à un fil. Peut-être parlons-nous dans le vide... En attendant, je vous prie de trouver une solution d'hébergement pour la mère : impossible de la garder ici. Hier, elle a creusé un trou dans le jardin de l'hôpital pour ses besoins ! L'infirmière lui a montré les toilettes, lui en a expliqué le fonctionnement mais elle a poussé de hauts cris à l'idée d'utiliser ces inventions barbares...

Je ne trouvai qu'une solution : des bonnes sœurs qui vivaient à une vingtaine de kilomètres et acceptèrent de l'héberger.

Tu t'en doutes, l'histoire n'est toujours pas finie...

Je t'embrasse

De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet : Noël
le 23/12/2020

Alizée chérie,

Impossible de te joindre ces derniers jours ; internet fait des siennes. Je sais que tu passeras le réveillon dans la famille de Laurent coupée en trois pour cause de Covid. Moi je suis invitée chez Isabelle ; il y aura Ando, Jessy, Charles, Antoine, Fidy, trois ou quatre personnes que je ne connais pas ainsi qu'une cargaison d'enfants. Je n'avais pas trop envie de me joindre à eux mais j'ai pensé qu'il fallait que je me secoue un peu. J'espère que de ton côté tu passeras une très bonne soirée.

A demain, ma chérie.

Je t'embrasse fort

PS- Michael a dû partir en Californie avec son ami, ce qui retarde quelque peu l'envoi des lettres promises et ses dernières recherches mais ils seront de retour chez eux la semaine prochaine.

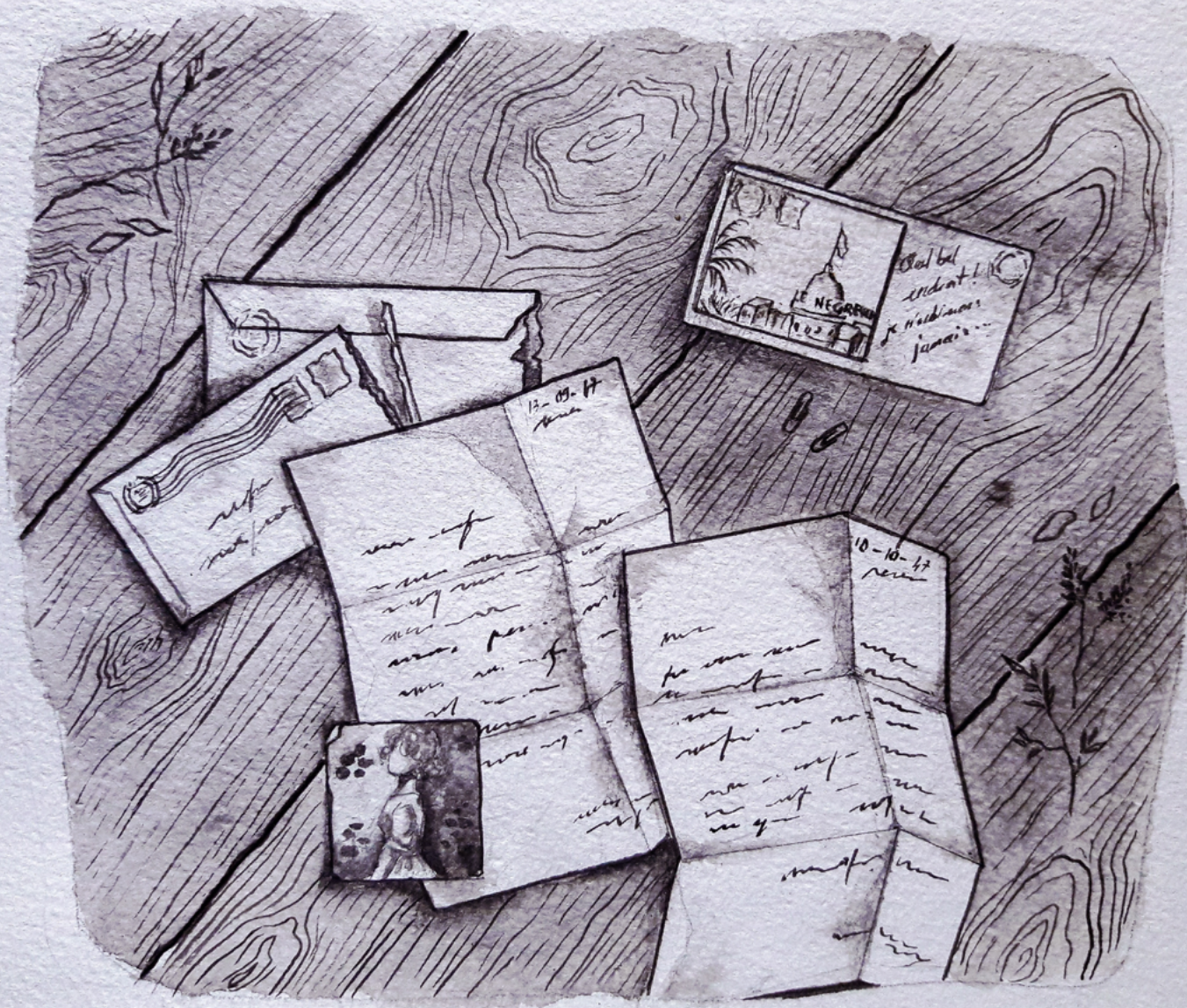


Illustration. **Andou BaliAka**

De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet : Elisabeth
le 31/12/2020

J'ai reçu hier les deux lettres d'Elisabeth, la carte postale et la photo ! Je voulais savoir pourquoi ils avaient rompu mais le mystère s'épaissit au lieu de s'éclaircir. La carte postale est banale : il s'agit d'une photo du Negresco ; Elisabeth a simplement écrit « Quel bel endroit ! je n'oublierai jamais... » faisant allusion évidemment au bal où ils se rencontrèrent.

La première lettre est une lettre d'amour datée du 13 septembre 1947. Je te la scannerai mais en voici les phrases les plus marquantes : « Je m'éveille le matin avec le sourire quelles que soient les tâches qui m'attendent et je m'endors le soir avec le sourire même si la journée n'a pas été facile. Tu m'accompagnes partout ». Plus loin : « Je sais quel engagement je prends en épousant un officier de marine, je t'attendrai sans jamais me plaindre lors de tes longues absences » (...) « J'ai trouvé une vieille Américaine qui a accepté de me donner des cours d'anglais et il paraît que je progresse vite (...). Plus que quelques affaires à régler et je te retrouverai à New York. Mon cœur bat si fort en écrivant ces mots ; je suis si heureuse, Nick chéri, Je t'aime, je t'aime. »

Une lettre qui montre que Nick l'avait demandé en mariage, qu'elle devait aller s'installer aux Etats-Unis, qu'il souhaitait rester dans la marine.

Mais voilà la seconde lettre écrite à peine trois semaines après la précédente :

Antibes, le 10 octobre 1947

Nicholas,

J'ai bien reçu ta lettre. Ne t'inquiète pas, je n'avais pas encore acheté mon billet. Quand bien même je l'aurais fait j'aurais refusé que tu me le rembourses : une pareille leçon vaut de l'or et je m'en souviendrai toute ma vie !

Je te revois assis là dans ce fauteuil, il y a un mois à peine ; tu me tenais la main et tu me regardais avec adoration en débitant de fantastiques serments d'amour, en ayant l'air de rêver tout haut à l'avenir extraordinaire qui nous attendait, aux adorables enfants que nous aurions, etc.

Je t'en prie, laisse tomber l'armée et va à Hollywood proposer tes services. Quel merveilleux acteur tu fais ! Je ne dois pas être la première à qui tu joues cette sérénade ! J'imagine que dans chaque port de la méditerranée il doit y avoir une pauvre fille crédule qui reçoit la même lettre que tu as pris la peine d'écrire en plusieurs exemplaires !

Garde bien précieusement ton « honneur » ainsi que tu l'écris. Je ne sais pas ce que cela veut dire et ne veux pas le savoir. N'essaie surtout pas de me l'expliquer. Je ne lirai plus un seul mot de toi.

Elisabeth

Impossible de deviner ce qui s'est passé. Avec les éléments que je possède à partir des allées et venues de l'USS Fargo faciles à connaître, des dates des différentes lettres que j'ai en ma possession et de quelques indices donnés par leur contenu, voici ce que je sais avec certitude :

- Ils se rencontrent en janvier ou février 47 à Nice à l'occasion d'un bal au Negresco.
- Deux mois plus tard, fin mars 1947, le croiseur USS Fargo quitte Villefranche-sur-mer et retourne aux Etats-Unis
- En mai 1947 le navire revient en méditerranée et y reste jusqu'au 13 septembre
- Carte postale d'Elisabeth datée du 20 septembre 1947
- Lettre d'amour d'Elisabeth datée du 28 septembre.
- Dernière lettre d'Elisabeth du 10 octobre en réponse à une lettre de rupture qu'elle reçoit de Nicholas.

Je ne veux pas croire à l'explication d'Elisabeth, à savoir que Nicholas était un séducteur de pacotille. La demande en mariage, le billet d'avion, les serments échangés... Tout laisse penser à un amour sincère et partagé. Alors ???

Alors, nous n'en saurons pas davantage ! Je suis allée au bout de ma recherche ; il n'y a plus rien à trouver. Je vais traduire ces lettres en anglais ainsi que je l'ai promis à Nicole.

Ainsi se termine 2020. Je suis triste pour Elisabeth même si c'est ridicule. Je suis triste que tu sois loin et surtout de ne pas savoir quand il sera possible de nous revoir, triste de voir dans quel état se trouve le monde. Je te serre fort contre mon cœur et je t'embrasse.

J'oubliais de te dire que la photo n'est pas une photo d'Elisabeth. Il s'agit d'une photo ancienne en noir et blanc d'une jeune femme. Michaël a dû penser qu'il s'agissait d'Elisabeth car la coiffure situe le cliché à la fin de la guerre.

De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet : Désiré suite
le 02/01/2021

Avec les vœux à présenter aux uns et aux autres, les nombreux mails que j'ai à écrire, j'oubliais de te raconter la suite de l'incroyable histoire de Désiré.

Je l'avais laissé dans sa minuscule chambre d'hôpital à Tana, entre la vie et la mort. A la grande surprise de tout le personnel médical, c'est la vie qui l'emporta. Cet enfant qui n'avait jamais pris un antibiotique de toute son existence fut particulièrement réceptif aux médicaments. Quinze jours après son admission à l'hôpital il allait déjà mieux.

J'allais le voir tous les deux jours. La fracture ouverte était terrible à voir : l'os noirci émergeait des chairs gonflées. Il ressemblait si peu à un os que l'enfant croyait que c'était une branche d'arbre qui était plantée dans sa jambe. Il le dit à l'infirmière en demandant quand on lui ôterait ce bout de bois qui le blessait.

Un jour je vins avec une petite radio et des écouteurs. Je les plaçai dans ses oreilles et choisis une station qui diffusait de la musique. Alors je vis son visage se transformer sous l'effet de la surprise et du ravissement. Jamais, je pense, cadeau ne fit autant plaisir ! Il écoutait de la musique jour et nuit ; je pense que cela l'aidait à supporter la douleur, la solitude, la peur. J'avais alerté à Tana tous les amis et les connaissances que j'y avais et je recevais de l'argent des uns et des autres. Mon amie Aline qui travaillait au Lycée Français parla de Désiré aux élèves qui en parlèrent à leurs parents. Une vague de générosité déferla et chacun voulut, en fonction de ses moyens, aider Désiré. Une jeune femme indienne m'envoya une somme importante, un couple d'Italiens fit porter une télévision à l'enfant. Il apprécia le cadeau mais j'eus la certitude que la musique restait sa préférence. Il fit une ou deux réflexions qui m'amusèrent beaucoup : « Il n'y a que des vazaha dans cette télé ! Et ils sont tout le temps dans le bruit avec des voitures au milieu de villes qui n'existent pas ! » Les villes qui n'existaient pas, c'était Paris ou New York qui servaient de cadre à des séries policières passant en boucle. Des villes lui paraissant inventées par un auteur de science-fiction particulièrement imaginaire. Même s'il ne savait pas lire. Même s'il ignorait le mot « science-fiction ». Désiré était donc sorti de son état de torpeur. Certes il se fatiguait vite, certes il était très maigre mais ses yeux brillants témoignaient de sa volonté de vivre.

Toutefois le chirurgien me convoqua et modéra mon optimisme : « Il est toujours inopérable et si son état général s'améliore, il ne reste que la solution de l'amputation. Je peux vous dire que la vie d'un enfant unijambiste dans le village d'où il vient va être difficile. Chacun doit être utile et lui va être une charge ! Enfin, nous verrons, il faut encore attendre pas mal de temps avant de risquer une anesthésie générale ».

Une fois rentrée chez moi, je réfléchis longuement : mort ou amputation, voilà les deux possibilités qu'envisageait le professeur Rajaonah. Et s'il y en avait une troisième ? Il fallait poser autrement la question. Je repris rendez-vous avec lui.

- Si nous étions en France, si l'argent n'était pas un problème, existerait-il un moyen de sauver la jambe de Désiré ?

Le chirurgien me regarda en haussant ses sourcils :

- Peut-être, oui...il est assez jeune pour cela...il n'a pas fini sa croissance...possible...en effet.

Et il bredouilla des mots indistincts dans sa barbe, se parlant à lui-même. Puis s'adressant à nouveau à moi :

- Mais nous sommes à Madagascar et je ne peux rien faire ! À quoi servent les « si » ? À nous donner des regrets, c'est tout !

- Laissez-moi un peu de temps, s'il vous plaît. Pouvez-vous me faire parvenir les radios de la jambe ? Je veux tenter quelque chose...

À peine étais-je sortie de l'hôpital que je contactai mon amie Claire à La Réunion. Son mari

était médecin à Saint-Pierre. Je lui décris la situation. Une semaine plus tard elle me rappela : un chirurgien orthopédique s'était porté volontaire pour opérer l'enfant. Je compris vaguement le procédé employé : on enlèverait les extrémités noyées de l'os cassé, on assemblerait les deux parties saines qui se resouderaient ; ensuite on obligerait l'os à s'étirer afin de récupérer la presque totalité des parties ôtées, soit plusieurs centimètres. C'est un fixateur externe qui y pourvoit : vissé dans l'os de la jambe, il agirait comme un tenseur. Régulièrement, par un réglage de boulons, il agirait sur l'os encore malléable car appartenant à un enfant en pleine croissance. L'hôpital offrait ce fixateur : c'était un cadeau d'une valeur de 10 000 euros. Il restait à trouver de l'argent pour le voyage de l'enfant et pour son séjour en milieu hospitalier.

Ce n'était plus qu'une question de sous ! Claire et moi nous décidâmes d'exploiter tous les moyens possibles pour en trouver. Elle fit passer des messages à la radio réunionnaise. Quant à moi j'écrivis un article que le directeur du journal du quotidien malgache le plus lu plaça en première page.

Tant de gens furent merveilleux, d'une générosité incroyable : alors que je me demandai comment mettre en place une structure officielle qui permette de recueillir les dons destinés à Désiré, l'argent se mit à affluer, venant des quatre coins du monde. Des Malgaches résidant au Canada ou en Nouvelle Calédonie libellèrent des chèques à mon ordre avec confiance. Claire de son côté réunit une somme absolument inespérée. Il ne fallut que 15 jours pour être en possession de tout l'argent nécessaire au voyage et au séjour de l'enfant à La Réunion. Deux mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Désiré à l'hôpital de Tana. Crois-tu que l'histoire touche à sa fin ? Qu'il a été opéré, qu'on a fait la fête et qu'il est rentré chez lui ? Pas du tout. La suite demain.

Apéro Skype ce soir à 18 heures, heure de Mada ?

Je t'embrasse fort et te serre dans mes bras. En écrivant cela il me semble sentir l'odeur de tes cheveux et celle de ta peau...

De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet : Désiré toujours
le 04/01/2021

Nous avons l'argent, nous avons le chirurgien, nous avons le fixateur. Désiré semblait ressusciter de jour en jour même si sa maigreur était encore effrayante. C'est donc avec la certitude de lui obtenir son passeport ou du moins un laissez passer très rapidement que j'allai voir sa mère. Il fallut une bonne heure et l'aide de deux interprètes qui ne s'accordaient pas toujours sur le sens de ce qu'elle disait pour que je comprenne enfin que Désiré n'avait pas d'existence légale ; il n'avait jamais été déclaré, pas plus que ses frères et sœurs !

Le problème majeur était l'absence du père resté dans son village. Car Madagascar a hérité du code Napoléon et ne l'a pas réactualisé si bien que le chef de famille est toujours le père. Pour déclarer l'existence d'un enfant il doit être présent. Il aurait été trop long et trop onéreux d'aller le chercher. Une amie avocate à laquelle j'avais téléphoné pour avoir des conseils me dit : « Vu l'urgence, tu n'as qu'une solution : déclarer le père mort, ainsi c'est la mère qui devient chef de famille et c'est elle qui, devant le tribunal, va déclarer l'enfant. Je m'occupe d'accélérer la procédure ».

Je ne sais comment elle se débrouilla mais en dix jours Désiré eut enfin une existence légale et un passeport.

Tandis que nous sortions du tribunal, la mère s'adressa à l'avocate ; elle parlait lentement, son vocabulaire était simple, je n'avais pas besoin de traducteur pour la comprendre :

- J'ai dit oui tout le temps, c'est bien ce qu'il fallait faire ? Je ne comprends pas bien la langue d'ici.

- C'était parfait !

- Est-ce que le juge a demandé si j'étais bien la mère de Désiré ?

- Oui, vous avez bien compris !

- Parce que je ne suis pas sa mère !

L'avocate et moi nous nous regardâmes, ahuries, pas certaines d'avoir bien entendu...

- Vous n'êtes pas la mère de Désiré ?

- Non ! Sa mère est morte il y a longtemps, je suis la deuxième épouse de son père. C'est grave d'avoir dit ça au juge ?

- Non, non ! bredouilla l'avocate mais nous dûmes nous assoir sur un muret qui se trouvait là car un fou rire nerveux nous empêcha de marcher pendant un bon moment. La « mère » nous fixait, perplexe ne comprenant pas la cause de toute cette hilarité.

Désiré avait donc été déclaré comme le fils d'un homme décédé et d'une inconnue !

Nous avons l'argent, nous avons le chirurgien, nous avons le fixateur, nous avons le passeport.

En route pour aller acheter le billet, j'appelai Claire :

- C'est bon ! Désiré va pouvoir arriver par le prochain avion...

- Non !

- Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

- Les anesthésistes ne veulent pas prendre le risque d'endormir l'enfant. Ils ont consulté les différentes analyses et craignent que l'enfant ne supporte pas une anesthésie aussi longue...

- Tu leur as expliqué que personne ne leur fera de reproches ni de procès, que nous savons tous qu'il y a des risques mais que...

Elle me coupa :

- J'ai dit et redit tout cela ! Ne prends pas le billet ! Laisse-moi encore un peu de temps, je vais voir ce que je peux faire...

Le professeur Rajaonah me téléphona :

- Où en êtes-vous ? Il faut prendre une décision à présent...

Tout le monde était stressé : nous avons remué ciel et terre afin qu'il puisse aller à La Réunion.

Le lendemain Claire rappela :

- Le chirurgien français viendra à Madagascar par le premier avion. Il sera accompagné d'une infirmière et apportera tout le matériel nécessaire dont le fixateur. Il a pris contact avec le professeur Rajaonah. Tout est arrangé ! Ils opèreront Désiré ensemble à l'hôpital de Tana.

Tous ceux qui s'étaient impliqués dans le sauvetage de Désiré – car c'en était vraiment un – ne se réjouirent que lorsqu'ils virent descendre de l'avion le chirurgien escorté de son infirmière. Nous avons eu si peur d'y croire, peur qu'un nouvel obstacle inattendu apparaisse au dernier moment.

La suite un autre jour... À revivre ces moments la fatigue et le stress s'insinuent en moi !

Je t'embrasse.

De helenevernon99@gmail.com

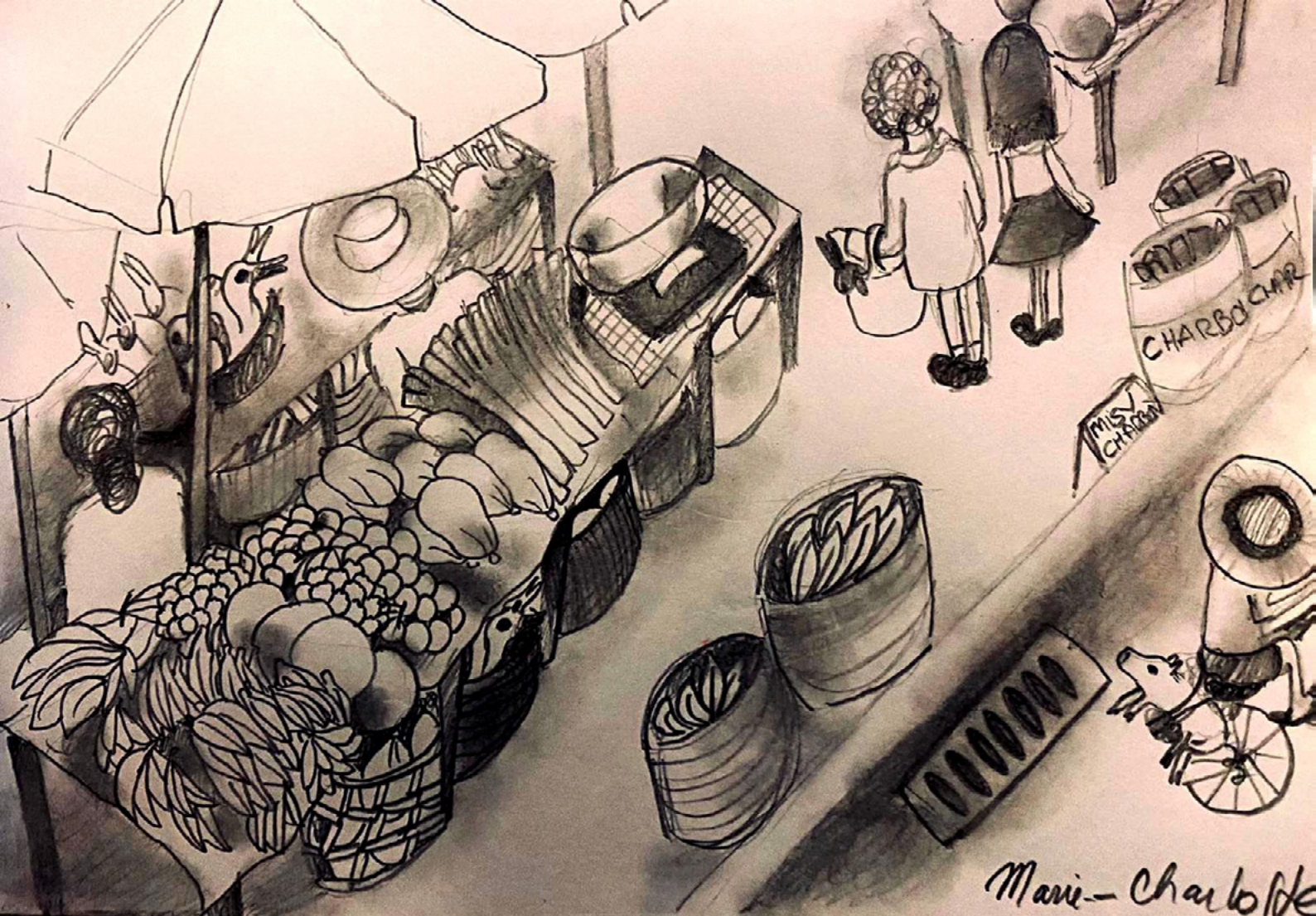
à alizeevernon@free.fr

objet : Chaplin

le 08/01/2021

Sur la 3, un documentaire remarquablement intéressant sur la vie et l'œuvre cinématographique de Chaplin. Essaie de le regarder en replay et dis-moi ce que tu en penses. Je suis curieuse d'avoir ton sentiment, à la fois parce que tu étudies dans une école de cinéma et à la fois parce que tu es du XX^e siècle. Quel regard portes-tu sur le siècle précédent dont plusieurs facettes sont révélées au travers de la longue existence de Chaplin ?

À demain. Je t'embrasse



De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet : Disney
le 11/01/2021

Ma chérie,

J'ai reçu ce matin les vœux de Nicole ; elle me remercie vivement d'avoir traduit les lettres d'Elisabeth ; me dit qu'elle est aussi curieuse que moi de savoir ce qui s'est passé entre Elisabeth et son père. À sa grande surprise, Courtney, sa fille, a trouvé cette histoire très romantique et s'est montrée vivement intéressée ! Elle aussi a retracé l'itinéraire du croiseur USS Fargo en 1947 à l'aide de documents trouvés sur Internet. Il n'y a guère que Michaël qui est indifférent à tout cela et n'a accepté de se lancer dans ce fastidieux travail de recherche des lettres que pour faire plaisir à sa sœur qu'il aime énormément. C'est du moins ce que Nicole m'a dit.

J'étais bien certaine que le documentaire qui retrace la vie de Chaplin te passionnerait. Je savais aussi qu'une larme t'échapperait lorsque Chaplin retourne aux Etats-Unis après 20 ans de bannissement pour recevoir un oscar d'honneur. Et tandis que le public applaudit, applaudit pendant de longues minutes, son émotion est si visible, si intense qu'elle ne peut laisser personne indifférente.

J'ai eu envie de revoir le Kid et les Temps Modernes avec toi.

Je me doutais que certains passages t'amèneraient – toi qui es une enfant du XXI^e siècle à quelques recherches sur des moments de l'histoire que tu connais mal mais je ne m'attendais pas à ce que tu as découvert en t'informant sur le maccarthysme !

Pourquoi as-tu brisé mes illusions sur Walt Disney ! Je l'imaginai, à l'instar de beaucoup

dans le monde, comme un grand enfant adorable, aimant les gens, les animaux, les fleurs, avide d'un univers de beauté et de justice. J'ai dû faire des recherches de mon côté, non par méfiance envers toi et le sérieux de tes sources, mais comme on se frotte les yeux lorsqu'on doute de ce que l'on voit, persuadé que ce geste gommait une vision inexacte. Hélas la réalité est bien là, attestée de toute part : Walt Disney était raciste, antisémite, délateur... J'en reste bouche bée !

Je t'embrasse

De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet : Désiré, suite et fin du récit
le 13/01/2021

Cette fois tout était prêt : les deux chirurgiens – le Français et le Malgache – interviendraient ensemble. Désiré était toujours dans un état de maigreur pitoyable et son état général pas fameux. Néanmoins on ne pouvait plus reculer l'intervention. Il fallait prendre le risque. L'opération dura plusieurs heures ; par deux fois, l'équipe médicale eut besoin de sang car l'enfant en avait beaucoup perdu.

Nous étions quatre ou cinq à attendre dans le jardin de l'hôpital. Lorsque les médecins et les infirmières, à peine sortis du bloc, vinrent nous rejoindre pour nous apprendre que tout s'était bien passé malgré une alerte durant laquelle le cœur de Désiré avait flanché, une intense émotion nous étreignit. Nous la partageâmes immédiatement avec tous ceux qui nous avaient aidés y compris des inconnus à l'autre bout du monde qui par leurs dons avaient rendu l'opération possible.

Dans les jours qui suivirent Désiré fut un véritable héros : on parla de lui dans la presse, à la radio. On vint le voir, lui apporter des bonbons, des chocolats. Des enfants de son âge défilèrent dans sa chambre avec des dessins qu'ils lui offrirent. À une vitesse incroyable il se rempluma. Les séances d'étirement de sa jambe étaient une véritable torture qu'il supportait avec un courage admirable : des boulons réglaient la longueur du fixateur externe et, comme on l'aurait fait pour régler une machine, on les serrait avec une clef, obligeant l'os à s'étirer pour regagner les centimètres qui manquaient. Lors de ces séances je voyais l'enfant rejeter la tête en arrière, son visage prenait la couleur de la cendre mais il se contentait de faire claquer sa langue contre son palais accélérant le rythme en fonction de l'intensité de la douleur. Jamais un cri. Jamais un gémissement.

Tout à notre euphorie et centrés sur l'état de la jambe de Désiré, nous n'avions pas réfléchi à ce qu'il se passait dans sa tête. Nous considérions que nous l'avions sauvé, ce qui était certainement vrai, et, très naïvement, sans l'exprimer vraiment, nous pensions qu'il nous en serait reconnaissant ou tout au moins que la gentillesse serait sa façon de remercier le ciel, la vie, Dieu, le destin...

Ce n'est pas vraiment ce qui se passa ! Un incident aurait dû, déjà à l'hôpital, nous alerter. Les membres de l'association qui s'étaient occupés de Désiré à Manakara étaient retournés dans son village pour donner des nouvelles de sa santé. Ils avaient filmé toute la famille réunie devant la case : la grand-mère, les frères et sœurs, un ou deux cousins et le père bien entendu qui, gravement, avait prononcé un discours à l'intention de son fils ; il lui demandait de remercier Dieu d'abord, les vazaha ensuite, le personnel soignant enfin, et d'être toujours aimable et respectueux. Les images me parvinrent sur une clef USB. J'installai mon ordinateur portable sur le lit de l'enfant qui regarda attentivement le petit film. Il ne sourit qu'une fois, lorsqu'il y eut un gros plan sur le visage de sa grand-mère et ne manifesta aucune émotion le reste du temps. Lorsque la projection fut terminée, il s'adressa en malgache à l'infirmière qui était là :

- Ils ne sont pas propres, ils sont pauvres et n'ont même pas de chaussures ! lui dit-il avec mépris en haussant les épaules.

- Il s'agit de ta famille et ils t'aiment ! répliquai-je avec indignation en demandant à l'infirmière de traduire bien précisément mes paroles.

Puis Désiré quitta l'hôpital et fut accueilli par un établissement religieux non loin de l'hôpital. Il fallait en effet continuer à étirer régulièrement sa jambe et procéder à divers contrôles. Au bout de trois semaines l'établissement en question ne voulut plus de lui : il était désagréable, exigeant, prétentieux, se prenait pour un prince à qui l'on devait tout, nous affirma le directeur en nous décrivant quelques situations concrètes. Il nous fallut du temps pour réaliser combien nous avons tous été imprudents, inconscients, stupides, de gêner outrageusement cet enfant qui avait eu jusque-là une vie plus que modeste dans un village où chacun travaillait dur, savait qu'il était à la merci d'une maladie, où la mort rodait et emportait régulièrement un parent, un ami. Évidemment nous ne pensions pas que lui apporter des gâteaux, des dessins, une radio, était outrancier. Nous n'avions comme objectif que de tenter par des moyens qui nous paraissaient dérisoires de contrebalancer, comme nous le pouvions, ses souffrances. Ce n'est qu'après réflexion que nous comprîmes que nous lui avons fait croire qu'il était le centre du monde, un personnage tellement important que sa vie valait tous les efforts : les médecins se déplaçaient pour lui, la radio parlait de lui, on lui offrait des présents. Bref, nous lui avons tourné la tête.

Nous finîmes par lui trouver un hébergement dans un couvent chez des sœurs. Il n'y avait pas d'autres pensionnaires chez elles sinon une jeune fille qui avait été frappée par la foudre quelques années auparavant et entièrement brûlée. Bien que son visage ait été épargné par les brûlures, elle refusait absolument de sortir et de rencontrer des gens en dehors des religieuses. Néanmoins elle fit une exception pour Désiré et entreprit de lui apprendre à lire et écrire. Pendant les mois qu'il passa au couvent, les sœurs ne se plaignirent pas de lui et nous fûmes persuadés qu'il avait remis sa tête à l'endroit.

Les mois s'étaient écoulés : à présent il marchait et, grâce à une talonnette dans sa chaussure, il boitait à peine.

Il nous restait de l'argent des donateurs. Nous demandâmes à Désiré s'il souhaitait poursuivre des études : il était intelligent, avait appris rapidement à lire et se débrouillait même en français. Il acquiesça et intégra donc une pension où il fut détesté en deux mois. Il repartit donc dans son village et l'argent qui nous restait servit à d'autres enfants malades.

Je n'ai plus jamais eu aucune nouvelle de Désiré. Je me demande souvent ce qui lui reste aujourd'hui de sa longue incursion dans la capitale au milieu de gens dont il comprenait à peine ou pas du tout la langue, de ses souffrances, de son passage chez les sœurs auprès de cette jeune fille traumatisée, de cette pension où il ne put s'intégrer. A-t-il retrouvé l'affection de sa famille ? S'occupe-t-il toujours de ses abeilles ? Lire et écrire lui a-t-il été utile ? Songe-t-il quelquefois à ceux qui ont tant fait pour lui ? Et de quelle manière ?

Je ne serais pas surprise qu'il pense qu'après l'avoir soigné, nous nous sommes désintéressés de lui et qu'il n'éprouve que rancœur à notre égard...

À bientôt, ma chérie. Je t'appelle ce soir.

De helenevernon99@gmail.com

à alizeevernon@free.fr

objet La haute ville

le 18/01/2021

Ces derniers temps mes traductions sont loin d'être passionnantes : des industriels de Milan qui m'envoient des dossiers remplis de termes techniques. J'ai signé une clause de confidentialité mais je t'assure qu'ils n'ont aucun souci à se faire. J'ai envie de dormir lorsque je lis

une de leurs pages et ce n'est pas ce genre de littérature que je vais partager avec mes amis ! Néanmoins je ne devrais pas me plaindre : c'est un travail qui me fait vivre correctement et me permets de m'organiser comme je le veux.

Aujourd'hui par exemple j'ai pris le temps de faire visiter la ville à Marie, qui vient d'arriver à Madagascar et va travailler à la Société Générale. Nous nous sommes rencontrées grâce à ta cousine Léa. Je l'ai emmenée dans la haute ville, dans quelques ruelles préservées où l'on peut encore admirer l'élégance de certaines maisons, pas obligatoirement les plus riches. Évidemment j'ai tenu à lui faire visiter le musée de la photographie, pour les photos qui y sont exposées et les films qui y sont projetés mais aussi pour qu'elle puisse voir la restauration de la maison, l'aménagement du jardin, la sérénité du lieu.

J'ai absolument refusé de m'approcher du palais de la reine et de risquer de voir l'immonde colisée qui y a été construit.

Puis je l'ai trainée dans certains escaliers vertigineux dont celui qui relie la haute ville à Mahamasina. Malgré la volonté de certains d'enlaidir à tout prix cette ville, d'en détruire son charme, son histoire, son harmonie, il restait des parcelles de magie accrochées çà et là lors de notre ballade et j'ai aimé les partager avec Marie.

Je t'embrasse, ma puce.



Illustration. **Andou BaliAka**

De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet : que jamais ni fièvre, ni peste...
le 20/01/2021

Alizée chérie,

Je viens de recevoir les vœux d'un ami qui emprunte à Nicolas Rapin (ami d'Henri IV, pour te situer l'époque) quelques vers à cette occasion :

Ventz, soufflez en toute saison
Un bon air en cette maison;
Que jamais ni fièvre, ni peste,
Ni les maux qui viennent d'excez
Envie, querelle ou procez,
Ceulx qui s'y tiendront ne moleste.

Voilà un sonnet tout à fait d'actualité ! Vivement la fin de cette pandémie, la fin de toutes ces élucubrations à la télé, la fin de ces incohérences dont nous abreuvant les gouvernements. Vivement que nous puissions voyager !

Toi, au contraire de tant d'étudiants, tu travailles en présentiel dans ton école de cinéma et c'est tellement appréciable ! Je suppose que vous pourriez par visio-conférence vous débrouiller mais, tout de même, comme c'est difficile à votre âge de ne pas pouvoir bavarder, aller prendre un café avec des amis ! Je me remémore mes propres études, quand nous bossions en groupe sur un même sujet à la bibliothèque : nous chuchotions pour ne pas perturber la salle mais régulièrement nous parsemions le travail de fous rires contenus, quelquefois tellement contenus, qu'il nous fallait sortir ! Les moments partagés sont évidemment les meilleurs souvenirs des études et je plains tous ceux, nombreux, qui en sont privés...

J'ai bien reçu le relevé de notes (brillantes) et d'appréciations élogieuses que tu m'envoies. Je me doutais bien que tes notes remonteraient en flèche ! et par conséquent ton moral aussi... Concernant ton stage, il est probable, comme tu me l'as dit, qu'il sera reporté mais c'est un moindre mal, n'est-ce-pas ?

Je t'embrasse très fort. Apéro skype ce soir ?

De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet coup de théâtre
le 22/01/2021

Petite chérie,

Il semble que le mystère Elisabeth-Nicholas soit résolu ! Je sais pourquoi ils ont rompu ou plutôt pourquoi il a rompu. Un vrai roman dramatique à souhait. Mais je t'explique d'abord comment j'ai eu la clef de l'énigme : Courtney, la fille de Nicole est allée passer des vacances chez son oncle Michael. Tu te souviens qu'il habite la maison de ses parents décédés. Nicholas, apparemment, ne jetait aucun document. Michael avait donc entreposé des cartons entiers remplis de papiers dans une dépendance. A la demande de sa sœur il avait soigneusement épluché tout le contenu de ces cartons pour chercher d'éventuelles lettres d'Elisabeth. Courtney, excitée par la curiosité, sachant aussi qu'une inondation avait, quelques années auparavant, obligé son oncle à sortir des dossiers, à les ouvrir, à les déplacer, a voulu fouiller à nouveau les cartons. Michael a ronchonné en lui disant qu'il avait cherché consciencieusement et que, mis à part les deux lettres et la carte postale, il n'y avait rien d'autre. Elle perdrait son temps. Courtney a haussé les épaules et a quand même voulu chercher. Elle a eu RAISON !

En effet, dans une chemise qui contenait des documents sur le trajet du croiseur Fargo en méditerranée, il y avait une enveloppe fermée et oblitérée adressée à Elisabeth Taxil, 6 avenue Gambetta, Antibes. Il y avait plusieurs cachets de la poste. Le premier montre que cette lettre a été postée de New-York en date du 3 janvier 1948. Puis un autre cachet rectangulaire, de grande taille, barre l'enveloppe en diagonale : « N'habite plus à l'adresse indiquée ». Un troisième date la réexpédition d'Antibes du 2 février 48.

Si Michael n'a pas pris garde à cette enveloppe c'est qu'il cherchait des lettres d'Elisabeth et non pas de son père. Il a dû voir l'écriture et n'a pas pris la peine de lire à qui elle était adressée.

Nicholas possède une écriture très lisible et son français est parfait ; Nicole m'a dit qu'il avait eu une nurse française et avait continué à étudier cette langue au lycée et à l'université. J'ai photographié sa lettre et l'ai incluse ci-dessous pour que tu en prennes connaissance avant que je fasse mes commentaires.

1 janvier 1948

Liz chérie, permets-moi de t'appeler ainsi, car tu es et restera chère à mon cœur,

J'ai lu et relu tant de fois ta lettre du 10 octobre avec, chaque fois, le cœur déchiré sachant combien je t'avais fait souffrir et combien tu dois souffrir encore. Ces douleurs-là on les porte en soi pour toujours. Je le sais car j'éprouve les mêmes.

J'espère que tu liras cette lettre, j'espère que tu pourras me pardonner même si je ne me fais guère d'illusions, j'espère surtout que tu sauras que j'ai toujours été sincère avec toi. Il m'était impossible de m'expliquer jusqu'à présent.

Nous nous sommes rencontrés le 28 février 1947 lors de ce bal donné au Negresco en l'honneur de l'USS Fargo. Je n'ai jamais oublié la date. Puis nous nous sommes revus trois fois : un soir nous sommes allés ensemble voir le film Laura d'Otto Preminger, puis un dimanche nous avons fait une longue promenade au cap d'Antibes sur la plage de la Garoupe et, quelques jours avant mon départ, nous sommes allés dîner au Casino de Juan les Pins, mélancoliques, car nous savions que nous avions peu de chances de nous revoir. Toutefois, même si entre nous une attirance réciproque était évidente, même si nous avons échangé quelques baisers passionnés sur la plage, nous nous connaissions trop peu pour envisager un avenir ensemble. Je t'ai dit adieu ; j'avais une enclume à la place du cœur.

Quelques jours auparavant, alors que nous marchions main dans la main au moment du soleil couchant sur cette plage de la Garoupe que je viens d'évoquer, tu m'as demandé si j'avais une fiancée aux États-Unis. T'en souviens-tu ? Je t'ai répondu avec sincérité que je n'étais pas fiancé officiellement mais qu'en Virginie dans la ville de mon enfance, une jeune femme que je connaissais depuis longtemps car elle était l'amie de ma sœur cadette, m'attendait. Sa mère jugeait qu'elle était encore trop jeune pour s'engager - nous avons presque 10 ans d'écart - et nous avait demandé de patienter ; elle voulait être certaine que notre attachement était fort et réciproque.

Donc je suis rentré aux États-Unis et j'ai revu Susan - c'est le nom de cette jeune femme. J'ai eu, comme la plupart des membres de l'équipage du Fargo, une longue permission que j'ai passée chez moi à Fort Belvoir en Virginie. J'étais heureux de retrouver Susan ; il y a eu un dîner chez sa mère (elle a perdu son père il y a deux ans) avec mes parents. Je ne sais comment ils en sont venus à sous-entendre que désormais si nous voulions nous marier, ils n'y mettraient pas d'obstacles. C'est ainsi que nous nous sommes fiancés. Personne ne m'y a forcé : j'appréciais Susan depuis des années. Je ne peux pas parler de coup de foudre mais je ne veux pas te dire non plus que j'envisageais cette union comme un mariage de raison. J'étais certain que nous formerions un couple uni, qu'elle m'apporterait la fantaisie qui me manque parfois, la gaité...

À ma grande surprise, fin avril on m'a annoncé que début mai nous devions retourner en méditerranée, toujours avec l'USS Fargo. Ce départ soudain n'était pas prévu. J'ai supposé que nous irions d'un port à l'autre mais le destin en avait décidé autrement : le croiseur mouilla à Villefranche sur mer et n'en bougea plus jusqu'au mois de septembre : mais cela tu le sais aussi bien que moi.

Je n'avais aucune intention d'aller à Antibes, de te revoir, mais le destin a encore frappé : mon ami Frank, que tu connais, un matin est passé devant moi avec sa jeep ; je marchais dans Villefranche : je devais me rendre dans un bureau pour régler des problèmes administratifs. Me voyant, il s'est arrêté, m'a dit qu'il avait des documents à récupérer, m'a demandé si je voulais l'accompagner. J'ai accepté, n'ai même pas demandé où, trop heureux de faire un brin de conduite avec Frank et je me suis retrouvé à Antibes, place Macé, à deux pas du notaire chez qui tu travailles. Comment ne pas aller au moins

te saluer ? Inutile que je te rappelle la suite : nos rendez-vous qui se multiplièrent, les merveilleux moments partagés, la certitude que nous étions faits l'un pour l'autre... Je ne t'ai jamais menti. Je t'ai dit que je m'étais fiancé mais que j'étais déterminé à rompre ces fiançailles et c'était mon intention. Évidemment, j'ai traîné durant ces mois-là une lourde culpabilité vis-à-vis de Susan que j'avais bercée d'illusions juste avant mon départ et qui, dans mes bras, m'avait dit solennellement : « J'ai grandi en songeant que je serai à toi un jour et je suis à toi, pour toujours ». Toutefois, ma décision était prise, c'est toi que j'allais épouser, même si j'allais lui faire beaucoup de mal. Je tentais de me débarrasser de ma mauvaise conscience en me répétant que si je me mariais avec elle, je lui ferais bien plus de mal car je ne la rendrais pas heureuse.

Elle m'écrivait régulièrement. Je lui répondais des lettres gentilles et banales. Je ne voulais pas lui annoncer par écrit que je la quittais. Elle m'avertit qu'elle logeait pour le moment à New-York chez une cousine et que, par conséquent, elle serait là lorsque l'USS Fargo accosterait. J'étais un peu surpris qu'elle soit à New-York et non en Virginie. En effet, je la vis le lendemain de mon arrivée. Je lui trouvais très mauvaise mine : elle m'annonça que sa mère avait un cancer. Elle était soignée par les meilleurs spécialistes à New-York, cependant Susan ne se faisait pas d'illusions, elle savait ce que cela signifiait. Elle avait aussi une autre révélation à me faire : elle était enceinte. Les soucis, le chagrin, les préoccupations diverses, l'installation à New York, les visites à l'hôpital, tout cela avait masqué sa grossesse pendant près de 4 mois. Et lorsqu'elle avait su, elle avait préféré m'attendre pour me l'annoncer. Un rapide calcul m'apprit qu'elle était donc enceinte de presque 5 mois !

Que devais-je faire ? Je la pris dans mes bras, je sentis son ventre contre le mien et je lui dis que c'était une merveilleuse nouvelle, qu'on allait se marier très vite. Si je n'ai pas eu l'air transporté de joie, je suppose qu'elle l'a mis sur le compte de l'annonce de la maladie de sa mère.

Il fallait que j'aille en Virginie prévenir mes parents, il fallait réunir tous les documents pour le mariage qui aurait lieu obligatoirement à New York, il fallait que j'obtienne une permission de la part de l'armée ; il fallait surtout que je t'écrive. Je savais combien j'allais te faire mal mais je ne pouvais pas faire autrement. Quant à t'expliquer... à quoi bon... Cela n'aurait servi qu'à te faire souffrir davantage. Et il me faut être honnête jusqu'au bout : passé le premier jour, l'idée d'être père m'émut profondément.

Je suis donc parti à Fort Belvoir. Une dizaine de jours plus tard, Susan m'a téléphoné pour m'annoncer le décès de sa mère et me prévenir que la crémation aurait lieu le surlendemain. Elle m'assura qu'il était inutile que j'y assiste : elle reviendrait rapidement en Virginie et une messe serait célébrée à la mémoire de sa mère pour tous ceux qui l'avaient connue.

Toutefois la semaine passa sans que Susan me donne de nouvelles. J'essayai de la joindre, en vain. Puis, je reçus une lettre très brève dans laquelle elle me disait avoir fait une fausse couche et être encore hospitalisée. Très faible, elle avait besoin de se reposer. Le mariage ne lui paraissait pas être la priorité pour le moment. Elle me ferait signe. Elle ne me dit même pas dans quel hôpital elle se trouvait et raccrocha. Je pensais qu'elle était allée dans celui où sa mère avait été soignée mais lorsque j'appelai, on me répondit qu'elle n'y était pas.

Plus tard, j'ai vu que la jolie maison de sa mère - enfin la sienne - était en vente. J'ai tenté d'avoir son contact par des amis communs, en vain. J'ai attendu au moins une explication mais elle n'a plus jamais donné de nouvelles.

Je ne t'écris pas dans l'espoir que tu me pardonnes, que tu reviennes vers moi à présent que je suis libre. Je sais que je t'ai perdue ; je voulais simplement que tu saches... TOUT.

Je ne t'oublierai jamais, Liz chérie.

Nick

Ainsi donc voici 6 pages recto-verso qui me donnent plus de détails que je n'en ai jamais espérés. C'est Courtney qui m'a scanné la lettre et me l'a fait parvenir par mail. Elle m'écrit que, dévorée de curiosité, elle s'est adressée à une voisine qui comprenait un peu le français afin d'avoir une idée du contenu de la lettre écrite par son grand-père. Elle me demande de la lui traduire en anglais mais assure qu'il n'y a pas d'urgence puisqu'elle a compris l'essentiel. Je crois que je vais me faire aider pour cette traduction car la lettre est très longue et trop difficile pour moi.

J'ai donc la réponse aux questions que je me posais concernant la fin de l'idylle entre Nick et Elisabeth. Ma curiosité est satisfaite. Je suppose que des rencontres, des liaisons qui se font et se défont, la guerre en a provoquées des quantités. Toutefois, cette histoire-là c'est celle de notre ancêtre, la nôtre. C'est pour cela qu'elle m'est précieuse. Nous n'existerions pas si Nick et Liz s'étaient mariés... Je songe aux enfants qui seraient nés de leur union ...Je me demande à quoi ressembleraient ces fantômes qui auraient une partie de notre ADN !

Je dois revenir à présent à l'italien et à mes propres traductions qui me donnent du fil à retordre. Il faut que j'avance. Ainsi que je te l'ai dit, je pars après-demain à Sainte-Marie, pour une semaine de farniente.

Je t'écrirai de là-bas ; j'imagine que la connexion ne doit pas être fameuse ...

Je t'embrasse très fort.

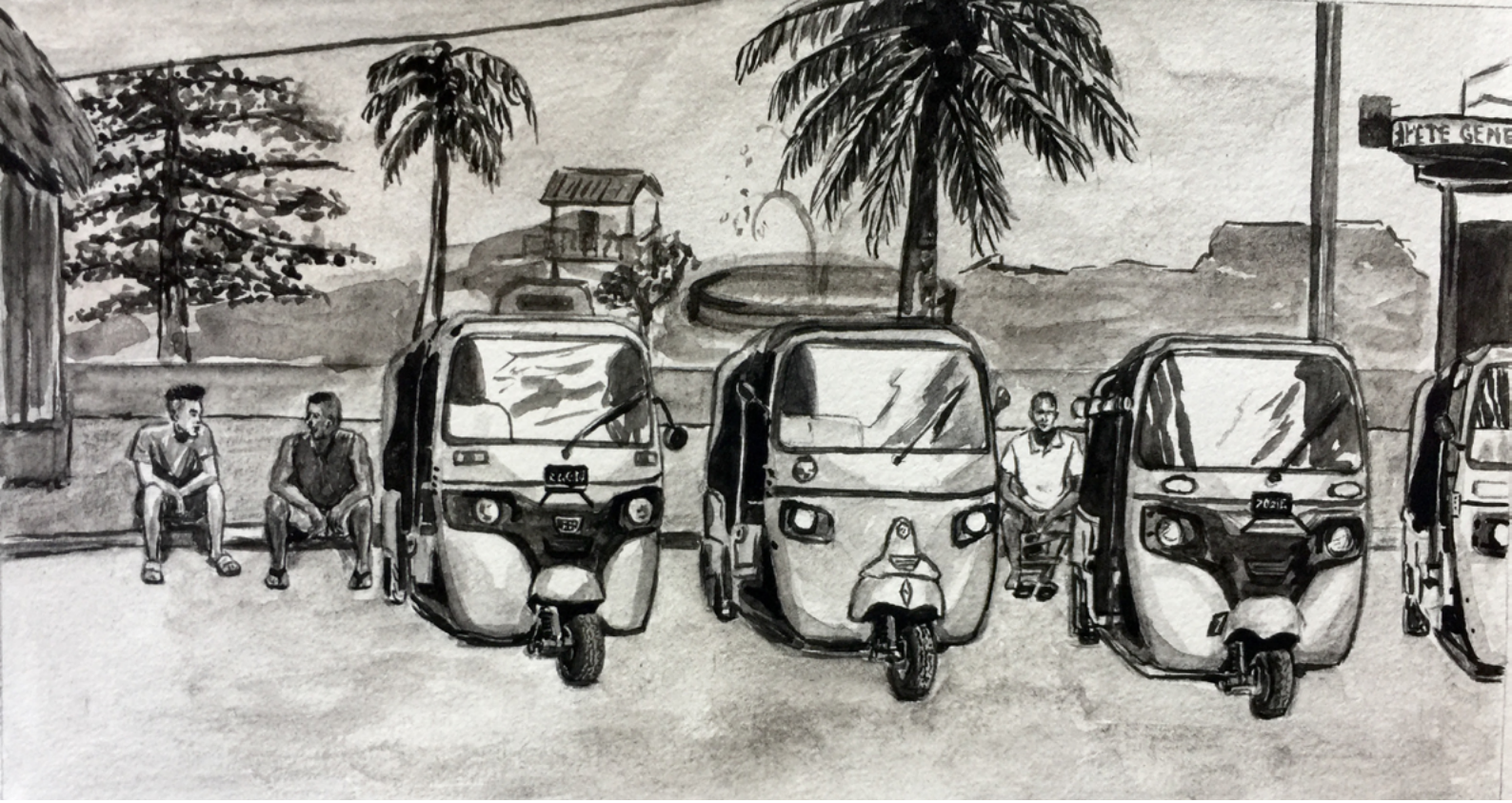


Illustration. **Sabella Rajaonarivelo**

De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet : Sainte-Marie
le 27/01/2021

Ma chérie,

Me voilà donc à Sainte-Marie depuis trois jours et j'ai l'impression que cela fait bien plus. Je n'ai pas bougé de mon bungalow, sauf ce matin rapidement pour aller dans la « capitale » m'acheter une casquette.

Comme je le prévoyais la connexion est épouvantable et, de toute façon, la plupart du temps, je suis dans l'eau ou sur une chaise longue au bout d'un ponton et je n'ai pas mon téléphone avec moi. Si tu as des choses particulières à me dire il vaut mieux que tu m'écrives des messages WhatsApp.

Sainte-Marie... un de mes endroits préférés à Madagascar, un endroit dont je me suis privée longtemps et dont je t'ai privée pendant ton enfance, de peur que tu n'attrapes le méchant paludisme (*falciparum*) qui sévit là-bas. Mes parents en revanche n'avaient pas les mêmes craintes et lorsque j'avais 10 ou 12 ans nous y sommes allés de très nombreuses fois. Ton grand-père auquel j'ai rendu visite juste avant de partir m'en a parlé avec des trémolos dans la voix...

Cela pour te dire que, mis à part quelques week-ends rapides, il y a trois ou quatre ans, je n'y avais plus mis les pieds. Aussi maintenant se superposent les images de mon enfance avec celles d'aujourd'hui. Et d'un aujourd'hui très particulier puisque la Covid a chassé les touristes de Madagascar.

Sur l'île, dans mon enfance, il n'y avait que cinq voitures et deux ou trois hôtels. L'aérodrome était juste une piste barrant d'une cicatrice grisâtre un tapis vert fluo. On y arrivait en Twin et nos bagages étaient déposés dans l'herbe. C'était tellement plus dépaysant que de passer par une construction en béton.

Pour se rendre à l'hôtel ou à Ambodifototra, à l'époque vide de tout commerce, on prenait une piste en terre rectiligne et étroite, bien ravinée à certains endroits. Aujourd'hui les voitures, et surtout les tuk-tuks fleurissent, et la piste légèrement élargie et goudronnée est devenue une route. Les hôtels ou chambres d'hôtes se sont multipliés, les commerces aussi ; la « ville » a doublé ou triplé son nombre d'habitants et de hideuses bâtisses en dur ont vu le jour.

Sauf... sauf... que les hôtels sont fermés (mis à part deux d'entre eux), que les commerces attendent désespérément le client, que les tuk-tuks sont rangés sagement en épis sur la place formant une ligne d'un jaune poussin. On ne voit qu'eux et on se demande de quoi vivent leurs conducteurs assis à côté sur le trottoir attendant le miracle d'un client envoyé par le ciel. Au royaume de la Belle-au-bois-dormant, chacun a été pris de sommeil au milieu de son geste. Il en est de même ici : les commerçants s'épongent le front à l'entrée de leur boutique, les bateaux du port sont aussi immobiles que les tuk-tuks, les vieux vazahas du café fixent les fesses des filles qui passent dans la rue. Pour eux, rien ne change, Covid ou pas. Ils restent figés dans leur contemplation béate pour l'éternité.

Il paraît qu'hier il y a eu cependant de l'animation et j'ai loupé la scène : un Français ayant un poste un peu important (directeur d'une école ou d'une banque car, oui, il y a à présent des banques ici !), assez jeune et vêtu élégamment est revenu de La Réunion où il a été bloqué pendant assez longtemps. Ceci explique qu'il n'était pas au courant du sérieux du port du masque à Ambodifototra et surtout de la sanction en cas d'oubli. Donc, le voilà qui sort, le nez au vent. Un policier, ravi de l'aubaine qui lui permettait une parenthèse d'activité au milieu de sa condamnation au sommeil, bondit et lui ordonne...de balayer la rue ! Car, en effet, les peines ici consistent en des travaux d'intérêt général et je trouve que c'est une excellente idée. Donc voici le vazaha balayant la poussière en maugréant et les badauds sortant leur téléphone pour immortaliser la scène car il est vrai que pareil spectacle est assez rare !

Petite parenthèse ici pour te dire que le mot « masque » n'est pas utilisé à Madagascar. On s'attendrait à ce qu'un mot malgache lui soit préféré. Point du tout ! Alors un mot français à peu près synonyme, « cache-nez » peut-être ? Nenni ! les Malgaches préfèrent inventer un mot français jusque-là inexistant dans notre dictionnaire : le « cache-bouche » est donc né et il est assez bien nommé finalement car beaucoup portent le masque sous le nez. Je suggère aussi « cache-menton » qui décrit encore plus fidèlement les habitudes !

À l'hôtel je suis seule. Triste pour l'hôtel et ravie pour moi : une paix royale. Je dors, je mange, je nage, je lis, voilà mes seules activités. Je ne vais pas au-delà du ponton. L'eau y est tiède et transparente. Pourquoi irais-je ailleurs ? Je suis entrée dans l'univers de la Belle-au-bois-dormant moi aussi et l'immobilisme s'est emparé de moi... Deux chiens me suivent et m'imitent, dormant lorsque je dors, me surveillant lorsque je me baigne, réduisant leurs mouvements au minimum. Même les crabes veillent à ne pas trop se fatiguer : ils se contentent de surveiller les alentours en faisant pivoter leurs yeux mobiles...

La malédiction s'abat à nouveau sur moi. Je sens un sommeil irrépressible s'emparer de moi. Je t'embrasse

De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet : Sainte-Marie encore
le 30/01/2021

Alizée chérie,

Le temps s'écoule de manière étrange à Sainte-Marie. Au bout de 3 jours j'avais l'impression

d'y être depuis 10 jours et à présent que le retour se rapproche à grand pas, je jurerais être arrivée la veille.

J'espère que tu vas bien, que tu supportes l'isolement dans lequel les mesures prises par le gouvernement français vous a plongés. Ici, une fois sorti d'Ambodifototra, personne ne porte de masque - et pour cause – les distanciations sociales sont plus que largement respectées ! C'est aussi l'un des derniers endroits à Madagascar où l'on ne porte pas de casque en moto, où l'on ne met pas sa ceinture de sécurité. Quel bonheur ! Oui, je sais ce que tu vas me dire, toi, occidentalisée jusqu'au bout des ongles, respectueuse des lois, appréciant les règlements qui nous protègent de l'anarchie. Et tu as raison, cent fois raison. Il n'empêche que moi qui suis si peu téméraire en moto, qui roule comme un escargot en voiture, j'aime ne pas avoir de casque, j'aime ne pas me préoccuper de la ceinture, j'aime ce brin de fausse liberté mâtinée d'anarchie !

Toutefois c'est une satisfaction bien légère et bien passagère (je ne suis allée qu'une fois en voiture dans la capitale...) au regard de tout ce qui me désole et dont je me suis aperçue jour après jour : le lagon a été dévasté, il ne reste plus que quelques minuscules poissons rescapés de la pêche. Les bouteilles en plastique en revanche ont fait leur apparition et je n'ose imaginer leur nombre quand les touristes sont présents dans l'île. Je n'ai vu aucune holothurie – ce sont des sortes de boudins noirs que l'on trouvait à profusion sur le sable aux endroits où l'on a pied. Ces holothuries ne sont pas très esthétiques mais leur rôle dans la biodiversité est important. Les Asiatiques en raffolent : soit ils sont venus les ramasser, soit la population a appris à les consommer. Enfin, parlant avec le propriétaire de l'hôtel d'un dugong que j'avais vu en plongée il y a 25 ans peut-être, il m'a dit, amer, que c'était probablement le dernier car il avait été pêché peu de temps après par les villageois et depuis personne n'en avait revu. Tout ceci m'a tellement attristée que je n'ai mangé le poisson que me proposait l'hôtel que pour ne pas les obliger à penser à des repas végétariens difficiles à préparer dans une île qui manque de légumes. J'avais l'impression, à chaque bouchée, de participer à la désertification des ressources halieutiques...

La mer n'est pas la seule à être touchée : les orchidées d'un violet tirant sur le noir qui poussaient exclusivement sur l'île aux nattes et ont disparu. Des imbéciles de Tana ou des étrangers les ont ramassées pour tenter de les faire pousser ailleurs bien que tout le monde leur ait dit qu'elles ne poussaient que sur cet îlot.

Quant aux derniers vestiges historiques de l'île – les restes du fort bâti par la Compagnie des Indes orientales, l'église dont l'autel en fonte fut offert par l'impératrice Eugénie, le cimetière des pirates avec ses tombes émouvantes – les habitants s'en moquent éperdument et les laissent se dégrader. Personne ni à l'école, ni ailleurs, ne leur a appris leur histoire, comment pourraient-ils s'intéresser à des vieilles pierres qui ne leur parlent pas ?

Bonne nuit ma chérie, je t'embrasse fort.

PS. Hier soir je suis allée goûter à la nuit en marchant au bord de l'eau. Des lumières blanchâtres se déplaçaient çà et là au milieu du lagon : les pêcheurs nocturnes. Je me suis rappelée la beauté des flammes lorsque, il y a encore peu de temps, ils s'éclairaient au flambeau. On avait l'impression que des feux flottaient sur la mer. J'ai eu un peu honte de mes regrets en imaginant les difficultés que cela représentait pour les pêcheurs... N'importe, c'était magique. Alors j'ai levé les yeux vers le ciel : la voute céleste inchangée était traversée d'étoiles filantes. J'ai pu ainsi faire une liste de vœux...

De helenevernon99@gmail.com
à alizeevernon@free.fr
objet : Sainte-Marie toujours
le 03/02/2021

Je pars demain avec regret. J'étais si bien dans le silence et l'immobilisme, si bien dans l'eau transparente dont la température avoisinait celle de mon corps. Toute préoccupation avait disparu de mon cerveau. Des pensées éparses, sans qu'aucune ne soit chargée d'anxiété ou d'interrogation me traversaient telles ces poissons qui passaient rapidement devant mon masque et allaient se perdre dans le bleu de l'océan.

Une tentation passagère de m'installer ici m'a frôlée mais je suis trop citadine pour m'habituer à cette vie. Qui fréquenterais-je ? Les Samariens sont sympathiques mais trop loin de ma culture pour que je puisse vraiment échanger avec eux. Sûrement pas ce vieux vazaha qui attache son chien jour et nuit et que je rêverais d'enchaîner à sa place. Ni cet autre qui a monté une épicerie à l'entrée d'Ambodifototra et finira confit dans l'alcool qu'il vend. Encore que ce dernier doit avoir des choses intéressantes à raconter. Punaisée au mur de sa gargote en falafa que le grand méchant loup soufflerait d'un coup, non loin d'un cafard que je lorgnais avec méfiance et dégoût, une photo de lui, jeune, avec...Picasso ! J'allais repartir avec ma bouteille d'eau minérale (il ne doit pas en vendre souvent) mais je me suis ravisée, curieuse :
- C'est bien Pablo Picasso sur cette photo ?

Il s'est gonflé de fierté :

- Oui, c'est lui ! je le connaissais bien ; il habitait pas très loin de chez moi à Vallauris. À l'époque j'avais un atelier de poterie. Je fabriquais entre autres des assiettes en céramique. J'étais connu. J'ai eu la visite de Joséphine Baker, de Jean Marais...

Et voilà qu'il se met à me raconter des anecdotes sur Picasso ! C'est bien le dernier endroit au monde où je m'imaginai avoir ce genre de conversation. Puis une matrone est arrivée, c'était sa femme, une Samarienne bien en chair et souriante.

Je les ai quittés, rêveuse. Il n'est pas rare que l'on trouve ici des étrangers au parcours de vie pour le moins insolite. On ne sait pas trop comment ils sont arrivés à Madagascar. Je me plais à les imaginer rejetés par la marée sur une plage, tel Jean Laborde à la suite de son naufrage ! La comparaison s'arrête là : la suite est généralement moins brillante !

Je t'appelle en rentrant. Je t'embrasse.



Marie-Lise,

58 ans

Par **Brigitte Finiels**

J'ai rencontré Marie-Lise lors de la fête d'anniversaire de mon amie N, une fille hyperactive qui bouge tout le temps, peint, écrit, fait du théâtre... quand elle ne travaille pas... On trouve toujours chez elle des tas de gens dynamiques et Marie-Lise m'a tout de suite plu, ouverte, sympathique, souriante....

Elle est née à Saint-Denis et vit aujourd'hui à Etang-salé dans une petite case entourée d'un grand jardin. C'est elle qui a tout rénové, tout installé, tout arrangé, pour en faire un délicieux lieu de vie, avenant et tendant les bras à tous.

L'histoire de sa famille est une histoire que l'on trouve dans de nombreuses familles réunionnaises et qui -peut-être- est à l'origine de cette grande tolérance que l'on rencontre chez les habitants de cette île. En effet, ses parents ont enfreint les règles familiales en contractant une mésalliance : son père était blanc et sa mère noire. De fait, ses grands-parents paternels étaient des yabs¹, originaires, dans un passé lointain, de Bretagne et d'Angleterre et installés à l'Est de l'île, dans la commune de Saint-André. Ils n'étaient pas « riches » mais vivaient aisément. Du côté de sa famille paternelle, elle a toujours senti ce rejet de la part de sa grand-mère qui méprisait sa belle-fille, en voulait à son fils et rejetait ses petits-enfants. Pour Marie-Lise, petite fille, cette exclusion, la différence que faisait la grand-mère entre les petits-enfants blancs, adorés, et les petits-enfants noirs, détestés, était à la fois source d'incompréhension et de ressentiment. Comment se construire à partir d'une telle injustice ? Les tensions se retrouvaient dans l'agressivité qui régnait entre cousins et cousines. Heureusement, cette agressivité s'est estompée avec le temps et n'existe plus aujourd'hui. Le grand-père, d'ailleurs, a, lui aussi rompu cette ostracisation de ses petits-enfants bronzés : il n'a pas hésité longtemps à braver la réprobation de sa femme en allant rendre visite à son fils, à vélo !

Du côté de ses grands-parents maternels, c'est une tout autre famille dans laquelle Marie-Lise se sent complètement heureuse. Sa grand-mère, hélas, est morte en donnant naissance à un oncle du même âge que Marie-Lise. Mais le grand-père était très apprécié de ses nombreux petits-enfants. Il était métissé : cafre² / Malbar³ / Malgache. C'était un agriculteur qui possédait des terres du côté de Sainte-Suzanne et vivait à la campagne, au bord d'une rivière. Il aimait emmener sa troupe de « marmailles⁴ » et tous ceux de la famille qui souhaitaient se joindre à eux, pêcher, nager, avec ses nombreux enfants, neveux, nièces, cousins, cousines : tous organisaient alors des journées entières de divertissements au bord de l'eau, embarquant pique-nique copieux et bonne humeur. Il leur apprenait à attraper des chevaquines ou des anguilles à l'aide de sacs de jute appelés « goni », sacs qui servaient un peu à tout. Pour les enfants, c'était une vie de rêve, de totale liberté, de jeux dans la nature, de camaraderie : le monde idéal ! Même laver le linge dans la rivière était considéré comme

¹ Blancs réunionnais. A la différence des « Gros Blancs », ils n'étaient pas spécialement aisés.

² D'origine africainegénéralement, issus de l'esclavage.

³ D'origine du Sud de l'Inde. Souvent descendants des engagés venus remplacer les esclaves au moment de l'abolition, pour travailler dans les champs.

⁴ Un « marmaille » est un « enfant » en créole.

un jeu : tout le monde s'y mettait : on frottait le linge contre les pierres et on étalait la lessive propre sur les buissons. On ne rentrait que quand tout était sec et plié, à la tombée du jour ! Pour Marie-Lise, cette vie simple et riche de bonheurs divers était possible à cette époque, avant que La Réunion ne bascule dans l'ère du consumérisme et de la technologie.... Elle regrette ce temps béni, celui de l'insouciance et de la joie de vivre. Chez son grand-père, il n'y avait rien à profusion mais tout ce que l'on mangeait venait de la cour et c'était délicieux et merveilleux. On élevait aussi des poules et même des cochons et ceux-ci se retrouvaient dans les assiettes, de temps en temps, ce qui fait que chez ce grand-père généreux, on n'avait jamais faim !

Ce n'était pas tout à fait pareil chez ses parents, à Saint-Denis. Là, la vie était dure. Son père était chauffeur-livreur pour un patron. Le salaire était maigre. C'était un homme intelligent et très habile de ses mains, mais illettré. Plus tard, grâce à son courage et à son opiniâtreté, il a réussi à ouvrir son propre garage, un garage « la cour » dans lequel il travaillait beaucoup et bien mais ne gagnait pas grand-chose car il rendait le plus souvent service à tous !.... Sa mère, elle aussi illettrée, travaillait comme employée de maison dans une famille de Blancs. Marie-Lise, la voyait partir tôt le matin et rentrer tard le soir, tous les jours de la semaine, négligeant ses propres enfants qu'elle élevait durement pour s'occuper des autres. Marie-Lise percevait cet emploi qui épuisait sa mère comme une forme moderne d'esclavage : elle s'est juré de ne jamais avoir à subir pareille oppression, pareille humiliation ! Sa mère aussi gagnait peu et par conséquent, il n'y avait pas grand-chose à manger à la maison : une petite case avec cour. On ne mangeait du pain qu'une fois par semaine : c'était la fête, l'odeur de ce pain doré ! il n'y avait jamais de viande, non plus : tout cela était bien trop cher pour la famille. En revanche, il existait des sortes de coopératives gérées par les communes, financées par l'Etat, qui procuraient des aides alimentaires, en particulier, fournissaient du lait. Avec ce lait, la mère de Marie-Lise, fabriquait des yaourts. Les fins de mois, sans huile, sans sucre étaient bien difficiles.... On voit que les problèmes de « vie chère » qui secouent La Réunion d'aujourd'hui sont très anciens.... Et les pénuries d'hier sont bien pires que celles d'aujourd'hui....et pourtant, elles étaient moins dures à vivre, grâce aux solidarités du voisinage....

Marie-Lise, du fait de l'absence de ses parents occupés à gagner les petits salaires qui permettaient de vivre, étaient très sollicitée pour s'occuper de ses petits frères et sœurs. Etant l'aînée, elle devait s'occuper de tout : de conduire les enfants à l'école ou à la crèche, de faire la lessive au lavoir de Saint-Denis (lavoir qui existe encore, mais n'est plus utilisé et que l'on peut voir dans le quartier de « La Source »). Le jeudi, comme elle n'allait pas à l'école, c'est elle qui lavait le linge de toute la famille ! Heureusement, sa complicité avec sa sœur soulageait sa peine.

Plus tard, la maman de Marie-Lise a décidé de rompre avec l'illettrisme : grâce à une association de quartier, elle a appris à lire. Elle n'en avait pas eu l'opportunité plus tôt, car dès son plus jeune âge, elle avait dû aider à la maison, n'allant ainsi pas à l'école. Son père d'ailleurs, n'était pas allé à l'école non plus, pour les mêmes raisons !

Marie-Lise, elle, a réussi son certificat d'études. Le jour où elle est allée s'inscrire à l'ANPE pour suivre une formation de coiffeuse, elle a rencontré, dans les locaux de l'ANPE, Jacqueline Farreyrol et Patrick Pongahet qui venaient recruter des chanteurs et des danseurs pour une comédie musicale qu'ils souhaitaient créer : Kalou Pilé⁵. Ils cherchaient des jeunes de 18 ans, capables de chanter, de danser, de parler l'anglais. C'était un peu l'équivalent de ce qui est aujourd'hui la « Star Académie ». Le projet était de former les jeunes pendant une année aux arts de la scène et puis ensuite de les emmener en tournée. Marie-Lise s'est inscrite. Elle vivait à ce moment-là chez son grand-père et a eu la chance d'être sélectionnée pour une

⁵ <http://jango.eklablog.com/kalou-pile-a3597557>



première audition : à cette époque, les nouvelles transitaient par télégramme !!!! Après cette première audition, qui avait lieu à Saint-Gilles, en présence du Préfet, elle a de nouveau été sélectionnée et finalement, après un dernier entretien, a été choisie, bien qu'elle ne satisfasse pas à tous les critères attendus. Cela a été un peu dur de faire admettre cette chance à sa famille pour laquelle, la scène équivalait à une vie de débauche ! Mais Marie-Lise a bataillé et obtenu gain de cause. Elle a d'abord fait son année de formation, en étant payée et choyée « comme une princesse ». Elle vivait à l'hôtel, chantait et dansait. Après l'année de formation, elle est partie en tournée, à travers toute l'Europe, pendant 3 ans. Cette période faste lui a permis de donner de jolis coups de mains à sa famille. A Paris, elle a vécu dans le petit monde du spectacle, rencontrant Alain Delon, Mireille Darc, Sophie Desmarets..... On lui propose alors un contrat pour les USA... mais entretemps, pendant ses vacances à La Réunion, auxquelles elle avait droit tous les trois mois, elle a rencontré un « prince charmant » ! amoureuse, elle renonce aux USA et rentre « à la maison » !

Son « Prince » n'est cependant pas totalement charmant : il est marié et a deux enfants. Après son divorce, il aura la garde de sa fille aînée, puis, trois ans plus tard, de son fils. Au début, Marie-Lise se sent coupable : l'éducation religieuse, catholique l'a marquée. Elle élèvera les deux enfants de son compagnon, comme elle a élevé les siens et les considère aujourd'hui encore comme ses propres enfants. Elle vivra vingt-cinq ans avec cet homme, métropolitain muté à La Réunion pour travailler comme Directeur Industriel dans une grosse entreprise locale. Elle aura deux autres enfants.

Quand Marie-Lise a quitté la vie de nomade de la comédie musicale, elle s'est dit qu'il lui fallait prendre son destin en mains. Elle a donc repris des études au Lycée Agricole et a suivi une formation d'horticultrice. Avec son compagnon, ils ont acheté quatorze hectares de terres agricoles dans le Sud. Ils ont cultivé la canne à sucre, ont planté des champs d'ananas « Victoria » qu'ils ont été parmi les premiers à exporter et ont réservé une grande partie des terres à la culture des plantes exotiques qu'ils vendaient à l'exportation : la majorité de leurs plantes coupées et de leurs fruits partaient sur Rungis. Ils employaient 31 personnes. L'exploitation marchait bien mais les charges étaient de plus en plus lourdes. Ils ont donc décidé de tout arrêter avant d'être engloutis par les dettes. Marie-Lise pense que cela aura été une erreur de travailler avec son compagnon : c'est prendre le risque de mélanger les soucis et de perdre la complicité : ils se séparent.

Marie-Lise décide donc de retourner à la Fac. Elle passe son DAEU⁶ et intègre une école de sourds pour devenir assistante d'éducation pour les enfants malentendants. Aujourd'hui elle est toujours assistante d'éducation, mais pour toutes les formes de handicaps.

Marie-Lise, depuis, est engagée dans plusieurs associations écologiques comme le « Réparali » de Saint-Leu, association qui lutte contre le gaspillage et l'obsolescence programmée. Auparavant, elle a été bénévole pour « ATD Quart-monde ». Elle suit aussi des cours de flamenco et des cours de Tango, participe à une chorale, fait du théâtre dans une troupe de Saint-Leu, aime le vélo et les randonnées. On le voit, Marie-Lise est sur tous les terrains, active, dynamique, joyeuse, partageuse !

Avec ses quatre enfants, elle garde des liens étroits, quelquefois -évidemment- associés aux turbulences inévitables dans les familles. Deux de ses enfants vivent en métropole et les deux autres sont installés à La Réunion : en fait, c'est une véritable famille réunionnaise que la famille de Marie-Lise, tissant des liens étroits entre les métissages aussi bien culturels qu'ethniques et géographiques.

De la France, elle avait une image plutôt positive puisqu'elle avait toujours été accueillie à

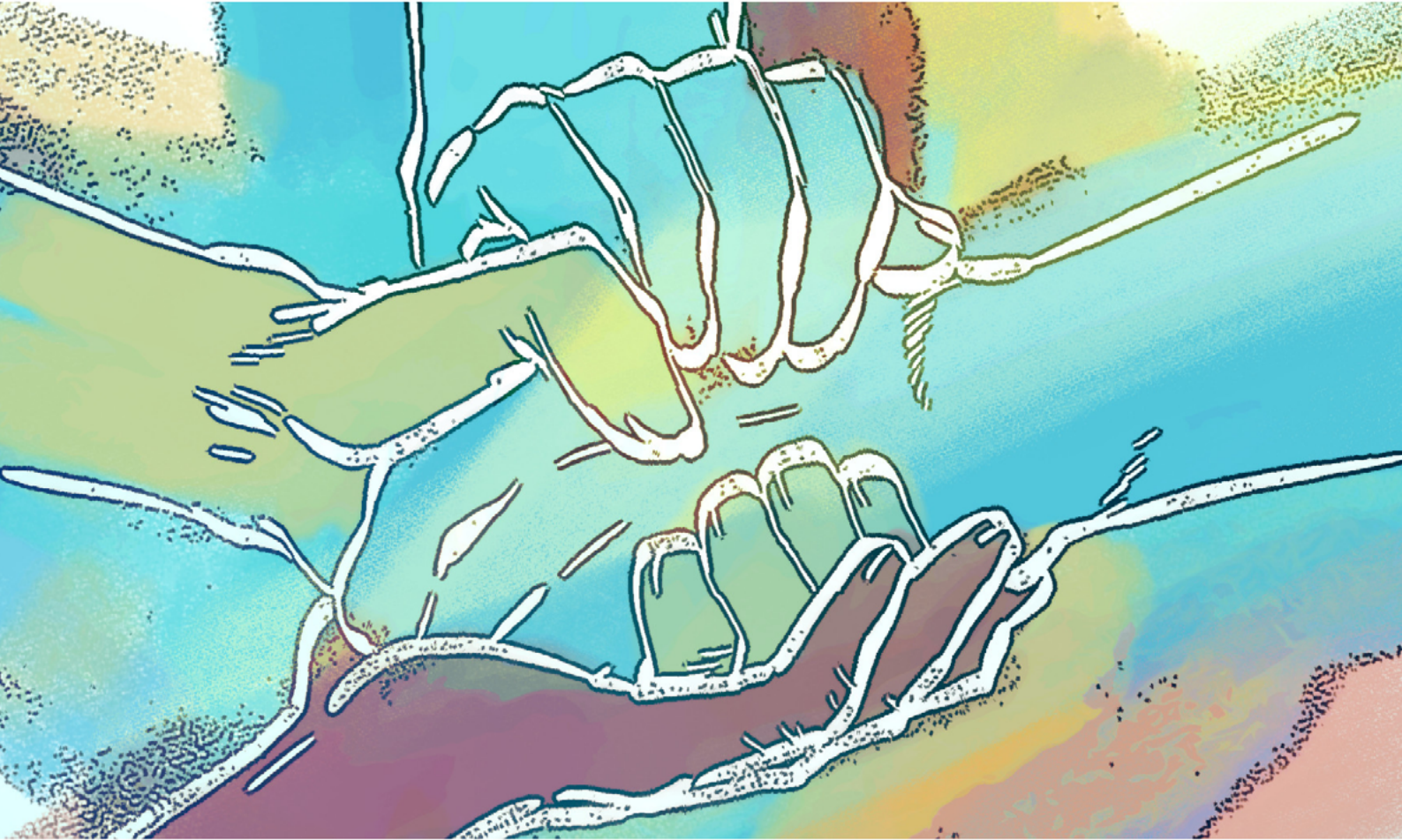
⁶ Equivalent du BAC

bras ouverts partout où elle était allée et s'était toujours sentie chez elle. Mais, Marie-Lise est devenue réticente à la suite de sa rencontre avec un Zoreil⁷ séduisant qui l'épouse. Il s'avère, en effet, que cet homme est manipulateur, on dirait aujourd'hui « pervers narcissique » : il l'humilie, la méprise, la piège. Aujourd'hui, avec le recul et quand elle évoque cette période sombre de sa vie, elle réalise que cet homme a fait resurgir en elle de vieux démons. Elle sent que la soumission, l'emprise que ce mari exerçait sur elle, sa souffrance, sa honte et sa culpabilité ont un rapport avec ce qu'exprimait sa grand-mère, avec le mépris et le rejet subi dans l'enfance, et même avec le poids des chaînes de l'esclavage et de la colonisation. Aujourd'hui, il faut dépasser le ressentiment, aller de l'avant, briser les fers et redevenir la femme solaire et cosmopolite qu'elle a été.

Ce qu'elle dit du racisme, à part celui qu'elle a vécu dans sa propre famille est surprenant : ses institutrices, créoles, blanches, issues des grandes familles de propriétaires terriens lui en auraient « fait baver »... alors que les institutrices venues de métropole auraient été formidables : en particulier l'une d'entre elles lui a laissé un souvenir ému. J'imagine que l'on ne peut rien généraliser à partir de ce témoignage mais c'est celui de Marie-Lise et il est intéressant dans la mesure où il corrobore l'expérience familiale : les Créoles Blancs auraient mis du temps à renoncer à leurs préjugés racistes ; c'est en tout cas, ce qui ressort aussi de mes diverses investigations....

Marie-Lise est assez engagée. Elle aime discuter politique, se sent proche de la France Insoumise pour qui elle vote. En ce sens, elle est un peu atypique dans sa famille qui est plutôt à droite, par tradition. Son itinéraire original et varié l'a conduite à sortir des sentiers battus, des idées toutes faites, des mondes cloisonnés et stéréotypés. Dans sa vie privée, elle est toujours originale et inventive. Elle a aménagé sa cour en petit jardin créole dans lequel elle tente toutes sortes d'expériences horticoles. Elle plante de la vanille qu'elle insémine elle-même à l'instar d'Edmond Albius, cet esclave réunionnais qui, en 1841, découvre le premier le procédé de pollinisation de la vanille, une orchidée endémique. Tout est prétexte à créativité. Un jour, elle déguste un fruit de la passion particulièrement goûteux : elle recueille les graines, les sèche, les enfouit dans la terre et plus tard, lorsque les premières fleurs mauves apparaissent, pratique leur insémination à la main jusqu'à l'obtention de beaux fruits dodus. La moindre brindille est source de bouture et dans son jardin se mêlent fleurs, fruits, plantes médicinales, tiges et feuilles odorantes. Chez Marie-Lise, c'est la conjonction de La Réunion lontan et du monde moderne !

⁷ Zoreil : Blanc, Métropolitain. Non péjoratif.



Les mains

Par **Haddiyah Tegally**

Les mains m'ont toujours fascinée. Celles de l'être aimé qui offrent des caresses d'une infinie tendresse à une chair qui palpite. Celles de la mère qui ne se reposent jamais et qui semblent être restées des journées entières sous l'eau, tant elles sont marquées de rides. Celles de l'enfant, tendues devant lui, ouvertes, pour mieux découvrir le monde. Celles de l'artiste ; séduisantes, puissantes et délicates à la fois, qui ont en elles une force créatrice... Les mains ont une existence propre et des milliards d'histoires à raconter, si seulement nous prenions le temps de les lire. Et de toutes les histoires, je crois que la plus belle demeure celle des mains qui se mêlent, aussi différentes soient-elles, afin de sauver notre avenir.

Cette année, j'ai longuement admiré les mains des patriotes. Ce sont des mains sales. De toute façon, ce n'est pas la pureté qui pourra reconstruire un pays, me direz-vous. Et vous aurez raison. Ces mains sont pleines de crasse pour la simple et bonne raison qu'elles sont des plus laborieuses. Les couches de saleté, aussi épaisses soient-elles, ne peuvent cacher le cœur des Mauriciens. Il se tient fièrement sur les mains des hommes, des femmes et des enfants. Celles-là même qui forment un mélange de couleurs, d'ethnies et de religions. Ces mains-là, elles n'hésitent pas à donner aux autres sans rien attendre en retour. Elles n'ont pas peur de se faire mal. Leur unique crainte consiste en ce qu'il adviendrait si elles échouent dans leur mission. Alors oui, je préfère être de ceux qui ont les mains sales, plutôt que d'avoir les coudes serrés contre le corps – ne rien faire – sourire et prétendre que tout va bien. Ou pire encore, se dire que de toute manière, rien ne changera jamais. Ne serait-ce pas là un

manque de respect à l'égard des gens qui essaient de faire avancer les choses ? Il nous faut nous entraider, donner des coups de main – les seuls coups qui font du bien – dans la mesure du possible.

C'est souvent lors d'un drame que nous reconnaissons les plus vaillants. Sans doute parce qu'il faut bien du courage pour créer le changement que nous souhaitons. Et sans nos mains, nous en serions dépourvus. Sans nos mains, nous ne pourrions affronter 2020, l'année de tant de malheurs. Car le MV Wakashio, avant de sombrer au fond de l'océan, n'a pas manqué de mettre nos vies en vrac. Et pourtant, de l'horreur, il en sort parfois du beau. Suite à ce naufrage qui a failli entraîner celui du pays tout entier, on ne peut que s'émerveiller devant les mains des Mauriciens. Nous avons découvert qu'elles étaient prêtes à tout pour sauver notre mer nourricière. Malgré l'odeur nauséabonde du fioul rendant la respiration difficile, toutes ces paires de mains à la fois si différentes et si semblables, se sont affairées à nettoyer le littoral. Nous avons pu constater leur pouvoir salvateur lorsqu'elles sont rassemblées. Des mains qui confectionnent des kilomètres de boudins comme un chirurgien recoud des plaies en salle d'opération : avec minutie. Des mains qui unissent leurs forces pour soulever ces boudins et les jeter à la mer. Des mains moites, agitées, qui attendent avec appréhension de savoir si elles pourront se féliciter les unes les autres. D'abord, il y a le silence. Un moment suspendu, hors du temps... Puis, PLOUF ! Ça semble fonctionner. Les boudins flottent. Plus tard, on apprendra qu'ils ont réussi à limiter les dégâts. Le premier aboutissement ! S'ensuivent les applaudissements.

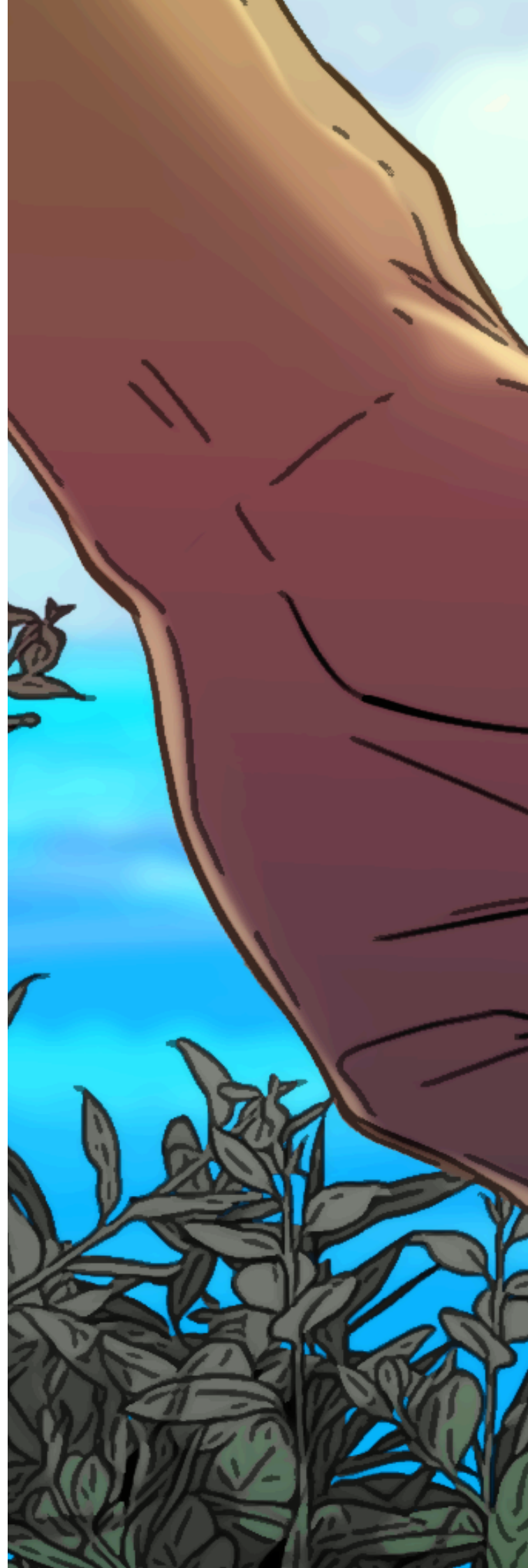
L'année 2020 a vu nos mains contenant tant bien que mal des touffes de cheveux. Cheveux que nous avons ensuite offerts à la mer dans l'espoir qu'ils aspirent ce cancer noir et visqueux, et qu'elle puisse ainsi guérir. Le matin, devant la glace, ce ne sont plus nos cheveux que nous voyons, mais la marée noire. Il suffit qu'ils soient un peu huileux pour que notre esprit nous renvoie à ces animaux qui sont en train de suffoquer, englués dans l'horreur d'une mort lente. La mer a toujours fait partie de nous et désormais, de par ce geste solidaire, c'est comme si une part de nous flottait jusqu'aux perrons de ses vagues, pour finalement s'ancrer en elle. Une façon aussi de dire : « Pardon, Mer ! Pardon de t'avoir souillée depuis toutes ces années. Aujourd'hui, nous tentons de nous racheter à travers ce sacrifice. Accepte-le. Et guéris. Renais de tes blessures, sois plus belle, plus forte, plus libre que jamais. »

Nous prions pour que ce soit le cas ; nous passons des jours et des nuits à regarder nos paumes, comme si Le Créateur s'y trouvait. À tel point que nous commençons à connaître les lignes de nos mains par cœur. Nous y voyons une grande pagaille, le reflet de notre vie d'aujourd'hui. Appréhendant une catastrophe écologique imminente, nous nous mettons à nous ronger les ongles. Pour les plus émotifs, les mains se font douces et réconfortantes, touchant nos yeux et ceux des autres pour effacer les pleurs. N'est-ce pas à travers elles que nous, êtres humains, montrons notre soutien en premier lieu ? Il suffirait que toutes les mains soient tendues pour que règne la paix. Malheureusement, nous sommes un peuple qui frôle le désenchantement : nos mains se ferment et de rage, deviennent des poings. Lorsque toutes nos certitudes partent en eau de boudin – pardonnez-moi l'expression – nous sommes bien obligés de rétorquer.

Ainsi, 2020 a vu des milliers de poings levés dans les rues de Port-Louis et de Mahébourg. Plus que les habits de deuil et les regards noirs, ce qui m'a marqué, ce sont ces poings exprimant leur révolte, leur dégoût, mais aussi l'espoir d'un renouveau. Un optimisme palpable. Il se trouvait partout, sur le bout de la langue comme dans les mains qui entouraient la bouche, formant un haut-parleur pour que résonne une dernière fois l'absurdité de ces choses que nous ne pouvons plus cautionner. Nos mains nous ont servi à nous protéger le visage lorsque nous vomissions tous ces mots qui nous écœurent depuis si longtemps : « communalisme », « corruption », « mensonges », entre autres.

Il y a aussi les mains plus fortes, qui ont brandi des pancartes avec des messages coups de poing. Des mains, encore des mains, les unes à côté des autres, tenant fermement des banderoles sur lesquelles s'inscrivent des lettres en majuscule qui crient notre désir d'une île nouvelle. Des mots qui remuent les pensées pour panser notre pays. Vraiment, que serait une marche citoyenne sans les mains, je vous le demande ? Désormais, nous avons la preuve que les mains des Mauriciens sont tout sauf passives. Ces mains-là sont admirables !

À l'aube de 2021, je ne peux m'empêcher de penser aux mains des enfants de demain... Devront-elles être aussi sales que les nôtres ? Seront-elles assez fortes pour s'accrocher à cette vie semée d'embûches ? À la naissance déjà, leurs tout petits doigts se resserrent autour des nôtres, comme s'ils se posaient les mêmes questions. Ce qui est certain, c'est qu'il n'y a que main dans la main que nous pourrons avancer vers un avenir meilleur.





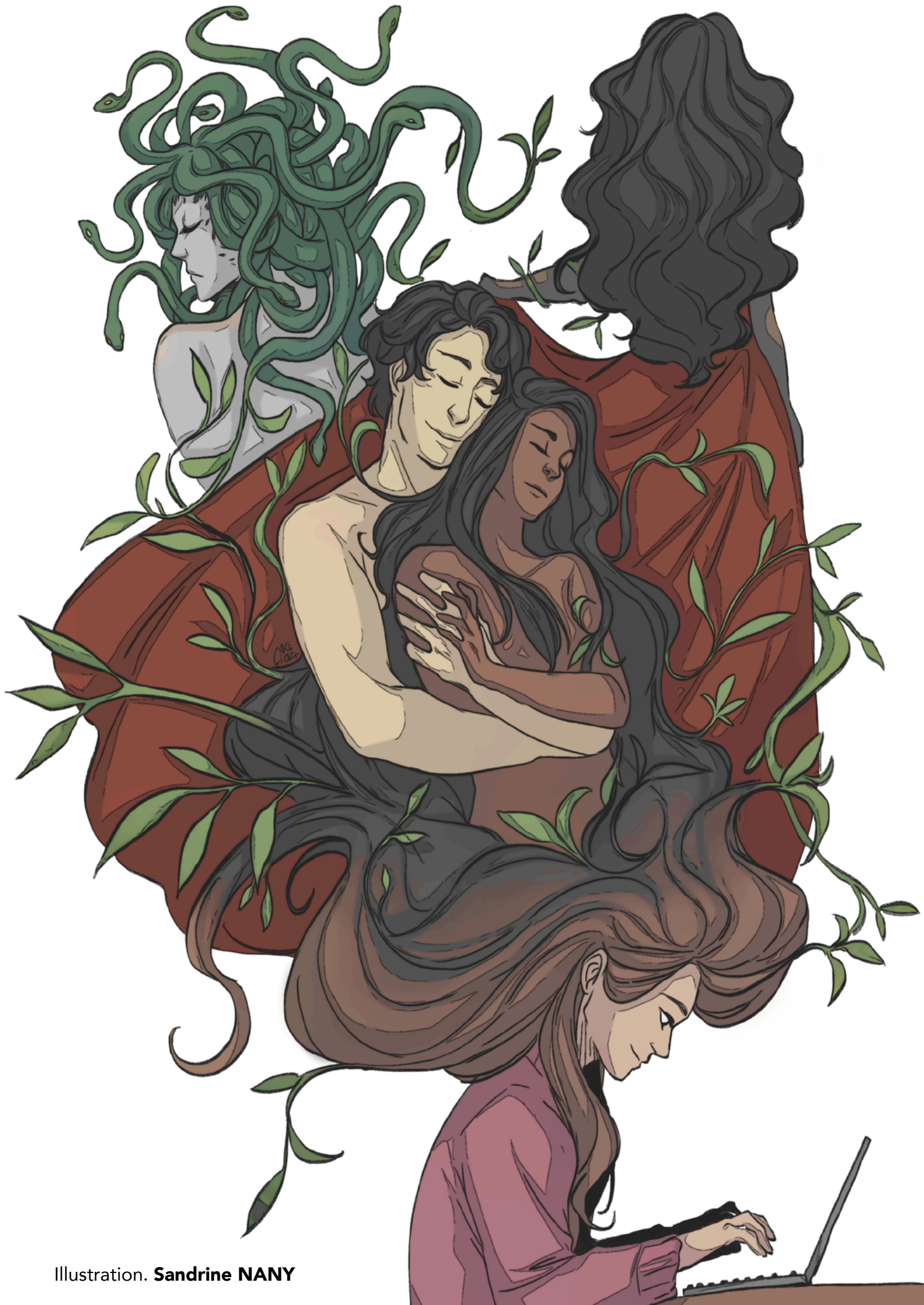


Illustration. **Sandrine NANY**

La Traversée du miroir

Par **Helena PERRIN**

Le réel ? Qui a peur du réel ? Qui a peur de Virginia Woolf ? D'abord elle-même, je pense... Lorsqu'elle écrit à Léonard Woolf, son mari, préférer la mort à une autre confrontation avec l'autre qui revient. Forclusion lacanienne ?

La fuite devant l'imminence des troubles...se mettre à l'abri, du loup ? *Lupus canis* ? N'oublions pas que le chien n'est qu'une répétition, qu'une copie de l'original : *canis canis*. Qui a peur du réel ? De l'*idiotès* comme le dirait Rosset. Prendre le risque de l'autre c'est prendre le risque du « soi » du réel soi et donc de la disparition. Tant que le réel est « différé », la pièce peut continuer. Mais si le Réel se fige sur lui-même, pétrification, horreur et arrêt. Le présent qui ne serait plus pris entre le passé et le futur mais qui se glacerait sur lui-même. La fin.

On ne regarde pas le réel en face. Chez les grecs : elle s'appelle *Gorgo*. Pour la voir, il faut en passer par un bouclier et quel meilleur bouclier, oui quel meilleur prisme, que celui de la raison ? Minerve prête son bouclier à Persée pour apercevoir le reflet de ce qui ne doit pas se voir. Quoi de plus adapté que les tendons d'un Olympien pour endormir Typhon et le vaincre. L'harmonieuse lyre (l'hamonieuse et olympienne raison ?). Toujours est-il qu'il faut endormir le monstrueux, le monstre qui ne se montre pas. Ruser avec. Il faut toujours en passer par un instrument : bouclier, lyre. Cet instrument sera souvent tenu par un homme. Spéculation...voir à travers le prisme, ce qui dérange et qui effraie : l'étrange : *pecular*, le curieux ? *specular* ? *spectacular* ? La spectaculaire étrangeté qui éblouit ? Toujours est-il que Méduse, à son tour surprise par la vision d'elle-même, en perd la tête, au profit d'un héros héroïque qui l'emporte dans sa besace. Méduse s'est faite prendre, la tête.

Le réel n'est que perception. En fonction du désir de réalité qui semblerait le définir, le cerner, le découper...Par exemple, si l'on donnait la parole à Méduse :

L'ensevelissement de Caïn : une pièce-poème qui se termine bien...ou presque).

Scène vide. Sombre. Rideau bleu foncé en arrière-plan.

Une chaise au milieu, éclairée par un halo.

Entre Méduse par la droite. Elle marche nonchalamment et s'avance tout doucement, en dansant un peu, vers la chaise. Elle a de longs cheveux épais qu'elle entortille autour de ses doigts. Elle porte un sac, jeté sur son épaule droite. Il y a quelque chose dans le sac. Elle est pieds nus. Elle s'avance et s'assoit sur la chaise. Lorsqu'elle s'assoit, le rideau arrière reçoit la projection de serpents divers, qui glissent, s'entortillent. Des ombres de serpents, de vrais serpents, des sifflements à foison.

On distingue à peine son visage. Elle est vêtue d'une robe rouge. Elle a les jambes croisées, tête légèrement renversée en arrière, jouant d'une main avec ses cheveux et de l'autre tenant toujours son sac dont s'écoule un liquide.

Elle parle au sac.

-Pourquoi donc serait-ce à David de dévisager Betsabée ?. Moi, Méduse, cheveux de vipères et coeur de chair devenue pierre, j'ai décapité Persé. Il ne m'a pas regardée. Je l'ai vu. Maintenant, que faire des restes ?

Elle laisse tomber le sac.

-Il pèse son poids.

Entrée d'Antigone par la gauche. Méduse ne la voit pas arriver et ne se retourne pas. Pourtant, elle s'adresse à elle.

- Toi aussi, tu dois te débarrasser de quelqu'un il paraît.

-C'est mon destin, je crois. D'enterrer ce qui doit l'être, dignement. Au prix de ma propre vie.

-On a toujours le choix.

-J'ai le choix d'enterrer Caïn avec moi.

-Tu vas réécrire l'histoire.

-Comme toi.

-Et que feras-tu d'Abel ?

-Abel est la meilleure part de Caïn tout comme Ismène est la meilleure part de moi. Il serait bien qu'Ismène, le soleil, rende à Abel tout le bonheur qu'il mérite. Ils seront solaires. Moi, je suis lunaire. Il est de mon ressort d'emporter Caïn, dignement.

-Tu transgresseras l'histoire.

-Certaines histoires méritent d'être transgressées pour le bien d'autres histoires qui ont plus de lumière. Alors oui, j'enterrerai Caïn, mais dans la dignité. Chacune des poignées de terre que je déposerai sur lui, aura une couleur, une saveur, un parfum. Lorsque je déposerai la dernière poignée, je pourrai m'éteindre avec lui. Alors, surviendra la meilleure partie de moi, Ismène la solaire.

La lumière s'éteint.

L'écriture. Le mot se fait chair lorsqu'il s'en va à droite à gauche, se faire réécrire et « quant au réel, s'il insiste et tient absolument à être perçu, il pourra toujours aller se faire voir ailleurs ». La quête incessante et crainte du réel. Parce que, bien sûr, il n'y a rien de pire que de « tomber » dessus (sans bouclier magique, de surcroît).

C'est ce qui est arrivé au narrateur du *Horla*. A force de voir se remplir, se vider, se remplir, se vider, se remplir, se vider la carafe, par un jeu de répétitions tourbillonnant, il finit par admettre l'autre ou plutôt l'admettre au point de vouloir l'éliminer. Qui a peur de Virginia Woolf ? L'écriture se fait spirale et décrit par paliers répétitifs.

Il en va de même chez Henri James : l'écriture se fait paliers. Nous nous promenons, en haut, en bas, à droite, à gauche dans une labyrinthe demeure-prétexte (pré-texte). L'idée est bien sûr, au détour d'un couloir obscur, de tomber sur le monstre. Le choc fait perdre connaissance (abolition momentanée de la raison) au narrateur qui, par cette abolition échappatoire, n'en meurt pas. Il s'en sort avec, tout au plus, quelques contusions. La maison ne brûlera pas et lui, ne se noiera pas dans le liquide de l'anamnèse.

Un des auteurs qui a également bien « couru » après le réel : John Ashbery. Dessiner la peinture. Dessiner l'autre à travers le prisme d'un miroir puis écrire à partir du résultat. A la Renaissance, Francesco Mazzola utilise un petit miroir convexe pour obtenir son reflet et le dessiner. Ashbery trouve la démarche fascinante et s'en inspire pour « réécrire » la peinture, sous forme de poème. Voilà un brillant exemple de réappropriation dans une tentative de saisir le réel. Le passé est rapporté au présent et l'écriture tourne sur elle-même dans une sorte de déconstruction affolante.

Pourquoi cette obsession de l'autre, de la répétition ? Le réel est frappé du sceau de l'ailleurs éternel et l'ailleurs éternel fait peur. On essaiera donc de le « capturer » dans un moment. Quoi de plus illusoire ? L'intuition de l'ailleurs réveillera certains de la caverne. Ils sortiront, pour revenir tout affolés et enthousiastes du résultat vu. Il faudra alors expliquer l'indicible. Nous connaissons la fin de l'histoire...

Ma chère amie,

Je suis rentrée, une fois de plus, saoule, après l'avoir rencontrée, elle, la pétrification. Nous avons discuté, joyeusement et beaucoup négocié. Comme je sais que toi aussi tu as souvent commerce avec elle, il m'a semblé judicieux de te tenir au courant de ces échanges et de leur aboutissement.

Elle me propose la répétition et le figement. Hors de question. Je ne peux me permettre de ne plus bouger et de mourir debout. Nous sommes arrivées à un compromis.

Etant donné que Galatée existe par et pour Pygmalion qui la conduit à la réalité. Etant donné que de par sa nature même, Galatée (et c'est sans doute un peu aussi pour cela, paradoxalement, qu'il l'aime) a toujours un pied dans l'ailleurs, l'informe, la création spontanée. La seule échappatoire possible serait d'aller au-delà de cet ailleurs. Le regarder en face, accepter le figement mais renaître après. Viser de toutes ses forces la réalité, la continuité éthique.

J'ai écrit, des mots qui n'appelaient aucune réponse. Ainsi, aucune réponse n'est venue. La fixité du vertige. Etonnante fixité. Aujourd'hui, j'ai l'impression de recommencer, de revivre, de renaître...

Le gardien de l'âme...

L'ici ne s'explique qu'à l'appui de l'ailleurs

Tu étais l'ailleurs

Je savais que tu devais devenir l'ici

Je t'attendais

Je t'aperçus à un moment où tu passais, juste comme ça

Sans t'arrêter

Mon âme t'avait reconnu et trépignait d'impatience

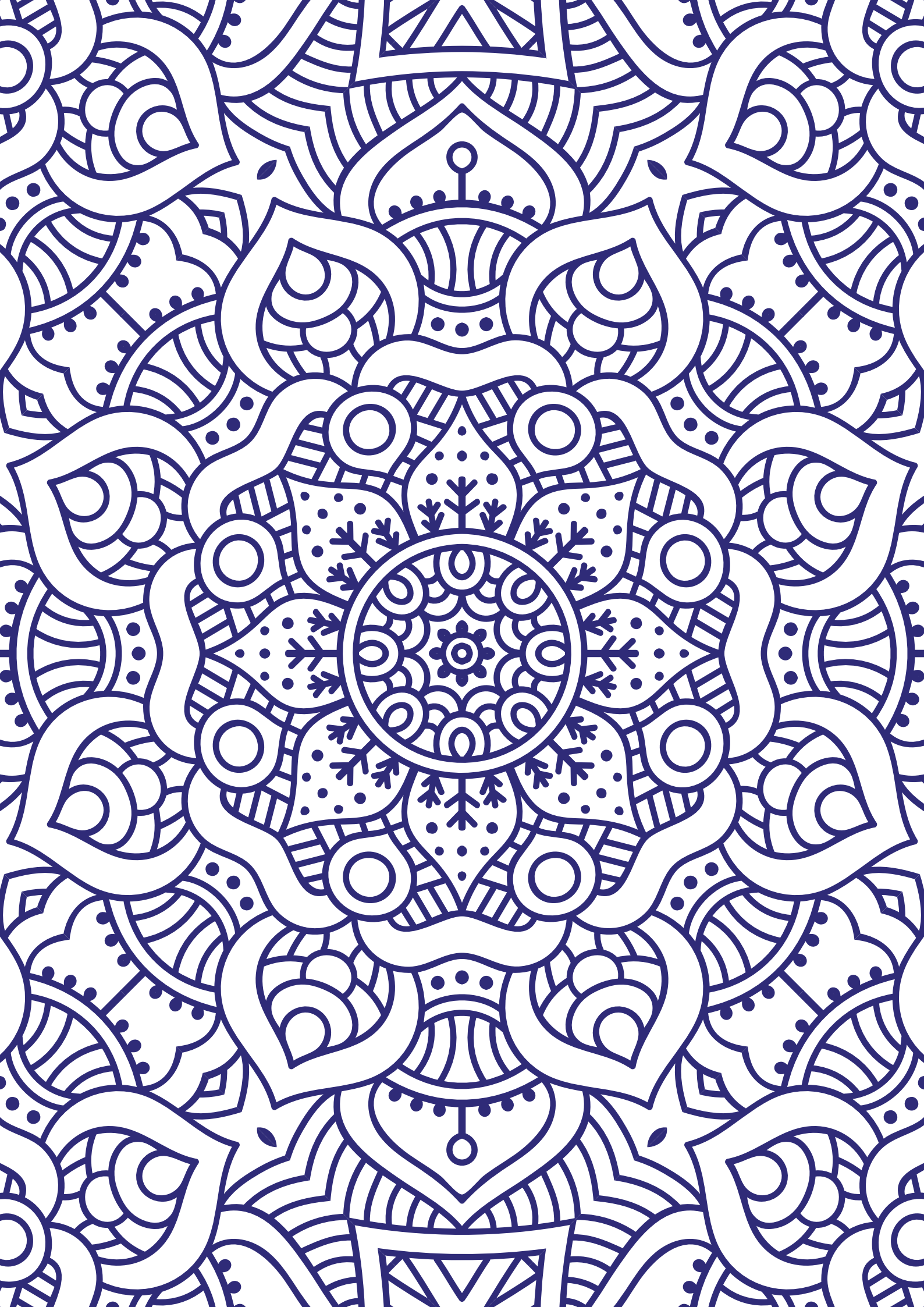
De colère

D'envie

Elle savait, par-delà le « je », qu'elle t'appartenait

*Le reste, tout le reste, n'était que perte, que fioriture, que délais insipides.
Mon âme ne trouvait d'apaisement que par la définition que tu créais et déposais sur ses contours.
Le gardien, mon socle d'éclosion
Mon possible de vie et de naissances répétées.*

Il y avait : celui qui portait tout le poids de l'impossible et des irréels. Puis, il y avait le gardien du troupeau de mon âme. Elle pouvait perdre l'évanescent mais jamais le gardien. Il avait les droits, tous les droits et s'imposerait toujours, en dernière instance ou en première. Il dirait juste à l'âme : « reviens maintenant, il faut rentrer... », elle rentrerait. Le regard inondé d'égarement, elle rentrerait, se lover contre celui qui avait tous les droits, apaisée, son regard lunaire retrouvant peu à peu la sérénité des flots domptés.





Instantanés de résilience

Par **Yanne Lomelle**

Une rencontre, une fusion artistique

Qu'elle soit présentée comme un instinct inné ou en instantanée « **la résilience** » est le propre de tout être qui a soif de survivre. Parmi eux, les artistes ; certainement la couche de la société malgache à être la plus impactée par la crise sanitaire. Et pourtant, obnubilés par leurs arts, dans leurs bulles créatrices, on ne les entend pas hurler à l'encontre de cette société qui fait fi de ne pas considérer leur situation. Ils créent, se recréent pour offrir au monde, le « beau », « l'art ».

C'est dans cet esprit de renouveau, de création et d'endurance que Nantenaina Fifaliana et Inès Ramerison se sont associés pour l'exposition « **Instantanés de Résilience** » qui débutera ce 20 novembre jusqu'au 16 janvier 2021 à Asàra, qui se situe à l'immeuble Atrium Ankorondrano. Issue d'une collaboration dont la genèse remonte à 2019 ; cette exposition est la rencontre idéale entre la Force et l'Éclat.

Nantenaina Fifaliana

Le mot « force » a été associé à Nantenaina Fifaliana. Bien que son physique ne détonne pas à cette qualification, c'est un mot certainement choisi pour la nature de ses œuvres qui rappelle cette capacité extraordinaire qu'a l'humain à s'adapter et triompher artistiquement. « Une force extraite des failles » comme il l'affirme si bien en expliquant son approche artistique, Nantenaina Fifaliana tout en soulignant : « *je voulais raconter dans mes photos la résilience de ceux qui ont perdu quelque chose dans cette vague de consommation, que ce soit seul ou ensemble, on passe tous par ce processus de guérison* ». Influencé par Sebastião Salgado, Larry Clark ou encore

Nobuyoshi Araki ; photographe et réalisateur (1er Prix aux Rencontres du Film Documentaire l'Océan Indien en 2015) ; Nantenaina Fifaliana est un aventurier qui a fait de la photographie et le cinéma son terrain de jeu.

Inès Ramerison

D'une beauté éclatante, comme pour le cas de son homologue le terme « éclat » a été associé à Inès Ramerison pour des raisons plus profondes que son apparence physique. La plasticienne a obtenu le prix jeune création Paritana en 2018 avec ses œuvres dans lesquelles elle associe souvent la photographie et la peinture. Elle a pris part à cette aventure car elle aime « *...l'idée de la fragilité, des imperfections qu'on ne cache pas, de la reconstruction et du désir de devenir meilleur* ». Ayant plus d'une corde dans son arc, Inès Ramerison est également une aventurière née. Malgré son jeune âge, elle a déjà pu expérimenter et recréer le monde en n'obéissant qu'à son fibre créatrice.

Asàr'Art

Asàr'Art présente cette exposition proposée et accompagnée par lhoby Rabarijohn à Asàra, immeuble Atrium Ankorondrano du 20 novembre 2020 au 16 janvier 2021. Asàra a été imaginée comme un lieu de vie qui propose des sélections d'artisanat d'art, des mets naturels et délicats dans sa partie restauration, un espace pour la lecture mais aussi pour des événements culturels. Toujours suivant ce concept, « Asàr'Art » veut mettre la lumière sur l'art visuel et les plasticiens locaux. « Asàr'Art » souhaiterait également être un rendez-vous artistique régulier. L'Instantanés Résilience sera donc la première d'une longue série.

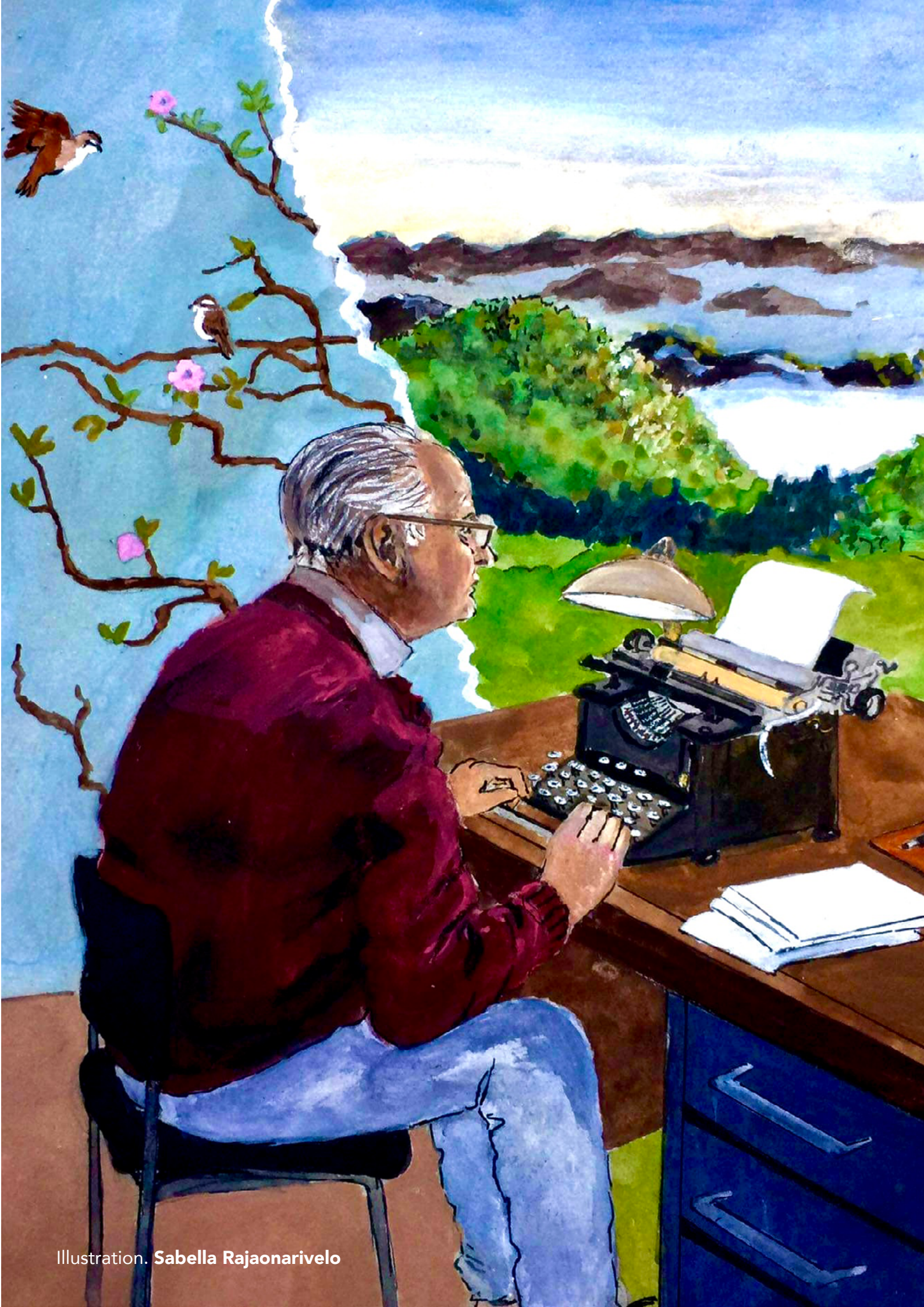


Illustration. **Sabella Rajaonarivelo**



Note de lecture :

L'étrange cadeau de Mr Moh

Par **Na Hassi**

Parfois, nous n'avons que les mots, mais les mots suffisent pour refaire le monde. Parfois, nous n'avons que les rêves, mais les rêves suffisent pour réinventer le lendemain. Voilà qui peut sembler chimérique pour certains, mais évident pour beaucoup. Quoi qu'il en soit, « L'étrange cadeau de Mr Moh » a tout ce qu'il faut pour nous emballer...

Ils sont nombreux comme lui - ces Mr Moh, mais nous ne les remarquons pas toujours. Nous les croisons parfois au détour d'une ruelle, mais nous sommes loin de nous douter de leur existence. Nous sommes loin d'imaginer les pensées qui les habitent, les idées qu'ils méditent, les dangers qu'ils redoutent. Nous sommes obsédés à courir après ces deux aiguilles qui font d'interminables tours dans leur cadran. Nous sommes hantés par le bruit que font ces deux aiguilles qui nous rappellent combien le temps passe sous nos yeux. Nous sommes tourmentés à amasser, ramasser, gagner, rentabiliser... Pourtant, ils sont là, - ces Mr Moh, ils sont parmi les plus conscients de ce que nous vivons et refusent souvent de s'y soumettre. Certainement, parce qu'il faut s'offrir le temps pour pouvoir en accorder aux autres. Le mouvement des autres est ce qui les anime au plus profond d'eux-mêmes. L'agitation de l'extérieur est ce qui les apaise dans leur for intérieur. C'est quand tout est à l'arrêt qu'ils puisent toute l'énergie pour faire vibrer le monde. C'est quand tout s'oublie qu'ils ravivent la mémoire pour rappeler l'essence de notre existence. Pour écrire, il faut aimer. Peu importe l'objet ou le sujet de l'amour, l'écriture se nourrit d'un désir d'apaisement, de changement, de révolution... Écrire, c'est s'offrir. Écrire, c'est parfois souffrir. Mais écrire, c'est avant tout un don de soi. Ils sont nombreux comme lui - ces Mr Moh, à retranscrire toutes ces mélodies que leurs oreilles ont absorbées. Ils repeignent toutes ces couleurs que leurs regards ont diluées. Ils redessinent tous ces univers que leur mémoire a sauvegardés. Par amour, ils sont nombreux comme lui - ces Mr Moh, à tendre la main à ceux qui se sentent perdus pour les emmener dans le monde de toutes les possibilités. Ils sont les gardiens des portes des possibles derrière lesquelles toutes les merveilles et toutes les beautés se réfugient lorsque les humains les chassent de leur quotidien. Pour les redécouvrir, il nous faudra bien ouvrir l'emballage de « L'étrange cadeau de Mr Moh »...

L'ART ET LA MANIÈRE DE MICHEL FAURE

UNE MONOGRAPHIE PAR JEAN-CHRISTOPHE DALLÉRY



CENTRE DU MONDE

*L'art et la manière de Michel Faure,
Jean-Christophe Dallery, Ed. Centre du monde,
ISBN 978-2-912013-37-8. 25€.*

*L'ouvrage est accessible via le site de Centre du
monde édition et diffusé à la Réunion.*

En passant par là ...

Par **Christophe Cassiau-Haurie**

J'ai découvert la série BD Les fils de l'aigle avec le tome 4, Capucine, acheté à Bordeaux en 1988 avant d'acheter chaque volume jusqu'au dernier, paru en 1998. Puis j'ai suivi régulièrement la carrière de l'auteur, Michel Faure, au gré des albums qu'il publiait.

Puisque les circonstances nous imposent de nous concentrer sur nous-mêmes et – surtout – puisque nous sommes en bonne santé pour la plupart d'entre nous, alors je me permets de proposer aux lecteurs de découvrir la superbe monographie qui lui est consacrée, *L'art et la manière de Michel Faure*, nouvellement éditée par **Centre du monde éditions** en ce début d'année.

C'était une gageure que de résumer presque 50 années de carrière et de parcours d'un auteur aussi talentueux que Michel Faure, qui compte à son actif près de 60 albums individuels et collectifs.

En dehors de son talent - que je place au même niveau que celui de Giraud - Michel Faure est aussi un auteur qui a beaucoup compté pour le 9^{ème} art indo-océanien.



Des douze années qu'a duré sa période malgache, il publiera le premier album cartonné jamais publié dans le pays, *Hery* (le costaud), sorte de tarzan à la sauce malgache, ouvrage que l'on peut encore trouver chez les bouquinistes du marché permanent aux livres d'Ambohitovo, en plein cœur de Tananarive.



Il participera aussi au premier album collectif Malgache, *Aventures dans l'océan Indien* sorti en 1985.

Quelques années auparavant, Michel était parti s'installer à la Réunion où – seul auteur professionnel vivant sur l'île à l'époque - il influencera durablement une bande de jeunes lycéens : Mad, Appollo, Serge Huo-Chao-Si, Tehem, Goho. Ce sont eux qui formeront plus tard la colonne vertébrale du cri du margouillat, revue qui dure depuis 1986 et dans laquelle Faure publiera des histoires dès le 1er numéro et dessinera plusieurs couvertures.

Cet homme généreux et attachant a également participé à quatre collectifs publiés par la maison d'édition issue de la revue : **Centre du monde**.

Cette carrière ultra-marine, en sus de sa production pour de grandes maisons d'édition métropolitaine, est une particularité qui méritait bien que Faure fasse l'objet d'un ouvrage mettant en valeur son talent.

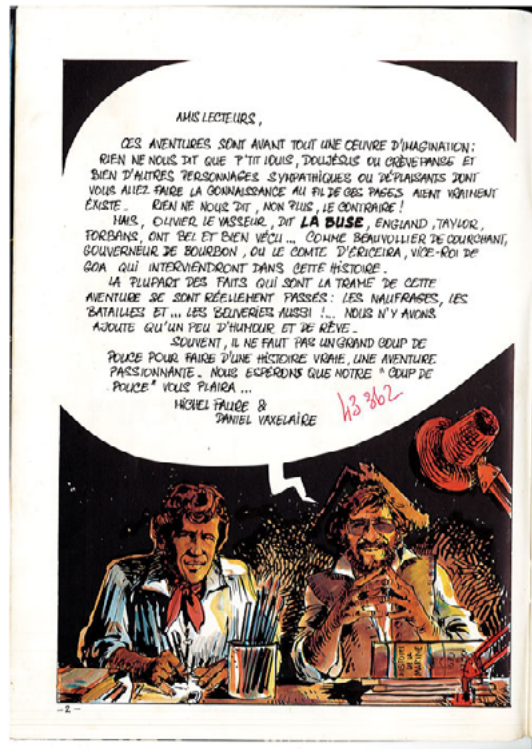
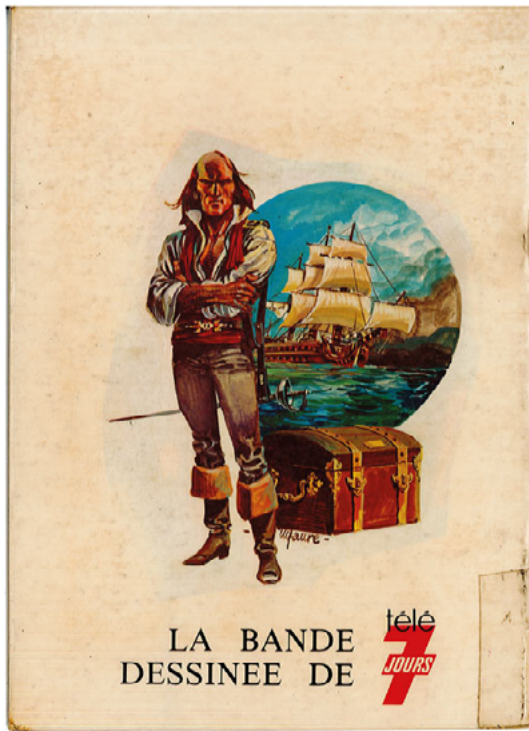
Mais cet ouvrage est aussi une date marquante pour le 9ème art français. En effet, pour la première fois, une maison d'édition installée dans l'outre-mer rend hommage à l'un de ses compagnons de route dans une monographie de très belle qualité graphique. En passant par un financement participatif (via le site Ulule), **Centre du monde** démontre que l'édition de ce genre d'ouvrage n'est pas réservée aux seuls éditeurs parisiens.

Jean Christophe Dallery, alias Hobopok, l'auteur de cet ouvrage, est un des auteurs du Cri du margouillat. En dehors de son travail de bédéiste, Hobopok fut aussi, de 2011 à 2016, directeur artistique de L'harmattan BD, la collection que je dirige depuis une dizaine d'années et qu'il a fait changer de dimension lors de son passage.

L'ouvrage est superbe, il y a réalisé un travail magnifique, entre interview et illustrations anciennes ou inédites, avec quelques pépites inédites ou peu connues, en particulier ce jeu de cartes sur l'histoire de Madagascar qui ouvre l'ouvrage mais aussi des sculptures et tableaux de l'artiste.

J'aurais bien recommandé aux lecteurs réunionnais d'aller visiter l'exposition L'art et la manière de Michel Faure inaugurée le 13 mars au Banyan et qui lui était entièrement consacrée, mais malheureusement, et vous savez pourquoi, cette exposition n'est plus accessible.

A charge de revanche...



indigo

Arts, Cultures, Traditions & Modernités

Océan Indien



LE N°6
DISPONIBLE
EN LIGNE !

Version
NUMÉRIQUE

14€ L'UNITÉ

48€ 4 NUMÉROS

Version
PAPIER

21€ L'UNITÉ

78€ 4 NUMÉROS

LA CULTURE DE L'INDIANOCÉANIE À PORTÉE DE MAIN

Directeur de la publication*Dominique Aiss*dominiqueaiss@indigo-lemag.com
.....**Directrice adjointe de la publication
Réunion***Marie-Thérèse Cazal*mtcazal@indigo-lemag.com
.....**Direction artistique, création graphique***VV Graphisme & Webdesign*
.....**indigo****Contacter Indigo.**contact@indigo-lemag.comredactionrun@indigo-lemag.com**Diffusion, abonnement, achat au numéro.**lemag@indigo-lemag.com**Plateforme Web.**webmaster@indigo-lemag.comTROPIQUE DU
CAPRICORNE

PRODUCTION & ÉDITION

ISSN 2607-5369 - ISBN 978-2-9576182-0-0

Une publication de la SARL

"TROPIQUE DU CAPICORNE".

Dépôt légal fait à parution.

INDIGO est une marque déposée auprès de l'INPI

depuis le 23/1/2018 sous le N°18 04 421 914

Tous droits de reproduction interdits.

Textes protégés.





